

1927/30

VOL. IV — No. 11 *Mon* Montréal — Beauceville, Février 1930

# MAGAZINE

*Revue Canadienne de la Famille et du Foyer*



# Un Régal pour Tous au RADIO!

**L'HEURE  
MUSICALE de la  
Bière DOW Old Stock**

**Scènes vues  
dans le  
STUDIO de  
la DOW**

WITH A STEIN  
ON THE TABLE



JOSEPH M.  
BARNETT  
BARYTON et  
ANNONCEUR



LILA-  
REID  
SOPRANO



GRAHAM McNAMEE  
CÉLÈBRE  
SOLISTE



CARO  
LAMOUREUX  
COLORATURA-  
SOPRANO

MAURICE MEERTE  
CHEF d'ORCHESTRE  
de la DOW



# DOW

**Programmes à Venir**

Samedi,	Fév. 15	CKAC	10.20-11.20
Mardi,	" 18	CFCF	7.30- 8.30
Jeudi,	" 20	CFCF	7.30- 8.30
Samedi,	" 22	CKAC	10.20-11.20
Mardi,	" 25	CKAC	7.00- 8.00
Jeudi,	" 27	CFCF	7.30- 8.30

**Old Stock Ale  
Mûrie à Point**

**Prime par la force et par la qualité**

# D'UN MOIS A L'AUTRE

Où il est question...

## Présentation.

La direction de "Mon Magazine" m'a demandé de rédiger la chronique d'"Un mois à l'autre". J'ai accepté avec plaisir de collaborer à cette intéressante revue et je m'estimerai heureux de venir mensuellement causer avec ses lecteurs. Toutefois, ce mois-ci, je fus pris un peu au dépourvu et j'implore l'indulgence de mes nouveaux amis. Les prochains mois, je serai au poste à temps et vous pourrez me compter au nombre des plus dévoués collaborateurs de la revue.

## Magnifique début de notre Directeur.

Le directeur de notre revue, Monsieur Edouard Fortin, député de Beauce, à la Législature de Québec, a prononcé dès le début de la Session, son premier discours à la Chambre.

Avec son éloquence facile et ses magnifiques talents oratoires, Monsieur Fortin a su créer une bonne impression sur ses collègues; il s'est révélé aussi habile politicien que bon journaliste.

Très adroitement, il s'est tiré de l'impasse où avaient voulu l'acculer ses adversaires en l'accusant de s'être servi de leur programme pour conduire son élection.

Dans son discours qui dura près de trois quarts d'heure, Monsieur Fortin appuya sur les besoins de la classe agricole et fit l'éloge du nouveau programme inauguré par L'Honorable Monsieur Perron, ministre de l'Agriculture.

Il signala encore les bienfaits apportés par l'institution de nos Unités Sanitaires et exprima le désir de les voir répandues dans tous les comtés de la Province.

Nous sommes heureux d'offrir à notre Directeur nos plus sincères félicitations pour le beau succès qu'il vient de remporter dans ce nouveau champ d'action.

## En marge d'une statistique.

Un rapport, publié par le "Metropolitan Life Insurance Company, démontre que le taux de la mortalité causé par l'alcoolisme, est beaucoup plus élevé aux Etats-Unis qu'au Canada.

L'enquête a été conduite parmi les détenteurs de police d'assurance en vigueur dans les deux pays. En 1929, 641 assurés ont succombé à l'alcoolisme aux Etats-Unis, contre 11 seulement dans tout le Canada.

Bien que l'on tienne compte de la différence de population, la moyenne des décès, occasionnés par la boisson, reste six fois plus considérable chez nos voisins que chez nous.

Ce rapport nous apporte une nouvelle preuve de l'inefficacité de la loi Volstead, que les américains ont tant de difficultés à faire observer et qui ne leur rapporte aucun bénéfice matériel et moral.

## La Conférence Navale.

Le 21 janvier dernier, s'ouvrait, à Londres, avec grande pompe et solennité, la conférence navale du désarmement, à laquelle prennent part les délégués des cinq principales puissances maritimes.

La cérémonie d'ouverture fut présidée par notre Souverain, Georges V, qui dans un bref discours exprima sa confiance dans le succès des présentes délibérations.

Depuis la signature du traité de Versailles, des efforts considérables ont été faits pour assurer la paix dans le monde entier et maintenir l'harmonie entre les peuples.

On s'accorde à dire que le désarmement complet de toutes les puissances serait le moyen le plus efficace pour faire disparaître tout sentiment de méfiance entre elles. Mais jusqu'ici les projets de désarmement ont échoué misérablement.

La présente conférence s'est ouverte paraît-il sous le ciel le plus triste que l'on pouvait craindre sous les bords de la Tamise, un bronillard épais, le plus épais de l'année, couvrait toute la ville et pénétrait à l'intérieur des édifices. Espérons que ce sombre nuage se dissipera au cours des présentes délibérations et qu'un soleil brillant viendra éclairer la voie, que doivent suivre les délégués pour faire avancer l'oeuvre de paix, qui assurera le bonheur des nations en même temps que celui des individus.

## Sourire

**S**OURIRE, c'est chanter les plaisirs de l'enfance,  
C'est être simple et pur, sincère, heureux, léger;  
C'est connaître l'audace de l'insouciance,  
C'est croire en l'avenir et tout en espérer;  
C'est avoir dans le coeur des notes de vaillance :  
Sourire, c'est chanter.

Sourire, c'est aimer la puissante nature,  
Ses gloires, ses chansons, son ardente beauté  
C'est sentir en son coeur le timide murmure  
D'un amour droit et fier qui fait rire ou pleurer;  
C'est donner au prochain et panser sa blessure :  
Sourire, c'est aimer.

Sourire, c'est lutter pour la plus noble cause,  
C'est vivre pour le Bien, c'est grandir et monter;  
Avoir pour idéal la vertu qu'on propose;  
C'est combattre le mal avec tant de fierté  
Qu'il s'enfuit et se meurt malgré que l'on s'oppose :  
Sourire, c'est lutter.

Sourire, c'est pleurer, acceptant la souffrance,  
C'est se sacrifier par devoir et bonté.  
C'est vivre le verset de sublime vaillance  
Qu'ont écrit les héros aux pages du passé;  
C'est pardonner toujours et garder le silence :  
Sourire, c'est pleurer.

André GEORGET.

## Hôtels fashionnables.

Un milliardaire américain de retour d'un voyage en Europe a projeté de faire construire des hôtels dans les principales villes du continent Européen, pour y recevoir ses concitoyens que le flot touristique conduit en ces pays.

Ainsi, on verrait s'élever à Londres, à Paris, à Rome, de ces immenses édifices à quinze et vingt étages où tout se passerait selon la mode américaine; on y ferait entendre la musique de jazz, on y goûterait la cuisine de New-York, et il faudrait, bien entendu, payer sa note en dollars... américains.

Il est opportun de se demander si avec ce nouveau projet, nos voisins ne veulent pas s'arroger un droit d'exterritorialité. Jusqu'à présent, ce privilège n'était reconnu qu'aux souverains et à leurs ambassadeurs, mais il ne serait pas étonnant qu'un jour ou l'autre, on veuille l'étendre à la Puissance du Dollar...

## Prochain départ pour la Floride.

Monsieur Alphonse Fortin, gérant de la revue "Mon Magazine", partira prochainement pour un séjour en Floride dans l'intérêt de notre publication. Nous lui souhaitons un fructueux voyage quoique nous ne doutions pas de ses succès là-bas et nous espérons le revoir bientôt au milieu de nous.

## Mort de l'Honorable P. C. Larkin.

Au moment où nous allons livrer notre chronique, nous apprenons la mort de l'Honorable P. C. Larkin, Haut Commissaire du Canada en Grande Bretagne. M. Larkin est décédé à Londres le 3 février, âgé de 73 ans, étant né à Montréal, le 18 mai 1856.

De bonne heure il se livra au commerce et devint bientôt un des plus importants marchands de thé de tout le continent nord-américain. On le surnomma "roi du thé en Amérique."

Ses affaires ne l'empêchèrent pas de s'intéresser aux oeuvres sociales et philanthropiques; il prit une part active dans la lutte contre la tuberculose et il fut pendant vingt ans président de la ligue antituberculeuse de Toronto.

M. Larkin ne fit jamais de politique active, mais il était libéral et ami intime de Sir Wilfrid Laurier. En 1921, il remplaça Sir George Perley au poste qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Il apporta dans ses nouvelles fonctions l'habileté et le talent qu'il avait toujours déployés dans les domaines où s'était exercée son activité. L'oeuvre qu'il a accomplie là-bas nous est trop imparfaitement connue pour que nous puissions en parler avec tout l'éloge qu'elle mérite. Mais il ressort clairement que dans tous ses pourparlers avec les ministres de la Grande Bretagne, il n'oublia jamais qu'il était le représentant du Canada.

A. Labbé.

# L'ALASKA

## Terre de la Légende — du Charme et du Mystère

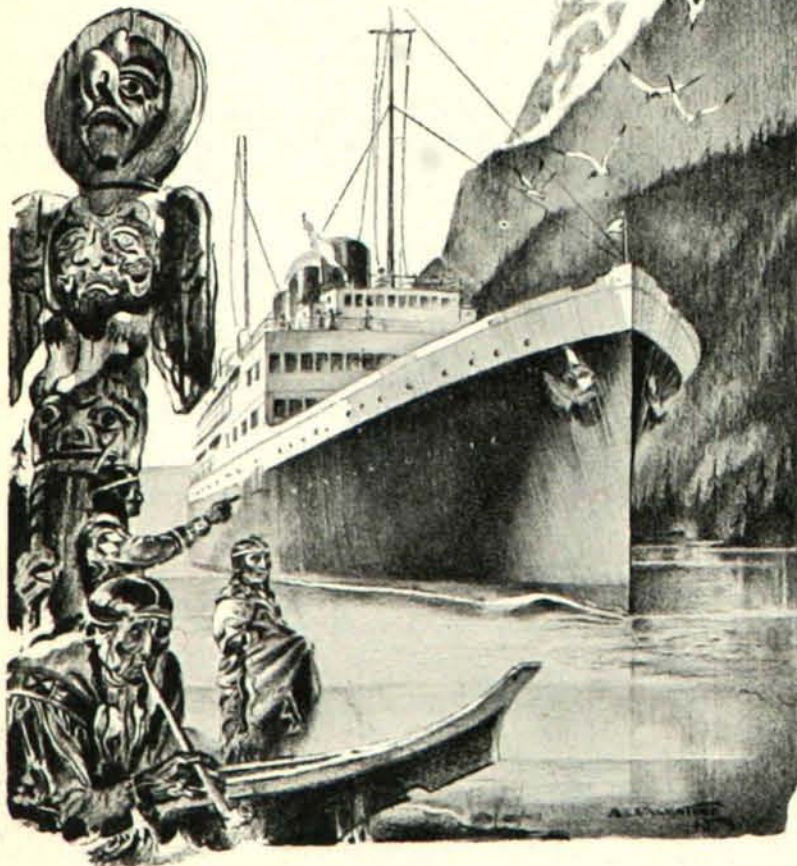
... Longs jours ensoleillés tempérés de brises fraîches; soirs au Couchant embrasé, poussant loin dans la nuit — jusqu'aux clartés de l'aube — les feux du crépuscule; chaînes infinies de monts géants couronnés de neiges éternelles; glaciers étincelants... Tout cela — avec, en plus, le luxe et le confort des somptueux navires de la flotte grandissante du Canadien National.

Allez voir les scènes grandioses du Parc National Jasper, du Mont Robson et des Rocheuses Canadiennes. Remontez par le Grand Couloir des mers abritées de la Côte du Pacifique jusqu'à Skagway, en passant par Ketchikan, Juneau, Wrangell et le merveilleux glacier Taku.

Un superbe service, de Vancouver ou Prince Rupert, trois fois par semaine, offre un excellent raccordement à Skagway pour le lac Atlin et Dawson par le chemin de fer White Pass et Yukon en suivant le fameux défilé de '98 vers le Klondyke — un voyage plein d'émotions, par des paysages d'un pittoresque et d'une magnificence ininterrompus.

Service direct de tous les centres importants. Raccordements commodes des autres endroits.

*Pour brochure illustrée  
s'adresser à tout agent du  
Canadien National.*



**CANADIEN NATIONAL**  
Le plus grand chemin de fer de l'Amérique

## L'éducation du bébé

**Q**UE de fois n'ai-je pas entendu dire par une jeune femme dont le bébé, âgé d'un ou deux ans, venait de faire une sottise : "Il est trop jeune pour qu'on le corrige! Pauvre petit, il ne comprend pas!"

Ce principe est funeste, car si l'éducation ne commence pas dès le berceau, à quel âge commencera-t-elle? Voyez-vous des parents, dont l'enfant est âgé de trois ou quatre ans, et qui déclareraient gravement : "Aujourd'hui, tu es en âge d'être élevé, nous allons commencer ton éducation."

Il faut partir de ce principe : dès les premières semaines de la vie, le bébé comprend et se souvient, on peut donc lui apprendre certaines choses et si on ne les lui inculque pas tout de suite ces choses, on aura beaucoup plus de peine à les faire accepter par la suite.

Que de jeunes mères se rendent la vie impossible, se fatiguent, s'épuisent comme à plaisir parce qu'elles n'ont pas eu la fermeté de laisser pleurer bébé dans son berceau durant les premières heures de sa vie! Ah! l'habitude est vite prise! Le poupon veut qu'on le porte, qu'on le promène sans cesse; sa maman est tyrannisée par lui pour son plus grand préjudice comme pour le plus grand préjudice de l'enfant.

Pendant la nuit, le petit bonhomme se donne carrière, la maman se lève, le promène, le berce. Elle ne dort plus, l'enfant est énervé; ce sont mille peines, des risques sans nombre, quelquefois la maladie, la mort... ou, sans que les conséquences soient aussi funestes, c'est un enfant criard, mal élevé, toute la maison est à ses ordres, les parents ne sont plus maîtres chez eux, c'est le petit homme qui exige, dirige, commande... Quelle vie!

Voyez au contraire un bébé qui a été élevé par une maman sage, ferme et douce. On l'a habitué à rester tranquille dans son berceau, il s'y endort sans qu'on ait besoin de le bercer s'il se réveille, il jase tout seul et rit aux éclats en voyant remuer ses doigts.

Accoutumé à ne prendre qu'un repas la nuit — on a eu quelques peines au début, la grand'maman trouvant très barbare de laisser pleurer le petiot — il dort bien, mange à des heures régulières. Sa maman peut reposer et, dans la journée, bébé est si sage qu'elle trouve le temps de vaquer à quelques travaux du ménage.

Un bébé qu'on promène, qu'on secoue, qu'on agite sans cesse sera forcément nerveux, il dormira moins et moins bien que l'enfant accoutumé à une existence très réglée, très paisible, où on le laisse tout seul pendant de longs moments.

Il n'est pas sain pour le cerveau du tout-petit d'être constamment excité par les gestes, la conversation des grandes personnes.

Que les mamans se répètent bien qu'elles agissent dans l'intérêt de leurs enfants quand elles les laissent pleurer et crier les premiers jours de leur vie. Certes, cela est bien pénible au cœur tendre de plus d'une! Mais, qu'elles réfléchissent pour se donner du courage à ce que je viens de leur expliquer plus haut, et elles auront, j'en suis certaine, la volonté de résister à leur attendrissement, de faire preuve d'intelligence dans leur façon d'aimer leur bébé.

Beaucoup de personnes s'imaginent que les parents qui ne cèdent pas aux cris ou aux sollicitations câlines de leurs enfants ne les aiment pas réellement! C'est une erreur. Ils les aiment plus et mieux que ces pères et mères dont l'amour pour leurs enfants est lâche.

On est étonné de voir à quel point le caractère des enfants auxquels on n'a point cédé dans les premiers temps se révèle facile par la suite. Ces bébés-là n'auront jamais de ces rages violentes, de ces caprices où l'enfant trépigne, devient violet de colère à la moindre résistance. Manifestations si redoutées des mères et qui peuvent, en effet, avoir une mauvaise répercussion sur la santé... et je ne parle pas du moral! On cède par crainte de voir bébé tomber malade et de concessions en concessions, on arrive à avoir un enfant absolument odieux, que tout le monde fuit.

Jeunes mères, pensez à l'avenir en vous penchant sur le berceau de votre premier né. Sachez bien lui faire sentir confusément d'abord, lui démontrer clairement par la suite, que c'est vous le guide plein de douceur, mais plein de volonté qu'il doit suivre et auquel il doit obéir.

# Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer



Edouard FORTIN  
Directeur

J.-A. FORTIN  
Gérant-Général

Franceline, secrétaire de la rédaction.

ADMINISTRATION GÉNÉRALE  
1725 rue St-Denis, Montréal.

Téléphone HARBOUR 8216

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changerons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Publié le 1er du mois par  
La Compagnie de publication de "Mon Magazine", Limitée, Montréal.

**ABONNEMENT:** — \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 50 cents. Etats-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat - poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau de poste de Beauceville, P. Q.

## Une veillée de "Mardi-Gras"

C'ETAIT le soir du "mardi-gras", en l'an de grâce 18... disons, il y a quelque soixante ans, dans une humble paroisse (alors toute petite, aujourd'hui prospère et des plus jolies!) de la Gaspésie. En ce temps-là, les hivers étaient longs et durs, et dans la pauvre maisonnette où les fenêtres carrées à vitres minuscules et gelées, jetaient si peu de clarté, il avait fait "noir" de bonne heure.

Dehors, le temps "menaçait"; par moments, un coup de vent d'ouest balayait les "bancs" de neige, enlevant une fine "poudrière" aussitôt dispersée; il faisait "sec", ça ressemblait à la tempête! Mais la lune était dans son "plein", peut-être que ça allait se "parer" pendant la nuit.

Dans la maison, petite, mais chaude, grand-père, assis près de la table, éclairé par une chandelle de "blanc de baleine", terminait une magnifique paire de bottes "sauvages", pendant que "sa vieille" essayait d'endormir le petit "dernier" qui "rechignait", voulant veiller, comme les autres, pour voir les "mardi-gras". Et ces autres, autour du poêle, en attendant cette visite redoutée, malgré tout, s'amusaient en faisant grand tapage, se bousculant, se taquinant, se poursuivant partout, en dépit des gronderies de la mère: chez nous, quand nous étions ainsi dissipés, les soirs d'hiver, maman disait que "nous sentions une tempête", et c'était presque toujours vrai.

Tout à coup, on entendit craquer la neige sur le perron, et "pan! pan!!" à la porte. Grand-père, de sa plus grosse voix, cria: "Qui est là?" Et du dehors on répondit d'une non moins grosse voix: "Ouvrez, on vous l'entra quand on s'ra entré". Souriant, grand-père s'en fut ouvrir la porte, pendant que les enfants, soudain tranquillisés, regardaient, les yeux ronds, et prêts à se sauver, si ce n'étaient pas déjà les "mardi-gras". Quelle joyeuse surprise! Sur le perron, secouant leurs pieds pleins de neige avant d'entrer, il y avait tout un groupe d'amis, hommes et femmes. "Entrez, entrez, soyez les bienvenus", dit grand-père. Il y avait Marcel et Charlotte, François et Magrite, Pierre et Marine, Félix et Sophie, Joseph et Olympe, Johnny et Déline, Fortunat et Clémentine, Désiré et Julie, Laurent et Esther, José en plus, mais il n'avait pas emmené Lucie.

"A didouce, à didouce", fit José en entrant le premier, (ce qui voulait dire: "How do you do?") "Comment ça va, Antoine, et toi, Sara?" — "Ca va bien, merci. Mais, tu as "oublié" Lucie?" — "Il fait froid, ça "sent" la tempête; elle vous fait dire qu'elle descendra fêter le "mardi-gras" à Pâques seulement". Et ce fut un éclat de rire général. Tout le monde était enfin entré, grand-père entonna en riant:

Voici venir, le mardi-gras,  
Mais deux ou trois voitures, hélas!  
Ils sont bien des personnes,  
Ah! oui bien,  
Ils vont tout boire mon rhum,  
Ah! vous m'entendez bien!

Pendant que l'ainé des enfants, allumant le fanal, allait avec l'un des

## SOMMAIRE

### FEVRIER 1930

	Page
D'Un Mois à l'Autre .....	1
L'éducation du bébé .....	2
Une Veillée du Mardi-gras .....	Lys 3
La causerie du Directeur .....	5
Les yeux du coeur .....	Henry Forge 6
Le rêve du Petit Pierrot .....	G. St Pierre Dugal 9
De la spéculation sur valeurs immobilières .....	Olivar Asselin 10
La brioche du Grand Pierre .....	J. R. Le Monnier 12
En marge de la Bagarre .....	J. Auguste Galibois 13
Madame la Sablière .....	Mme Tassé 14
Le Chien du Capitaine .....	Louis Enault 15
La causerie de Tante .....	17
Le Courrier de Franceline .....	18
Chambres d'enfants .....	19
Pages d'illustrations, le foyer .....	20 21
Pour nos petits .....	22
D'une rive à l'autre .....	23
La page des Enfants .....	24
La bonne cuisine .....	25 27
Courrier Graphologique .....	29
Le dernier mot .....	40

hommes dételier les chevaux et les mettre à l'abri, on se "dégreyait", et on s'installait pour la veillée. On échangea d'abord les nouvelles: naissances, futurs mariages à Pâques, cancans; on parla du temps "dur", de la neige à pleines clôtures, de la coqueluche des enfants, de la maladie du grand-père Derouin, etc. Puis, on joua aux cartes et on choisit le "baquet à piger" parce que tout le monde pouvait jouer en même temps; et ce furent des taquineries, de bons mots pleins de "sel", et plus ou moins "piquants", qu'on échangea gaiement autour de la table, accablant surtout le porteur ou la porteuse de "baquet".

Tout à coup, encore "pan! pan!!" à la porte. "Qui est là?" — "Les mardi-gras!" — "Entrez, entrez, les mardi-gras!" Mon Dieu, qu'ils étaient laids, si déguisés sous leurs guénilles et leurs habits tournés à l'envers, leurs masques de carton barbouillé, aux nez énormes, aux yeux bordés en rouge, les uns coiffés d'affreux bonnets de poils d'orignal ou de caribou, les autres avec des casques en peaux de lièvre attachés avec des "gorgettes" rouges ou jaunes, ou vertes! Ils dansèrent des danses endiablées, en frappant le plancher de leurs bâtons; celui qui les conduisait jouait les "reels" sur une "musique à bouche" que grand-père appelait un "ruine-babines". La danse finie, dans un jargon presque impossible à comprendre, ils s'informèrent s'il y avait des enfants "malcommodes" à vendre, on les achèterait. Les plus gras, on les ferait rôtir sur la braise et on les mangerait tout chauds; les autres, on les ferait fondre pour en faire des petits en-

fants qu'on donnerait à la "mi-carême" vieille bonne femme demeurant dans les "Shicks-Shocks" et munie d'un vaste panier dans lequel elle apportait les bébés dans les familles!

Mais les enfants, n'ayant sans doute pas la conscience tranquille, avaient disparu au grenier en entendant cette demande. On promit d'appeler les "mardi-gras" à la première fredaine, ce qui n'était pas rassurant, croyez-le. Puis, comme c'était la coutume, on offrit aux "mardi-gras" de la mélasse dans une chaudière qu'ils apportaient partout avec eux, plus, chacun un croquignole et un verre de petite bière d'épinette, et bonsoir, les amis!

Mais comme le temps passe vite quand on s'amuse bien, et qu'on voulait, avant le mercredi des Cendres, danser un peu pour se dégourdir les jambes, le violon fut "appareillé", et en avant le quadrille et le reel à neuf! Charlotte dansa une jigüe simple des mieux réussies, et après une couple d'autres danses, cotillons très animés, ce fut le réveillon. En ce temps-là, le carême était rigoureux, et personne ne s'exemptait du jeûne ou de l'abstinence; on pouvait bien, avant d'entrer dans la sainte "quarantaine", se régaler un peu d'aliments gras!

Chacun avait apporté son "écot" au réveillon: celui-ci, deux belles tourtières dorées; celui-là, une grande terrine de cretons; une autre, une platée de boudin; puis, une tête en fromage; et encore, une jarre remplie de croquignoles et de galettes de sarrasin; celle-ci, des fèves au lard; celle-là, trois beaux pains sortant du four; une autre, une douzaine de tartes au raisin; même, on avait deux grandes

bouteilles de sirop de "fond de tonne!"

Gourmets de la campagne et de la ville, qui ne savez plus quels mets nouveaux offrir à vos palais "blasés" de tant de bonnes choses, avez-vous jamais goûté le "sirop de fond de tonne?" Savez-vous même ce que c'est? Voici: en ces temps reculés et très heureux, quoi qu'on en pense, rien n'était falsifié comme de nos jours, et, au fond des tonnes de mélasse il restait toujours un épais résidu de beau sucre brun: c'était ça, le "fond de tonne". Le marchand vendait ce sucre, assez cher même; on le faisait fondre, bouillir, on le coulait à travers une toile propre, et c'était le délicieux "sirop de fond de tonne", ayant presque la saveur unique du sirop d'érable pur.

Je vous laisse à penser quel festin on fit ce soir de "mardi-gras" de l'an de grâce 18... dans la petite maison sise au bord du fleuve St-Laurent, de ce petit village gaspésien! Et quel plaisir en dégustant tant de bonnes choses, arrosées d'un thé fort "à tenir un coin de fer" et d'exquise petite bière d'épinette fabriquée par grand-père, qui excellait en cela!

Et ce fut le tour des chansons: on redemanda à grand-père la chanson du mardi-gras, toute au long cette fois:

1

Voici venir, le mardi-gras,  
Mais deux ou trois voitures, hélas!  
Ils sont bien des personnes,

Ah! oui bien,

Ils vont tout boire mon rhum,  
Ah! vous m'entendez bien.

2

"Finon" dit à "José",  
"José, faut se cacher;  
Moi, je suis dans un p'tit coin,  
Ah! oui bien,

Et moi, je suis bien",  
Ah! vous m'entendez bien!

3

Il faut laisser la Colombier,  
Pour servir la compagnée.  
Elle est comme un butor,  
Ah! oui bien,  
Les yeux comme un castor,  
Ah! vous m'entendez bien.

4

Elle est toute ratatinée,  
Elle a t'une verrue sous le nez.  
Elle a l'visage mal faite,  
Ah! oui bien,  
Les f..... comme des raquettes,  
Ah! vous m'entendez bien!

Fortunat chanta: "Ah! verse, Ah! verse à plein verre, Ah! verse, Ah! verse jusqu'à demain!" Puis ce furent: "La belle est en prison d'amour. Pour y passer une semaine. Son père la cherche partout. Et son amant en est en peine". Puis: "Ah! c'était une bergère, qui n'avait que ses moutons. Elle n'avait plus rien à faire, qu'à composer des chansons! etc". Puis: "Chantons pour passer son temps, les amours plaisants d'une tout jolie fille, etc". Et encore: "Amis, soyons sages. Evitons le tapage. Evitons les flacons, chantons tour à tour, etc". Puis: "Malbrough s'en va t'en guerre", puis encore: "Les voilà, les voici, les enfants sans soucis; à la table, au plaisir, au plaisir, au plaisir, quand j'y suis." En-

Suite à la page 39

---

... dernière halte avant le coucher

---



---

La  
**BIÈRE MOLSON**

*“La Bière que votre Arrière-Grand-Père Buvait”*

---

## La Causerie du Directeur

### UN PEU DE TACT

Peut-être n'a-t-on pas assez souligné la leçon de tact que le roi George V aient de donner à son premier ministre... Chacun sait que le roi George V et le tsar Nicolas II, qui étaient d'ailleurs cousins germains, se ressemblaient physiquement de façon étrange et frappante: même taille, même barbe blonde, même coupe de cheveux. Deux frères jumeaux n'eussent pu être plus étroitement pareils. Une vive affection unissait d'ailleurs les deux cousins et, quand l'affreuse tragédie d'Ekaterinbourg se produisit, aucun souverain n'en conçut plus d'horreur et de chagrin que le souverain de Grande-Bretagne. C'est dire qu'on ne pouvait demander à George V de recevoir officiellement et de serrer la main au représentant d'un gouvernement qui fut sinon l'auteur direct, du moins le complice et l'inspirateur de l'assassinat de son proche parent. Roi constitutionnel, il peut n'avoir rien à objecter à une reprise de relations diplomatiques avec des gens sans foi ni loi; mais, chef de famille, on ne peut décemment lui demander d'accueillir dans sa propre maison le délégué de la bande criminelle qui, dans des conditions atroces, a fait tuer et brûler cinq des siens. Le roi a donc refusé d'accorder audience à ce délégué. A son défaut, le prince de Galles s'est dévoué... Tout le monde a compris et approuvé, sauf M. Ramsay MacDonald, qui paraît-il, avait cru devoir insister. M. Ramsay MacDonald est un idéaliste humanitaire; mais son idéalisme ne s'applique qu'aux rapports des peuples entre eux, pas aux rapports des gouvernements avec leurs peuples. Et son humanitarisme ne souffre point d'une tuerie comme celle d'Ekaterinbourg. Par-dessus tout, il ignore le tact. La plus haute personnalité de l'Angleterre vient de lui en donner une leçon, la comprendra-t-il?

### UNE AUTRE EXCENTRICITE

L'université de Columbia, qui dirige des expériences tendant à déterminer le degré d'intelligence des jeunes gens et jeunes filles fréquentant ses cours, vient d'aller un peu plus loin et a commencé une série d'expériences psychologiques sur des chats. Les chats sont mis dans une cage et on leur montre qu'en pressant sur certaines touches reliées à un appareil électrique, ils ouvrent une porte qui leur permet d'entrer dans une autre cage où se trouve une soucoupe de lait. On n'a pas encore révélé le but de ces expériences, et il est difficile de leur découvrir un motif raisonnable. Veut-on établir une sélection parmi les chats pour répandre les plus intelligents un peu partout afin de relever le niveau moral de la race féline? Des savants ont déjà coupé la queue à des milliers de rats, comptant qu'ils mettraient au monde des rats sans queue, comme les chats de l'île de Man. Par malheur, les ratons produits par cette expérience avaient tous des queues, comme leurs ancêtres et on s'est trouvé forcé de constater que, seule, la Nature peut modifier les caractères physique ou physiologique des animaux. De plus il est facile de conduire des expériences sur les chats sans le secours d'appareils électriques. Si vous faites danser un bout de ruban au-dessus d'un panier contenant de petits chatons, vous saurez vite quels sont ceux dont l'intelligence est éveillée et ceux qui, plus tard, laisseront les souris jouer avec le bout de leur queue. De plus, les chats sont des animaux si pervers qu'ils peuvent bien dédaigner l'homme et ses expériences. Le petit chat réellement intelligent et adroit trouvera moyen de manger un bon repas avant d'entrer dans la cage, puis il regardera de son air grave et moqueur, l'expérimentateur qui lui donnera zéro. Il est donc chez les savants comme dans toutes les autres catégories de la société, des gens qui aiment à perdre leur temps.

### JOURNALISME

On a dit bien souvent que le journalisme mène à tout... à condition qu'on en sorte. On peut facilement trouver de nombreux exemples à l'appui de ce dicton dans la politique canadienne, tant fédérale que provinciale et municipale. Le plus récent nous vient de Toronto dont le nouveau maire, élu le premier de l'an 1930, le major Bert Wemp, était chef du service

des nouvelles du Toronto Telegram depuis quelques années et garda sa position jusqu'à son entrée en campagne. Le major Wemp était cependant membre du Bureau du Contrôle de Toronto depuis plusieurs années. On pourrait comme

cela donner une foule de noms d'anciens journalistes qui sont aujourd'hui dans la politique et dont quelques-uns occupent des positions de toute première importance. L'hon. Fernand Rinfret, secrétaire d'état, était directeur du journal "Le Canada" lorsque le premier ministre du pays l'appela dans son cabinet; M. W.-S. Fielding, ancien ministre des Finances est un autre exemple, ainsi que l'hon. R.-S. White, ancien éditeur de la Gazette de Montréal, M. Henri Bourrassa, directeur du Devoir, l'hon. T.-D. Bouchard, orateur de l'Assemblée Législative et maire de Saint-Hyacinthe, M. Edouard Fortin, récemment élu député de la Beauce, M. J.-E. Prévost, M. Hector Authier, l'hon. Frank Carroll, etc. A part ceux-là qui ont fait ou qui font encore du journalisme actif, on nous dispensera de nommer tous ceux qui ont exercé leurs plumes dans l'un ou l'autre de nos quotidiens alors qu'ils poursuivaient leurs études universitaires. La nomenclature en serait vraiment trop longue... Le journaliste-flâneur dont parlait l'autre jour notre confrère Jean Charles Harvey contribue tous les jours au bon gouvernement et à la sage administration du pays, quand il laisse la plume, c'est "pour prendre la parole" comme on dit...

### SOUVENIRS DE JOIES

Lorsque nous parvenons au seuil de la vieillesse, et même dès à l'entrée de la maturité, il nous arrive fréquemment de goûter un bonheur bien doux à remuer les cadres du passé. Ne vous est-il jamais arrivé, en une heure de mélancolique rêverie, de voir refluer vers vous tous les chers souvenirs de vos jeunes années, puis ceux d'un autre âge? Quel que soit son degré de sentimentalité, l'être humain ne peut se défendre alors d'être tristement remué. Et parmi cette foule de faits qui se remémorent à notre esprit, les souvenirs d'amour sont encore ceux qui nous attachent le plus! Quelqu'un a dit: "Les souvenirs d'amour sont les rentes du coeur". La grande leçon de la vie anéantit en nous bien des illusions que nous avons chéries avec obstination. Mais plaçons-nous à l'époque d'où remontent ces souvenirs, avec un retour de ces illusions, et revivons les heures tendres où des émotions d'un autre genre ont fait battre nos coeurs. Beaucoup ont mené leur vie dans les assauts de la tempête; mais la vie des autres s'est glissée dans le temps, sans heurt dans la tiédeur du foyer. L'amour nous a tous enjôlés, mais ses chaînes d'or nous laissent des souvenirs bien variés. Même si nous nous sommes mépris sur le compte d'Eros, même si nous avons éprouvé des désenchantements d'avoir trop fidèlement obéi aux impulsions d'Aphrodite, nous mettons l'erreur de notre côté plutôt que de renier l'amour. Chacun doit avoir le culte du souvenir. Ces évocations puissantes font aussi revivre la tendresse anémisée par la cruauté des ans. Nous nous sentons devenir plus aptes à juger l'humanité parce que plus justes. Le souvenir nous attend à chaque jour de l'existence. Par hasard, vous feuilletiez un livre relegué depuis longtemps au fond d'un placard. Une poussière dense tombe de la couverture. Puis, entre deux feuilles, une pétale séché, une fleur morte, quand? Vous ne vous souvenez pas. Mais vous avez l'intuition sentimentale que cette rose ou cette violette, cueillie au cours d'une promenade solitaire, ou volée à quelque douce personne résume toute la joie d'un jour. Les souvenirs ne sont-ils pas aussi de petites joies, mais plus douces, si douces...

\* \* \* \*

### PENSEE

Imitez les bons, supportez les méchants, aimez-les tous, puisque vous ignorez ce que sera demain celui qui est méchant aujourd'hui. Ce n'est pas qu'on doive aimer l'iniquité dans les méchants, mais il faut les aimer eux-mêmes pour leur apprendre la justice.

(Saint-Augustin)

# Les Yeux du Cœur

## Comédie en un acte

### Personnages

M. POMME, avocat.  
Mme DE SAINTE-COLOMBE.  
BAPTISTINE, servante de M. Pomme.

Décor: Le cabinet de travail de M. Pomme. Porte au fond, cheminée à droite, fenêtre à gauche, deux fauteuils, un guéridon. Le reste de l'ameublement à volonté, à condition qu'il soit simple, sans prétentions. La scène se passe vers 1830.

### SCENE PREMIERE

M. POMME, BAPTISTINE

*Au lever du rideau, devant un petit guéridon sur lequel sont placés une glace, quelques flacons et divers objets de toilette, M. Pomme est occupé à se friser les moustaches. Il porte beau, élégamment mis, avec une redingote de couleur, à l'ancienne mode, un gilet brodé et un jabot de dentelle. Il a l'apparence d'une trentaine d'années, les favoris courts et la moustache noire ainsi que les cheveux, quoique ceux-ci, en toupet, dégarnissent quelque peu le front. Sa servante Baptistine va et vient dans la pièce, l'aidant, rangeant ce qu'il a dérangé.*

M. POMME, finissant de se friser la moustache.— Baptistine!

BAPTISTINE, empressée, prenant le fer et le réchaud pour les ranger.—Monsieur?

M. POMME, se vaporisant. — Vite, donne-moi mon jabot de dentelle et mon épingle en diamant.

BAPTISTINE.—Mais ils sont là, sur le petit meuble!

M. POMME, se mirant dans la petite glace.—C'est vrai! Où ai-je donc la cervelle?... Baptistine!...

BAPTISTINE.—Monsieur...

M. POMME.—As-tu mis de la bergamote dans mon mouchoir et saupoudré mes poches de foin coupé?

BAPTISTINE.—Oui, monsieur, comme vous l'avez dit, d'autant que ce vêtement, que vous n'aviez pas mis depuis si longtemps, sentait terriblement le camphre.

M. POMME.—Allons! C'est bien!... (Se regardant encore dans la glace.) Un rien de noir encore à ces diables de moustaches...

Alertement, il passe un bâton de noir sur la courbe des moustaches.

BAPTISTINE, le contemplant avec admiration, les deux mains sur les hanches. — Rien ne manquera à l'agrément de votre personne.

M. POMME, flatté.—Ne te moque pas... (Se retournant.) Voyons... (Prenant une pose cavalière.) Suis-je à ton gré?

BAPTISTINE.—Vous êtes beau comme un mousquetaire et vous ressemblez à s'y méprendre à M. de Moncontour, propre petit cousin du roi, qui faisait à mes ancêtres maîtres le grand honneur de les fréquenter.

M. POMME, satisfait.—Peste! Un cousin de roi!... Et cette moustache ainsi, qu'en dis-tu? Est-elle assez conquérante?

BAPTISTINE.—Certes!...

M. POMME, se mirant dans la petite glace.—Aie!

BAPTISTINE.—Vous vous êtes blessé?

M. POMME.—Eh! non! Tu n'as donc pas vu?... Ce cheveu...

BAPTISTINE.—Eh bien?

M. POMME.—Ce cheveu est blanc...

BAPTISTINE.—Attendez... je vais réparer. (Délicatement, elle vient derrière lui et, se haussant sur la pointe des pieds, arrache le cheveu.) Là... Le voilà parti...

M. POMME, s'asseyant, à gauche.—Baptistine, tu es le modèle des servantes et je te laisserai une rente. En attendant, donne-moi ma boîte de pastilles et ma tabatière des grands jours.

BAPTISTINE, naïve.—Celle qui représente un petit bateau sur une rivière?

M. POMME.—Tu blasphèmes. C'est la reproduction d'un tableau symbolique peint par un maître: *L'Embarquement pour Cythère*... Sais-tu ce que c'est que Cythère?

BAPTISTINE.—Attendez donc... C'est près de Pantin...

M. POMME, haussant les épaules.—La sottise!...

BAPTISTINE, vexée.—On ne peut pas tout savoir... Monsieur va donc sortir, qu'il se met si beau?

M. POMME, prenant une prise dans sa tabatière.—Non, Baptistine, mais j'attends quelqu'un...

Il tend sa tabatière à Baptistine.

BAPTISTINE, prenant une prise.—La visite d'une dame, probablement?

M. POMME.—Tu l'as dit, une personne de qualité pour qui j'ai la plus grande estime et qui m'a prié, en tant qu'avocat, de prendre en main ses intérêts...

BAPTISTINE.—Tiens! tiens!

M. POMME.—Elle habite Pithiviers et s'appelle Mme de Sainte-Colombe. Elle est veuve depuis dix-huit mois. Son mari, d'ailleurs, n'était qu'un croquant, qui, non content de manger sa dot, l'embourba dans des procès qui nécessitent mon concours.

BAPTISTINE.—C'est, du moins, fort heureux pour vous!

M. POMME.—Je reçus d'elle, un jour, une lettre touchante. Tiens, je l'ai là... Elle ne me quitte point. Cette lettre faisait appel à ma science juridique. Mais, entre les lignes, je devinai un roman plaintif, une pauvre petite âme blessée par quelque manant et qui avait besoin de soutien. Les termes qu'elle employait étaient délicats et me prouvaient toutes sortes de qualités.

BAPTISTINE.—Et alors?

M. POMME, songeur.—Alors, quand j'eus fini de lire, j'ai regardé autour de moi et j'ai trouvé la maison bien vide, et je me suis dit: "Si c'était le bonheur qui allait passer!" J'ai pris une plume et j'ai répondu à cette dame huit pages où je lui parlai de ses affaires... un peu, et où je m'épanchai... beaucoup. Nous avons, depuis, échangé une quantité d'autres lettres.

Baptistine, pendant ce temps, a rangé tous les objets de toilette du guéridon et se dispose à les emporter.

d'antan? Quelques brins de poudre aux joues, du noir aux moustaches, d'anciens vêtements qui dormaient au fond d'une armoire, et le coup de fouet de l'amour! Allons, monsieur Pomme, reprenez votre verdure des anciens jours, quand, en passant, la canne à la main, vous riez aux belles...

BAPTISTINE.—Mais pourquoi cette transformation, aujourd'hui?

M. POMME.—Mme de Sainte-Colombe a pris, hier soir, le coche à Pithiviers pour venir à Paris voir son avocat. Et pas plus tard que tout à l'heure elle sera ici; comprends-tu, maintenant, pourquoi je me suis mis sur mes atours, et j'ai repris mes beaux trente ans?...

BAPTISTINE.—C'est un gros mensonge...

M. POMME.—Il a son excuse... Mais je bavarde, je bavarde. Dis-moi: comment est le temps?...

BAPTISTINE.—Un temps doux, monsieur. Trois brins de soleil.

M. POMME.—Tant mieux... Pas de poussière et pas de boue. La chère dame aura fait bon voyage. Donne-moi mon chapeau. Pendant que tu emporteras d'ici ces menus objets de toilette, je vais jusqu'au marché aux fleurs chercher un bouquet digne de mon aimable client.



Baptistine. — Monsieur va donc sortir, qu'il se met si beau!

BAPTISTINE.—Est-elle jolte?

M. POMME.—Un bijou...

BAPTISTINE.—Vraiment! Vous l'avez donc déjà vue?

M. POMME.—Pas encore; mais, après mille supplications de ma part, elle a bien voulu m'envoyer un petit médaillon, où sont ses traits... (Elle tire de sa poitrine un médaillon.) Tiens! regarde...

BAPTISTINE.— Bravo, monsieur Pomme. Il faut bien vite l'épouser.

M. POMME.—Eh! eh! je ne dis pas non!

BAPTISTINE.—Mais, sur cette image, elle semble toute jeune.

M. POMME.—En effet...

BAPTISTINE.—Vous, pourtant?

M. POMME, dépité.—Je ne le suis plus, je le sais, et j'ai eu, dans la circonstance, je t'assure, bien du souci... Mon âge n'allait-il pas être un obstacle!... Aussi, lorsqu'un jour, discrètement, une lettre d'elle m'a demandé cet âge, ai-je hésité terriblement. Avouer mes cinquante et un ans pouvait tout compromettre. J'ai été faible, Baptistine, et je me suis dit qu'au total j'étais resté jeune par les sentiments.

BAPTISTINE.—Ce qui fait que...

M. POMME.—J'ai répondu, sans trop préciser, que j'étais jeune... (Se tournant.) Ne le parais-je pas?... Qu'est-ce, l'âge, au fond? Un vain calcul, un sot compte de chiffres! Que fallait-il pour me rendre ma jeunesse

te. (Baptistine a été chercher la canne et le chapeau.) A tout à l'heure!

Il sort.

BAPTISTINE.—A tout à l'heure!... (Seule.) Pauvre maître! Il ne manquait plus que cela, vraiment.

M. POMME, ouvrant la porte.—Je compte sur toi... Ne vas pas me couper, au moins... Je t'ai dit: trente ans...

BAPTISTINE.—C'est entendu...

Elle rit. Il sort.

BAPTISTINE, seule.—Trente ans, lui!...

M. POMME, rouvrant de nouveau la porte.—Dis-moi! si, par hasard, cette dame arrivait avant mon retour, prie-la bien poliment d'attendre et prépare une collation. Va chercher une bouteille de vin de Moscatel...

BAPTISTINE.—Le vin des grandes circonstances...

M. POMME.—Des grandes circonstances. Celui dont j'ai bu au retour du roi et qui vaut vingt francs la bouteille... En passant, j'achèterai une livre et demie de petits fours, et des meilleurs...

Il sort.

### SCENE II

BAPTISTINE, seule.

BAPTISTINE.—Cinquante et un ans... avec une jeunesse... dont il pourrait être le père. Ça n'a pas de bon sens!... (Elle regarde à la fenêtre.) Le voilà

qui s'en va, guilleret, l'air injambe, jouant de sa canne. C'est qu'il a l'air jeune, vraiment. Faut-il qu'il ait de l'amour en tête tout de même, pour s'arranger de cette façon, se pommader... (Regardant les flacons de toilette), se parfumer... Rangeons tout cela. Mme de Sainte-Colombe ne doit pas se douter de ces artifices... (Rangeant). De la poudre... Tiens, Le cheveu blanc qui le taquinait tant tout à l'heure... N'oublions pas le moscatel, le vin des grands jours, celui que M. Pomme ne boit qu'en l'honneur du roi... et de sa dame... Pourvu que la dame, justement, n'arrive pas trop tôt. Qu'est-ce que je répondrais à ses questions! (Coup de sonnette.) Grand Dieu! Si c'était elle... (Elle va pour ouvrir.) Ah! bien, en voilà une histoire!

Elle sort.

SCENE III

BAPTISTINE, Mme DE SAINTE-COLOMBE

Mme de Sainte-Colombe apparaît, l'air tout jeune, fort jolie dans son costume de voyage, chapeau à brides, mitaines; mais la figure un peu poudrée, peut-être. Elle a l'air très embarrassé.

BAPTISTINE, très troublée.—Veuillez vous donner la peine d'entrer, madame. M. Pomme va revenir à l'instant. Il est allé chercher... quelque chose... qu'il



Mme de Sainte-Colombe. — Suis-je folle d'être émue ainsi?

a oublié. Il vous attend... Il m'a bien dit de vous dire... de rester là... et m'a fait préparer la table...

Mme DE SAINTE-COLOMBE, étonnée.—Quelle table?

BAPTISTINE, étourdi.—Pour la collation. Vous savez bien. (A part.) Qu'est-ce que je raconte! Oui, vous verrez, vous verrez, du moscatel, des petits fours... (Éperdue), une quantité de petits fours...

Mme de Sainte-Colombe n'écoute pas. Elle promène ses regards autour de la pièce avec une émotion visible. A part.

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Suis-je folle d'être émue ainsi? Mon coeur bat précipitamment...

BAPTISTINE.—Madame ne se trouve pas bien? Madame a besoin de quelque chose?... Madame peut s'asseoir.

Elle offre un fauteuil.

Mme DE SAINTE-COLOMBE, s'asseyant.—Merci, ma fille, merci!

BAPTISTINE.—Les fatigues du voyage, sans doute... C'est si loin, aussi, Pithiviers.

Mme DE SAINTE-COLOMBE, surprise.—Comment: Pithiviers! Vous savez donc?

BAPTISTINE.—Je sais tout.

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Quoi? tout?

BAPTISTINE, à part.—Bah! tant pis! Ça ne peut que le servir. (Haut.) Je sais que mon maître... mon jeune maître, est tout à fait impatient de vous voir.

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Vraiment!... (Elle reste un moment songeuse.) Dites-moi... quel genre d'homme est-il, votre maître?

BAPTISTINE.—Un homme charmant, et doux, et bon, et poli. C'est vrai que, depuis tant d'années que je le sers... (Voyant qu'elle fait fausse route.) Oui! oui! Je l'ai vu tout petit... Je l'ai fait danser sur mes genoux. (A part.) Est-ce possible de mentir comme cela!

Mme de Sainte-Colombe, après un silence, comme gênée de faire cette question.

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Quel âge a-t-il exactement?

BAPTISTINE, très embarrassée, à part.—Ça y est!... (Elle rit pour se donner une contenance.) Madame demande son âge... Oui... son âge...

Mme DE SAINTE-COLOMBE, songeuse.—Il ne me l'a jamais précisé... Mais j'ai pu deviner par mille choses... par le style charmant, l'écriture ferme, la fougue des mots... la vraie jeunesse...

BAPTISTINE, payant d'audace.—En effet, madame,

en effet... Monsieur a trente ans..., trente ans..., presque vingt-neuf.

Mme DE SAINTE-COLOMBE, avisant un portrait sur la cheminée.—N'est-ce pas son portrait?

BAPTISTINE, vivement, à part.—Grand Dieu! (Haut.) Non, madame, c'est celui... de son père... Oui, son père, à qui il ressemble, d'ailleurs, étonnamment... Mais quel bel homme! Vous verrez, un homme superbe... et gai comme un jouvenceau...

Mme DE SAINTE-COLOMBE, songeuse, tristement.—Un jouvenceau!

BAPTISTINE.—Mais je crois que vous le connaissez...

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Oui! je le connais, et beaucoup, même, par ses lettres, des lettres qui m'ont remuée jusqu'au fond de l'âme, qui m'ont fait du bien dans ma détresse.

BAPTISTINE, approchant du fauteuil où est assise Mme de Sainte-Colombe.—Je sais... Madame a été mal mariée.

Elle voit qu'elle en a trop dit.

Mme DE SAINTE-COLOMBE, surprise.—Comment savez-vous?...

BAPTISTINE.—C'est que Monsieur me parle souvent de Madame... (Naïvement.) Tous les jours!... Je vous dirai même, entre nous, qu'il vous aime à en perdre la raison et qu'il va vous l'avouer tout à l'heure, quand il aura rapporté les petits fours...

Mme DE SAINTE-COLOMBE, surprise.—Quels petits fours?

BAPTISTINE.—Et puis des fleurs... (Regardant à la fenêtre.) Le voilà! (Mme de Sainte-Colombe se lève et porte la main à son coeur, très émue.) Tenez, voulez-vous le voir? Mettez-vous derrière le rideau. (Toutes deux vont vers la fenêtre, à gauche.) C'est ce jeune homme qui vient, chargé de paquets, avec des roses plein les bras... Je cours au-devant de lui...

Elle sort.

Mme DE SAINTE-COLOMBE, seule.—Oui! il a l'air bien jeune...

Un soupir.

VOIX DE BAPTISTINE.—Montez vite, montez vite, monsieur. La dame en question est là, et si vous saviez comme elle est jolie!...

SCENE IV

Mme DE SAINTE-COLOMBE, M. POMME

M. Pomme paraît, tenant un gros paquet de gâteaux et une énorme brassée de roses. Sur le seuil, il demeure interdit, embarrassé, gauche.

M. POMME, solennel.—Bonjour, madame!

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Bonjour, monsieur. Il pose ses paquets et s'approche en hésitant.

M. POMME, gauche.—Et vous avez fait un bon voyage?

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Très bon voyage...

M. POMME.—Excusez-moi—Je suis infiniment ému. Je ne pensais pas vous voir ainsi, tout d'un coup. Je voulais préparer...

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Préparer quoi?

M. POMME.—Ce logis! avec ces fleurs qui sont pour vous...

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Comme elles sont belles et comme vous êtes aimable!

M. POMME.—Non pas!... Je suis si content..., si heureux de vous voir... Ne sommes-nous pas de vieux... pardon, de grands amis, déjà? N'avons-nous pas fait un peu connaissance?

Mme DE SAINTE-COLOMBE, lui tendant sa main, qu'il baise.—Beaucoup, même. Un hasard que je bénis m'a mis sur votre route et nous avons pu échanger de longues lettres... au sujet de ces malheureuses affaires qui m'amènent à Paris.

Tout doucement...

QUANT on est tout petit, notre calendrier C'est le mot de maman qui vit dans un sourire, Bientôt, demain, ce soir, tu mettras ton soulier, De Jésus c'est la fête, et du Ciel, son empire, Il vient pour les bébés qui sont obéissants, Il donne des bonbons pendant que tu sommeilles, Sur ton doux oreiller tu rêveras merveilles, Noël, c'est la nuit des songes éblouissants.

Sur le vierge vélin, voilà que cette date En lettres d'or s'ajoute à ce jour radieux, Où Bébé sur ses doigts d'un oeil qui se dilate A compté ses quatre ans. Il chemine joyeux. Et les amis tour à tour au cercle des années Dans un méli-mélo dont Dieu tient le pouvoir Sur lui feront jaillir du rose, aussi du noir: Beaux rêves accomplis, — illusions fanées!

Et je songe à l'instant à cet oeil du vieillard Chargé des visions de son âme assouvie... Il n'est plus le novice, il possède son art, Il voit dans le réel, c'est l'expert de la vie. Et le calendrier de son pas résonnant Réveille son passé qui ne fut pas aride Et lui clame bien haut le pourquoi de ses rides Et de ses cheveux blancs!

CHRYSANTHEME.

M. POMME.—Ah! oui! ces affaires... Ce n'est qu'à cause d'elles que vous êtes venue?

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Pourquoi ce ton de reproche? Mais oui... Ces procès si longs... Il faut que je vous en parle en détail...

M. POMME.—Attendez... Rien ne presse... Je veux vous regarder d'abord.

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Vous ne vous figurez pas votre cliente ainsi, peut-être!...

M. POMME.—Si, le médaillon.

Mme DE SAINTE-COLOMBE, confuse.—C'est vrai... Je vous ai prêté...

M. POMME, d'un geste, l'a menée s'asseoir sur le fauteuil.—Oh! prêté. Le vilain mot. Mais ce médaillon ne disait pas votre charme, votre charme si jeune, si printanier... C'est beau d'être jeune ainsi.

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Croyez-vous! J'admire aussi l'âge mûr, intelligent, plein d'expérience. N'est-il pas le complément de la jeunesse?... Et je connais des unions heureuses où je ne sais lequel il faut le plus admirer, de l'un avec sa fraîcheur de visage et sa pleine force, ou de l'autre avec sa bonté grave et souriante.

M. POMME, s'asseyant en face d'elle.—Oui! vous avez raison, qu'importe la différence des années, quand il y a de l'affection? La jeunesse de l'un s'allie avec la raison de l'autre.



Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Cela vaut mieux, en effet...

M. POMME.—Pourquoi parlez-vous ainsi?

Mme DE SAINTE-COLOMBE, songeuse.—Pour rien.

M. POMME.—Mais Baptistine nous oublie. J'avais organisé une collation...

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Attendez... Laissez cette fille... N'avons-nous pas à causer?... N'aviez-vous pas?...

M. POMME.—A vous remercier, pour vos lettres qui me furent bien douces.

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Les vôtres aussi. Je m'y habituais et c'était une habitude exquise.

M. POMME.—Vous allez être désillusionnée, maintenant que vous m'avez vu...

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—J'en dirais autant.

M. POMME.—Non! non! taisez-vous. Si, j'ai un souci en ce moment, un grand souci même: c'est de vous avoir trouvée plus jolie encore que ne croyait mon rêve, et plus jeune...

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Moi, de même, ami... Je ne connaissais pas vos traits. Je m'étais formé de vous, il est vrai, une silhouette presque précise, car la bonté qui se livrait entre vos lignes marquait peu à peu votre image; mais, sans flatterie, mon rêve à moi n'avait pas encore atteint la réalité.

SCENE V

LES MEMES, BAPTISTINE

BAPTISTINE, portant un plateau.—Voilà le vin de Moscatel et de la mousse au chocolat que j'ai faite en un tour de main.

M. POMME.—Baptistine excelle dans les gâteries... Baptistine est la perle des servantes.

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Je l'ai deviné. Nous avons causé un peu, tout à l'heure, en vous attendant.

M. POMME, effaré.—Causé?... Et de quoi?

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—De vous, pour qui Baptistine semble avoir une vive affection, et de longue date. Ne vous a-t-elle pas fait danser sur ses genoux!

M. POMME, à part.—Si l'on peut dire?... Qu'est-ce qu'elle a bien pu raconter?...

Baptistine, qui n'a pas bronché pendant ces répliques et a insalé un guéridon sur le devant de la scène.

BAPTISTINE.—Là!... voilà qui est prêt... La crème, les petits fours et le vin du roi.

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Comment, le vin du roi?

M. POMME.—Je vous dirai cela... Baptistine, veille à tes fourneaux et prépare-nous un menu d'honneur, car je vous invite à dîner, madame... C'est entendu. N'avons-nous pas à causer longuement affaires? (*Souriant.*) Vos procès très compliqués... (*Baptistine sort.*) Et puis, ne voulez-vous pas bavarder un peu en amie?... Toujours écrire... cela ne vaut pas une heure d'entretien.

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Cela vaut beaucoup, pourtant. Dans la solitude où je vis, la lettre d'un ami comme vous, que je sais sincère, est attendue avec impatience... C'est un peu de baume, un baume délicieux, car vous laissez aller votre plume...

M. POMME.—Oui... au fil de mes rêves. Vos lettres viennent aussi reconforter une vie qui serait bien

*Elle se lève. Baptistine sort en faisant à son maître des gestes comme pour lui dire: insistez.*

M. POMME, se levant.—Voyons, chère madame, ce n'est pas possible. Je ne comprends pas... Expliquons-nous. Vous êtes déçue, je le vois bien. Mais est-ce une raison pour partir ainsi?

Mme DE SAINTE-COLOMBE, visiblement agitée.—Non! mon ami! Je ne suis pas déçue... Mais j'ai peur que vous ne le soyez... et je vais vous faire, tout franchement, un aveu... qui me coûte beaucoup... Mais cela vaut mieux.

M. POMME.—De grâce... calmez-vous!

*Mme de Sainte-Colombe se rasseoit tristement.*

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Non! j'ai beaucoup de peine... Beaucoup... Quand vous m'avez écrit n'est-ce pas, en réponse à ma lettre, j'ai senti tout de

dit que... Vous n'avez pas... Mais alors!... (*Appelant.*) Baptistine! Baptistine!...

SCENE VII

LES MEMES, BAPTISTINE

BAPTISTINE, accourant.—Voilà! Que se passe-t-il?...

*Elle s'arrête, stupéfaite, devant Mme de Sainte-Colombe en larmes et M. Pomme, qui, au contraire, semble ravi.*

BAPTISTINE.—Je ne comprends plus du tout. L'un qui pleure. L'autre qui rit...

M. POMME, très agité.—Ma bonne Baptistine, je suis content, bien content.

*Mme de Sainte-Colombe se tamponne les yeux avec son petit mouchoir.*

M. POMME.—Étais-je fou!...

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Que voulez-vous dire?

M. Pomme, gaiement, répétant presque les paroles dites, tout à l'heure, tristement par Mme de Sainte-Colombe.

M. POMME.—Quand vous m'avez écrit la première fois, j'ai senti, moi aussi, que je vous aimerais... Ce sentiment s'est ancré en moi de plus en plus, avec vos autres lettres, et j'ai fait ce rêve peut-être que, un jour, nos destinées pourraient se rencontrer tout à fait. Mais voilà qu'à ma demande, vous m'avez envoyé votre portrait, qui vous montrait très jeune. Alors, j'ai souffert, j'ai souffert énormément... Cependant, vous me faisiez si gentiment des théories sur les différences d'âge qu'il peut y avoir parfois entre deux époux, que j'ai continué à vous écrire et à faire des rêves. Mais je n'ai pas osé me montrer tel que j'étais et (*Un peu confus.*) j'ai commis cette folie de vouloir paraître jeune à vos yeux... de changer mon âge... d'essayer par des moyens factices... par un mensonge... d'avoir trente ans, d'être jeune comme vous...

*Pendant ces paroles la figure de Mme de Sainte-Colombe s'est transfigurée.*

Mme DE SAINTE-COLOMBE, se levant.—Mais c'est absolument la même histoire que moi!

M. POMME.—Absolument...

Mme DE SAINTE-COLOMBE, riant.—Le même mensonge!

M. POMME.—Mensonge d'amour... Le même amour! Tous deux sont très confus et se tiennent debout, dos à dos.

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Vous me pardonnez?...

M. POMME.—Et vous?...

Mme DE SAINTE-COLOMBE, moqueuse.—Elles étaient un peu intéressées, vos théories sur la différence d'âge dans le mariage... Sur la jeunesse et la raison... le mari très grave et la jeune épouse.

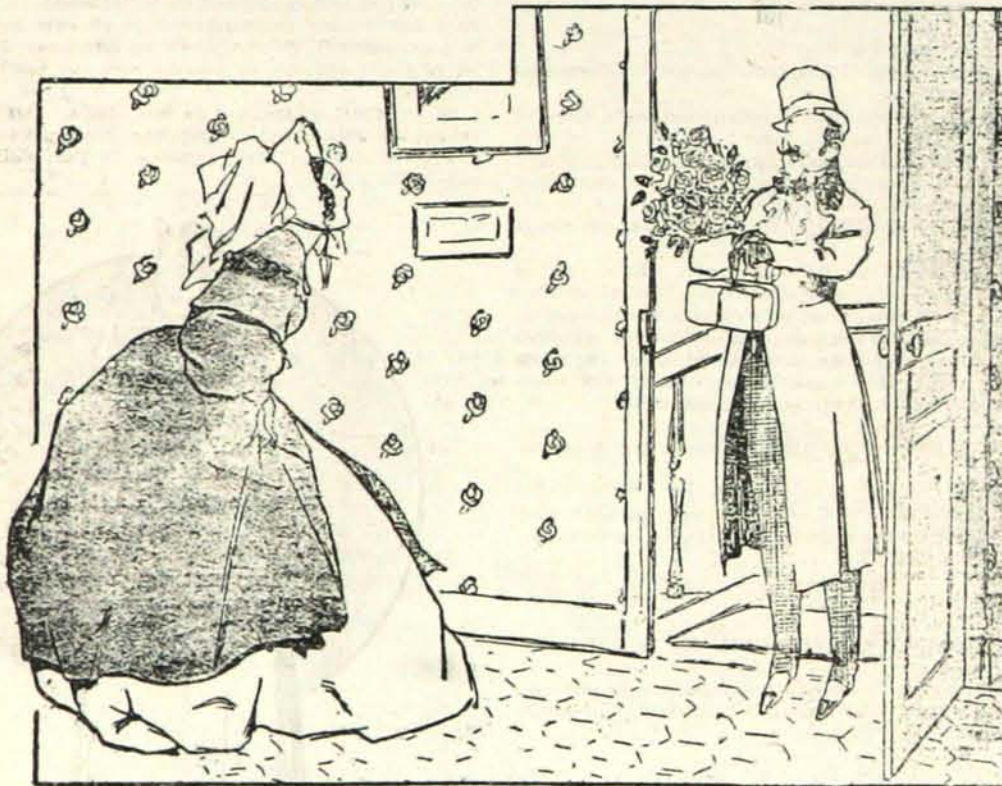
M. POMME.—Et les vôtres! l'épouse raisonnable et le jeune mari...

BAPTISTINE.—En voilà des couples mal assortis!... M. POMME.—Tout de même, oserons-nous nous regarder, maintenant, sans rougir avec notre âge véritable?

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Quel est-il, au fait?

M. POMME, embarrassé.—Cinquante et un... Et vous?...

Mme DE SAINTE-COLOMBE, de même.—Quarante...



M. Pomme. — Je ne pensais pas vous voir ainsi, tout d'un coup.

triste sans elles. Elle se passe ici, comme elle s'est passée toujours, sans parents, sans amis, au coin du feu...

Mme DE SAINTE-COLOMBE.— Comme un vieillard... Ne vous défendez pas... le terme n'a rien qui effraie. L'homme sérieux qui connaît la vie vaut mieux que le jeune fou dont les sentiments, trop souvent, sont des feux de paille...

M. POMME, à part.—Que veut-elle dire?... Mais alors?...

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—J'irai même plus loin. Pour un homme très jeune, il n'est pas mauvais, ne trouvez-vous pas? que la compagne qu'il choisit ait quelque expérience, qu'il trouve en elle non pas une petite fille insouciante et folle, mais une affection profonde, un peu maternelle, très raisonnable. Pourquoi semblez-vous triste, mon ami? Je vous ai peiné?

M. POMME.—Et vous-même? Vous dites là des mots solennels. Et vous ne mangez pas... Mais non. Vous avez le cœur gros, je suis sûr. Avez-vous besoin de quelque chose?... Voulez-vous que j'appelle?...

Mme DE SAINTE-COLOMBE, avec tristesse.— Ce dont j'ai besoin... vous n'êtes pas à même de me le donner... J'étais venue pourtant, les mains tendues, je vous assure, avec une grosse envie de vous crier: "Béniissions Dieu, qui nous a permis de nous rencontrer... Essayons, avec nos deux solitudes, de nous faire..."

M. POMME.—Du bonheur. Oui... Moi aussi, je pensais ce-a et j'avais le même aveu sur les lèvres... mais voilà que tout d'un coup, maintenant, j'ai peur de la vie, peur de ne pas, comme vous le disiez, être à même de vous rendre heureuse...

Mme DE SAINTE-COLOMBE.—Comme moi je ne serais peut-être pas à même de vous rendre heureux...

SCENE VI

LES MEMES, BAPTISTINE

*Baptistine est entrée sur ces dernières répliques.*

BAPTISTINE, à part.—En voilà des amoureux!... (*Haut.*) Eh bien! madame! Et cette crème, est-elle à votre goût?... Comment! Vous n'y avez pas touchée encore!

Mme DE SAINTE-COLOMBE, embarrassée.—Mais si, mais si...

BAPTISTINE, versant dans les verres.—Et ce moscatel! Il faut en boire. Ça ragailardit le cœur... J'ai mis sur le feu, tout exprès pour vous, un canard dont vous m'avez dit des nouvelles.

Mme DE SAINTE-COLOMBE.— Non! ma fille. Je vous remercie, mais il faut que je reparte, je ne dînerai pas...

suite que vous étiez très bon et que je vous aimerais... Ce sentiment s'est ancré en moi de plus en plus, avec vos autres lettres, et j'ai fait ce rêve peut-être, un jour, nos destinées pourraient se rencontrer tout à fait... Puis, j'ai compris, par mille choses, que vous étiez jeune. Vous n'aviez pas précisé votre âge, mais je devinais à tout... Alors, j'ai souffert... Laissez-moi aller jusqu'au bout, je vous en prie! Oui, j'ai souffert énormément... parce que... enfin, pour bien des raisons... (*Très émue.*) Cependant, vous me faisiez si gentiment des théories sur les différences d'âge qu'il



Mme de Sainte-Colombe. — J'ai commis cette folie de vouloir paraître jeune à vos yeux.

peut y avoir entre deux époux, que j'ai continué de vous écrire... et de faire des rêves... Mais, au moment de venir vous voir, je n'ai pas osé me montrer telle que j'étais... (*Baissant la tête,*) et j'ai commis... cette folie de vouloir paraître jeune à vos yeux, de changer mon âge, d'essayer... par des moyens factices... par un mensonge de coquetterie... d'avoir vingt ans... d'être jeune comme vous...

*Elle pleure.*

M. POMME, stupéfait.—Pas possible... Vous avez

BAPTISTINE.—Qu'est-ce que ça fait, si le cœur est resté jeune!... (*subitement.*) Grand Dieu!...

M. POMME.—Quoi donc?

BAPTISTINE.—Et mon canard qui doit brûler.

*Elle se précipite. M. Pomme baise la main de Mme de Sainte-Colombe.*

RIDEAU.

# Le rêve du petit Pierrot

ASSIS, tout pensif, sur la piazza solitaire, petit Pierrot, poète en herbe, poursuit un rêve. Il a six ans, le petit bonhomme! Rêve-t-on à six ans?... Oh! Oui!... Et ces rêves là, ont, je vous assure, des charmes uniques, qu'on ne retrouve jamais plus, même dans les rêves enchantés de nos vingt ans!

Mais, à quoi rêve mon petit Pierrot?... Hélas! Un seul, grand, ineffable désir emplit son cœur. Il y pense dès son réveil, il y songe tout le jour, et quand le sommeil ferme ses paupières roses, il recommence son rêve de toutes les heures...

Pierrot voudrait une petite soeur!... Depuis si longtemps il en demande une au Bon Dieu... Mais le Bon Dieu fait le sourd!... Ou bien, il est trop occupé peut-être?... Il a tant de besogne le Bon Dieu! pour faire marcher droit ce pauvre monde, qui veut toujours s'en aller tout de travers! Aussi, Pierrot n'a garde de se lasser: Il prie... Il prie toujours avec la même ferveur d'ange espérant toujours!

C'est qu'une petite soeur, c'est si frais, si mignon, si jolie! Presque bon à croquer, quoi! Ça vous a des joues toutes roses, des yeux bleus, et de beaux cheveux, blonds et doux comme de la soie, qui frisent et se roulent sur le doigt, et qui ressemblent à cette belle tire dorée que maman confectionne à la Sainte-Catherine, ou au Mardi-gras.... Dieu que c'est bon! Rien que d'y penser l'eau vous en vient à la bouche!

Et puis, une petite soeur, c'est si commode pour jouer avec vous... Tous les jeux, n'importe quoi!... A la guerre, on fait une nurse idéale avec une petite soeur docile qu'on revêt d'une coiffe blanche. Et, encore ça fait le *Boche* une petite soeur! c'est ce que la dignité d'un garçonnet de six ans ne lui permet pas de représenter jamais! Mais, les petites soeurs ne connaissant pas ça, les *Boches*! elles sont trop petites!... On dit: "Toi, tu es le Boche! Moi,

je serai le *général français*, et je te ferai prisonnier!..." Et les petites soeurs mignonnes disent "C'est bon!"

Vous voyez, pour Pierrot, il n'y a dans le monde qu'une sorte de petite soeur: la seule qu'il connaisse, c'est celle de son ami Louis. Elle s'appelle Nette... Annette peut-être?... ou Bernadette? Pierrot ne sait pas au juste, du reste, un nom de petite fille, ça n'a pas d'importance! Mais elle est jolie comme un cœur, et riieuse, et trotte avec courage, toute la journée à la suite de Louis et de Pierrot. Mais, entre les heures du jeu, Pierrot s'ennuie dans la grande maison. Et c'est pour cela qu'il rêve d'une petite soeur riieuse et mignonne et jolie, et qui fût bien à lui, toute à lui, comme son chien Skip, ou son Polichinelle: qui ne s'en allât pas le soir, et qu'il pourrait retrouver là, à ses côtés, tous les matins! Dans la grande chambre à jouer de Pierrot, il y aurait bien de la place, mon Dieu, pour un autre petit lit!

On lui a dit d'en demander une au Bon Dieu, et Pierrot n'y manque pas! et reprend sans cesse son rêve! et ses prières montent, inlassables, vers le Bon Dieu, caché là-haut dans son ciel, et qui fait semblant de ne pas entendre!

\* \* \*

Il faisait bien vraiment semblant, le Bon Dieu, puisqu'un jour... Mais attendez!...

Pierrot revenait de promenade chez sa Grand' Maman!... C'est délicieux chez sa Grand' Maman... Un vrai paradis! Car elle habite la campagne, pensez donc! Et il y a, chez-elle, un grand, grand jardin; et de très grands champs tout autour. Et dans la cour, il y a de belles poules blanches, qui picochent et gloussent tout la journée... Et une vache rousse, que Pierrot s'amuse à voir traire, et dont il boit le lait fumant pendant que la bête regarde avec, comme un espèce de reproche au fond de ses bons yeux tristes!... Et puis, dans une petite maison pour lui tout seul, un blanc petit cochon, qui grogne, qui grogne, comme ça!...

Pierrot venait de passer trois jours dans ce paradis. Le temps ne lui avait pas paru long, je vous assure, et il rentrait chez lui un peu à contre-cœur, quand sur le seuil, il eut la surprise de sa vie!

Une belle dame, jeune et blonde, et tout de blanc vêtue. Pierrot l'aurait volontiers prise pour un ange! le saisit dans ses bras, et lui glissa dans l'oreille: "Pierrot! tu as une petite soeur!"... Pour le coup, Pierrot eut un éblouissement! Son pauvre petit cœur s'arrête tout net, dans sa poitrine, et il fut tombé, si la belle dame ne l'avait pas retenu dans ses bras! Puis, comme elle répétait en souriant sa phrase merveilleuse, Pierrot comprit enfin!... Son rêve superbe, qui se réalisait!... S'arrachant aux bras protecteurs, Pierrot saute sur ses pieds, et comme un fou, il monta l'escalier quatre à quatre, ou, pour être plus juste, à quatre pattes! Il court à la chambre de sa mère qui va lui dire si c'est bien vrai: Maman est là, dans son grand lit, si jolie, souriante... Mais, sans répondre au bonjour attendri de sa petite mère qu'il aime tant, pourtant, Pierrot court au berceau qu'il

voit là-bas, entouré de mousseline roses et de dentelles. Elle est là! Maman dit oui. Et vite, vite, Pierrot exalté, triomphant, les yeux ravis, soulève les rideaux vaporeux, repousse les rubans, les couvertures de soie fleurie et... Et, Pierrot ne peut retenir un cri de stupéfaction et de désappointement. Navré, abasourdi, il contemple "sa petite soeur"... Mais non! On le trompe! Ça une petite soeur! Allons donc! Pierrot n'est plus un bébé; on peut faire croire cela à d'autres, mais à lui, non! non! non! non! Ça une petite soeur!... Mais c'est un vilain poupon, avec une petite figure toute renfrognée et rouge, et Pierrot voit des mèches de cheveux noirs, poindre sous le bonnet blanc! C'est ficelé en paquet! Ça n'a pas de jambes et ça vous a de petits poings gros comme rien du tout! On veut rire sans doute, et se moquer de Pierrot! Et le pauvre gamin, qui voit croquer son espoir et son rêve, le cœur perdu éclate en sanglots!..

\* \* \*

Six ans!... C'est bien trop tôt, pour voir mourir un rêve!... Pleure! va! mon petit Pierrot, pleure toutes les larmes, là près de ta maman. Elle comprend si bien ton désappointement, comme elle comprendra plus tard tes plus grandes douleurs! Pleure! de voir, mutilées et brisées à tes pieds, les ailes de ton premier rêve! Hélas! C'est toute la vie, cela, mon petit homme! Pourtant, tu es heureux, toi, mon Pierrot; car ton beau rêve, il n'est pas tout-à-fait mort... Et la petite soeur, qui grandira, le réalisera peut-être pour toi, un jour... Un jour, tu retrouveras ton rêve!...

Tu es heureux, va! mon Pierrot, si tu savais! Car, nous nous n'avons pas ta chance, hélas!... Et, quand ils meurent nos rêves à nous, petit gas, c'est pour toujours!...

## Le nid

UN nid est un trésor que le cœur a pour âme  
Un nid est un doux jet de cette auguste flamme  
Qui parle plus au cœur lorsqu'on est à genoux.  
Un nid est un foyer qui dit: Souvenons-nous.

Un nid est un hameau qui a pour cœur un Dieu,  
Pour foyer la jeunesse et pour âme une mère.  
Un nid est un clocher qui vibre sous les cieus  
Grave et fidèle écho de la foi de nos pères.

Un nid est la maison aux murs tous lézardés  
Où va à chaque jour chantonnant l'enfance;  
Un nid est cette plage où l'on s'est hasardé  
Près d'une vague, un soir, grisante de cadence.

Un nid est un bijou qui domine le monde,  
C'est un berceau tressé de songes, de réel.  
Un nid est une idée que le rêve féconde  
Chez la jeunesse pure en espoirs immortels.

Un nid est une flamme qui ravive l'amour,  
Un penser de douceur, une douce caresse.  
Un nid est un baiser qui dit: J'aime toujours,  
Venant d'un cœur chéri, rempli de sainte ivresse.

Un nid c'est la Patrie, c'est parents, c'est amis,  
C'est le ciel étoilé, le ruisseau qui murmure,  
C'est la verte colline où tout semble endormi,  
Un nid c'est un beau soir qu'un doux reflet azure.

J. CARBONNEAU.

## L'horloge

TOUT dort. Rompus de lassitude,  
Les hommes sont ensevelis  
Entre leurs draps de toile rude,  
Dans les ténèbres des grands lits.

Les troupeaux gisent près des crèches;  
Les boeufs, dans la paille affaissés,  
Révent des prés, de l'herbe fraîche,  
Et des sillons qu'ils ont tracés.

Le chien dort, et le coq sonore  
Se tient muet sur son perchoir,  
Car le jour n'est pas près d'éclorre  
Et le côté de l'aube est noir.

Le sommeil tient aussi les choses:  
Les outils qui vivent dehors,  
Les meubles que les murs enclosent  
Et la maison même, tout dort.

Seule vivante en l'ombre immense,  
L'horloge obscure ne dort pas,  
Seule, dans l'anxieux silence,  
Comme un pas lent mais jamais las.

Ou comme le pouls d'une artère,  
Ou le battement d'un cœur sourd,  
Elle fait son bruit solitaire  
Toujours, toujours, toujours, toujours.

LOUIS MERCIER.

## De la spéculation sur valeurs mobilières

**I**NUTILE de dire que la spéculation peut s'exercer sur toutes les valeurs, mobilières ou immobilières; mais nous ne parlerons ici que de celle qui porte sur les titres actifs — les plus susceptibles de hausse ou de baisse — et plus particulièrement sur les actions industrielles, puisque, dans notre organisation économique, c'est surtout l'industrie qui se prête le plus à la capitalisation en titres mobiliers.

La spéculation peut aussi, évidemment, se pratiquer en dehors des Bourses de valeurs, et comme, en toute chose, il faut commencer par le commencement, non seulement nous parlerons uniquement des titres actifs à l'exclusion des autres, et des actions industrielles en particulier, mais nous envisagerons d'abord la spéculation indépendamment des influences boursières.

Dans ces limites, demandons-nous quels sont les faits, les circonstances, qu'il faudra examiner avant d'acheter un titre.

S'il s'agit d'une affaire nouvelle, on devra se renseigner sur la personnalité de ses fondateurs et sur sa viabilité intrinsèque. L'affaire fût-elle excellente en soi, vous n'y mettez pas un sou si vous savez qu'elle est dirigée par des incapables ou de malhonnêtes gens. En sens inverse, l'affaire fût-elle dirigée par de très braves gens et des hommes capables, vous vous garderez bien d'y mettre un sou si elle vise à l'exploitation d'une industrie ou d'un commerce n'ayant par ailleurs aucune chance de succès. De toute façon, c'est une grave erreur que de se laisser influencer en pareille matière uniquement par les amitiés personnelles, par les considérations sentimentales. S'il sort de son milieu, s'il disperse trop son attention, l'homme le plus habile peut s'égarer déplorablement, et cette observation s'applique au fondateur d'entreprise comme à celui qui s'associe à lui par une mise de fonds.

S'il s'agit d'une affaire en marche, il faudra scruter son bilan, ses ressources financières, mais étudier aussi son champ d'exploitation, les conditions économiques générales et particulières pouvant affecter le sort de l'industrie ou du commerce intéressés. Il arrive fréquemment qu'une entreprise fondée par des hommes habiles et honnêtes, pour l'exploitation de richesses naturelles abondantes et faciles d'accès ou encore de procédés industriels légitimes et en apparence rémunérateurs, échoue lamentablement. Quant aux entreprises nouvelles qui n'ont ni une direction technique de premier ordre ni ressources pécuniaires assurées, il n'en est pas une sur dix qui parvienne au succès. Jetez seulement un coup d'oeil sur ce qui se passe en notre pays. Étendez vos observations au triple domaine financier, industriel et commercial, et dites-nous combien des établissements fondés rue Saint-Paul, rue Notre-Dame, rue Saint-Jacques, à Montréal, il y a quarante ou cinquante ans, ont échappé à la faillite, à la banqueroute? N'avons-nous pas là la preuve que la réussite des grandes affaires requiert des qualités d'intelligence et de caractère qui ne sont pas le propre de la moyenne des hommes?

J'ai dit que, dans le cas d'une entreprise en marche, il faut examiner le bilan soigneusement. Parmi ceux qui sont invités à mettre de l'argent dans une affaire, ou qui pour une raison ou pour une autre en seront tentés, combien y en a-t-il qui consulteront au préalable une personne parfaitement au courant de l'industrie et du commerce? On se laissera entraîner par l'amitié personnelle, par le désir de se débarrasser d'un

solliciteur importun; et dès le lendemain on en sera à se demander si on n'a pas fait un impair.

Dans le domaine de la spéculation boursière, d'autres facteurs entrent en jeu, et ces facteurs eux-mêmes peuvent jouer différemment selon qu'il s'agit d'achats au comptant ou d'achats à terme — et par achats à terme j'entends ceux que l'on effectue en versant un acompte, sauf à laisser les titres au courtier ou à l'agent de change en couverture de la différence. Evidemment, toutes les questions que nous nous sommes posées au sujet de titres non cotés en Bourse s'appliquent aussi aux titres cotés. Mais quels sont les facteurs supplémentaires qui interviennent?

En théorie, l'introduction d'une action en Bourse a surtout pour objet d'en faciliter la négociation, et aussi de protéger le public contre des écarts en hausse ou en baisse qui ne seraient pas justifiés par la valeur intrinsèque du titre. Il suffit toutefois de suivre la cote pendant quelque temps pour voir que ce deuxième objet ne se réalise pas toujours. Parmi l'un des facteurs les plus propices à la pratique de cours artificiels, je signalerai en premier lieu l'abus de la capitalisation des entreprises en titres sans valeur nominale. Je parle à des gens qui ont l'expérience de la comptabilité et qui par conséquent me comprendront tout de suite.

Jusqu'à ces dernières années, aux États-Unis, qui est celui des marchés étrangers qui nous intéresse le plus, on capitalisait généralement les entreprises par actions à valeur nominale. En d'autres termes, l'action était émise en représentation d'une somme déterminée. Il y en avait de 100, de 50, de 25, voire de 10 ou de \$5. Quand l'entreprise ne présentait pas en contrepartie de son capital social une valeur égale ou supérieure, elle était en déficit au regard de ses actionnaires et ne pouvait légalement payer de dividende, mais on pouvait quand même, et du premier coup d'oeil, juger de la valeur de ses titres. L'actif avait beau, par exemple, comprendre des éléments plus ou moins fictifs, plus ou moins illusoire, rien n'était plus facile que de s'en rendre compte. Aujourd'hui, le chiffre des émissions n'a plus aucun rapport avec l'actif véritable. Une entreprise qui aura

eu beaucoup de mal dans le passé mais qui offrira au dire de ses administrateurs, de belles perspectives d'avenir, émettra, au lieu de 10,000 actions de \$100, qui représenteraient un capital nominal d'un million, un million de titres sans désignation de valeur. Si l'actif net est de \$500,000 chaque titre vaudra exactement 50 sous. Voyez par là l'intérêt qu'ont les gros porteurs à appuyer le plus possible sur les chances de bénéfices et le moins possible sur l'actif réel. L'homme avisé n'achètera pas avant d'avoir examiné la situation sous toutes ses faces, au besoin avec le concours d'un banquier, d'un comptable, d'un technicien. Mais le plus souvent le petit spéculateur, et même des gens réputés bien informés, miseront sur le titre simplement parce qu'il représente, selon eux, une capitalisation raisonnable des plus-values de bénéfice à venir. Neuf fois sur dix le sort de l'entreprise se trouve plus ou moins lié à la situation économique du pays, voire du monde. Si peu qu'elle participe d'une prospérité générale durable ou temporaire, les haussiers profiteront de cette circonstance, et de la fièvre d'optimisme qu'elle engendre, pour répandre l'opinion que le titre qui vaut 50 sous se vendra l'année qui vient le double, le triple, le décuple. Et le public achètera. Certes, la plus-value de bénéfices est un facteur digne de respect, même lorsqu'il s'agit d'actions à valeur nominale. Le danger, dans le cas des titres sans nominal, c'est l'influence excessive qu'exerce ce facteur à l'exclusion des autres. Une action de \$100 se tiendra encore après la suppression du dividende, s'il y a à l'actif une contre-valeur de \$100. Au contraire, l'action dont le cours n'est soutenu que par des perspectives de prospérité croissante s'effondrera si le dividende en est surprimé.

On peut dire que les quatre cinquièmes des titres introduits aux Bourses de New-York et de Montréal depuis cinq ou six ans n'ont pas de valeur nominale déterminée. Si donc, il en est parmi vous qui sont tentés de spéculer, ils ne devraient pas manquer d'examiner le bilan de l'entreprise, pour voir quel est l'actif réel et tangible et l'actif illusoire; pour voir aussi dans quelle mesure les réserves d'amortissement correspondent aux cours boursiers des titres c'est-à-dire à ce qui constitue, du point de vue du porteur, la capitalisation réelle de l'affaire.

Il y a encore un autre facteur qu'il ne faudra pas perdre de vue. C'est l'action rapide, presque instantanée, de la découverte scientifique ou de ses applications nouvelles, ou des nouvelles formules économiques sur la vie financière de l'industrie moderne. On a vu des industries qui semblaient les plus stables du monde crouler subitement par suite de concurrence surgies de cette façon.

Prenons les entreprises de tramways, par exemple. Je ne crois pas qu'il y en ait aujourd'hui une sur dix (et parmi les exceptions nous classons les tramways de Montréal) qui soit réellement intéressante comme spéculation ou même comme placement. Pour les démolir, il aura suffi de l'entrée en scène de l'automobile. Prenons aussi la fabrication de la chaussure. L'homme a toujours — à l'état civilisé du moins — porté des chaussures. La fabrication de la chaussure n'en serait pas moins aujourd'hui une affaire ruineuse si on la pratiquait comme il y a vingt ans. Dans le tannage et la teinture des cuirs, il s'est fait de multiples découvertes... Et l'industrie du papier-journal, est-elle aussi

### Les bébés

**L**ES petits bébés sont frileux,  
Frileux comme des égyptiennes:  
Il leur faut d'épaisses courtines,  
Et des coeurs bien chauds autour d'eux.  
Les petits bébés sont frileux.

Les petits bébés sont peureux.  
Un geste, un rien les effarouche,  
Ils s'épouvantent d'une mouche,  
Qui se pose sur leurs cheveux,  
Les petits bébés sont peureux.  
Quand petite mère est loin d'eux.

Les petits bébés sont aimants,  
Et ne vivent que de tendresse;  
Il faut toujours qu'on les caresse,  
Ces êtres jaloux et charmants.  
Les petits bébés sont aimants,  
Comme de petits chats gourmands.

Petits bébés, faites dodo  
Dans vos jolis nids pleins de rêves;  
Les heures calmes sont brèves,  
En attendant votre fardeau,  
Petits bébés, faites dodo,  
Dormez sous votre blanc rideau.

ANDRE BESSON.

solidement assise que nous nous plaisons à le croire? Non pas qu'il en faille prévoir la échéance prochaine, mais il n'est pas impossible que les éditeurs soient un jour ou l'autre amenés par la hausse des prix à rechercher sinon une autre formule de journalisme, de manière à réaliser leurs éditions sous un format beaucoup plus restreint... Ainsi sur toute la ligne. Cela revient à dire que le capital de l'industrie doit s'amortir beaucoup plus vite qu'autrefois. L'établissement qui avait autrefois une existence normale de cinquante ou de cent années aura peut-être, aujourd'hui, besoin de renouveler son matériel tous les dix ans. En se surcapitalisant, il s'expose à des dangers très graves. C'est pourtant ce qui se produit tous les jours.

Outre la concurrence due au progrès scientifique, il y a celle qui naît du jeu normal des lois économiques. Il ne faudra pas, par exemple, perdre de vue l'influence du régime fiscal, particulièrement des droits d'importation, sur le sort des industries manufacturières. Si aujourd'hui pour demain notre gouvernement, sous la pression de quelque groupe parlementaire, abolissait les droits de douane qui protègent certaines industries surcapitalisées, non seulement celles-ci ne pourraient se créer les réserves financières nécessaires, mais elle seraient forcées de vendre leurs produits au prix coûtant. On ne manquerait probablement pas d'invoquer les droits acquis, mais de son côté un ministre d'Etat qui gérerait la chose publique comme son affaire personnelle ne manquerait pas de répondre: "Si nous voulons bien respecter les droits acquis, nous ne sommes pas pour cela obligés de sanctionner les excès de spéculation qui se sont faits autour de votre entreprise".

On classe aujourd'hui parmi les plus sûrs les titres de distributions d'électricité. Longtemps avant la guerre, les entreprises de ce genre étaient déjà très nombreuses. Eh bien! savez-vous que vers 1920, aux Etats-Unis, et depuis plusieurs années déjà, les obligations d'une de ces entreprises sur quatre étaient en souffrance? Non seulement la plupart ne payaient pas de dividendes, mais un grand nombre étaient incapables de payer leurs dettes. Et pourquoi? Parce que, à la faveur du mouvement d'intérêt qu'avait provoqué la création de la nouvelle industrie, et qui s'était traduit chez l'épargnant par des espérances exagérées, on avait outré le mouillage des capitaux, et que partout l'opi-

nion publique était devenue hostile aux entreprises. Pour ce qui est des transports en commun, à la même défaveur, engendrée par les mêmes abus, était venue s'ajouter la dangereuse concurrence des nouveaux modes de locomotion. A l'endroit des compagnies qui ont pu, par des raccordements de réseaux ou autrement, améliorer leurs services et dans bien des cas abaisser leurs taux, il règne depuis quelques années dans le public un esprit différent. Mais les exploitants étant retombés dans les anciens abus, la vieille hostilité reparait par ci par là. Non pas dans la presse financière, entièrement dominée par les capitalistes intéressés, mais dans les revues indépendantes, dont l'influence sur l'opinion publique n'est pas à négliger. Je rappelle en particulier, à ce sujet, un article fortement documenté qu'un professeur d'économie politique publiait il y a deux ou trois ans dans l'"Atlantic Monthly".

A propos des placements que nous faisons dans les entreprises surcapitalisées, une question me vient à l'instant même à l'esprit. Supposons que nos services publics, au Canada, soient entre les mains de Brésiliens qui en fractionnent les actions périodiquement dans un but de pur agiotage; qu'au lieu d'une population de quarante millions, et que nos hommes publics aient presque tous étudié les sciences économiques et sociales dans les plus grandes universités européennes... Croyez-vous que nous subirions longtemps sans regimber la tyrannie de l'agioteur étranger? En moins de dix ans, l'entreprise serait au pied du mur.

Et donc, compétence et probité de la direction, viabilité intrinsèque des entreprises, découverte possible de nouveaux procédés scientifiques, incidence des droits de douane, mode de capitalisation, proportion des réserves par rapport à la capitalisation, mouvements de l'opinion publique: autant de facteurs à examiner soigneusement. Mais il y en a d'autres, et de plus fondamentaux encore. Je n'en signalerai qu'un.

Depuis quelques mois, l'opinion se répand chez les économistes et des hommes très compétents inclinent à croire que la production d'or dans le monde n'est plus proportionnée au volume toujours croissant des échanges commerciaux. Même en monnaie d'or, l'existence, aujourd'hui, coûte encore 66% de plus qu'avant la guerre. Cela veut dire que pour les transactions indispensables, sans parler de toutes les transactions plus ou moins adventices, il faudrait aujourd'hui \$1.66 d'or pour faire les mêmes opérations que vous faisiez avec un dollar avant la guerre. En définitive, — presque toutes les opérations commerciales dans le monde moderne, requèrent l'entremise des banques, et les règlements de compte s'effectuent surtout par voie de compensations, en or ou en papier, gagé sur de l'or. Mais plus les instruments de crédit se multiplient et plus le mécanisme des compensations se perfectionne, plus le volume des transactions augmente, plus les balances l'or durant la guerre, les autres peuples, qui en manquaient, le faisaient venir des Etats-Unis. Les Américains ont donc prêté à l'étranger et cela a diminué leurs réserves d'or. En même temps se produisait chez eux une fièvre de spéculation boursière comme le monde n'en avait jamais connue, et par suite de laquelle il leur fallait pour eux-mêmes infiniment plus d'or qu'autrefois. Résultat: dans le monde entier, l'or tend à renchérir. On voit aujourd'hui la Banque d'Angleterre, menacée d'un épuisement graduel de ses réserves, augmenter son taux à 6½% pour retenir les capitaux anglais qui autrement s'expatrieraient pour profiter des taux plus élevés qui règnent à la Bourse de New-York. Pour soutenir leur activité boursière, les Américains devront payer l'argent — je veux dire l'or — encore plus cher, parce que Londres aura relevé son taux d'intérêt; et alors, l'état de chose que les spéculateurs envisageaient comme passager, la cherté de l'argent, se prolongera. Il y aura alors des désillusions parmi ceux qui se moquaient des vieilles lois économiques.

A moins que le taux de l'argent — c'est-à-dire, en définitive, la valeur de l'or, — ne baisse dans le monde, il y aura presque partout un véritable effondrement de l'édifice boursier. Il y a quelques jours, on annonçait qu'un groupe de grands banquiers allemands venait d'émettre un emprunt intérieur en marks allemands, à court terme, au taux effectif de 9%. Les Allemands sont prêts à payer chez eux 9%, ils seraient étonnés d'avoir de l'argent à 8% aux Etats-Unis. Et cela revient à dire que, si l'argent baisse aux Etats-Unis, ce ne saurait être pour bien longtemps. Encore une fois, il y a là une situation universelle, extrêmement dangereuse pour la Bourse. Parmi les spéculateurs, combien y en a-t-il qui poussent leurs investigations jusque là?... Souvent, ceux qui se donnent cette peine, ce sont eux qui se trompent. Mais à la longue, ce sont eux qui auront raison.

Un mot maintenant de la spéculation "sur marge".

Vous connaissez comme moi les risques inhérents à ce mode de spéculation. Comme banquiers, vous savez mieux que quiconque les dangers qu'il présente pour votre clientèle. Il y a aujourd'hui, à Montréal, un nombre incalculable de commerçants qui ont engagé beaucoup plus d'argent à la Bourse qu'ils n'auraient dû. Même si leurs opérations sont susceptibles de bien tourner, ils auront toujours ce souci qui les empêche de conduire leur affaire d'une façon attentive et intelligente. Comme moi vous en connaissez qui mettent de l'argent à 3% dans les affaires des autres, avec autant de chances de perte que de plus-value sur le capital, et qui négligent le 15% qu'ils pourraient réaliser à coup sûr dans leur propre entreprise. Vous devriez, il me semble, leur démontrer que c'est là un mauvais calcul; non les détourner tout à fait du placement spéculatif, mais exiger qu'ils ne le pratiquent que dans la mesure de leurs moyens, et surtout, leur faire comprendre que la plupart du temps, lorsqu'ils achètent à la Bourse un titre industriel ou commercial, ils spéculent sur l'avenir d'une affaire qu'ils connaissent infiniment moins bien que la leur propre...

On pourrait, sur un pareil sujet, s'étendre bien davantage. L'horloge me limite. Je vous remercie de votre attention. Si j'ai commis des hérésies, vous voudrez bien me les pardonner en considération des quelques vérités que j'ai pu vous dire.

## L'arrêt des larmes

RIEN n'est plus triste, Amour, que ta douleur  
[qui cesse...]  
Oh! quand tes yeux n'ont plus le désir de souffrir,  
Et lorsque tu peux voir la vie et la jeunesse  
Sans en vouloir mourir!...

Tu noyais l'infini dans ta prunelle amère,  
Pour mieux bondir après ton âme s'abattait,  
Et le sang et le feu roulaient dans ta colère  
Et ton courroux chantait!

Les larmes t'emplissaient d'une mer lumineuse,  
D'une averse où, toujours, tombait un peu de ciel,  
Et ton ardeur était une fleur vénéneuse  
Toute lourde de miel.

Emporté par l'élan de ton âme rebelle,  
Tu pressais la douleur sous ton genou baissé,  
Dans la mort tu voyais la lutte entière et belle,  
Gladiateur blessé!...

Tu criais!... Le coeur plein d'orages et d'écumes,  
Beau comme un incendie et grand comme le soir,  
Et voici que, soudain, tu vis cette amertume  
De ne plus en avoir!...

Le monotone ennui, l'ennui jaune et sans bornes,  
Met dans ton esprit mort le reflet du désert,  
Et tu te sens pareil à des rivages mornes  
Qu'aurait quittés la mer!...

Oh! c'est une stupeur, une horreur, une peine,  
Un silence maudit, un écrasant adieu,  
Comme, si tout à coup, le ciel et l'âme humaine  
Étaient vides de Dieu!

HELENE PICARD.

## Nos coeurs

PAR la Foi qui les ensoleille  
Aux heures claires des matins,  
Par les espoirs que l'aube a teints,  
Fraîches corolles de satins  
S'épanouissant en corbeille...  
Par la joie ardente et vermeille  
Qui les transforment en édens —  
Y butine comme une abeille...  
Ah! tous nos coeurs sont des jardins!

Riches de désirs que soulève  
Le souffle des quatre saisons,  
Sous l'humble toit de nos maisons  
Eternisant l'extase brève,  
Ouvrant la porte des prisons  
Sur l'infini tendre du Rêve,  
Et sachant recréer sans trêve  
Les bonheurs dont nous nous grisons :  
Nos coeurs sont de grands horizons!

Pour l'Espérance ensevelie;  
Pour les amours, pour les orgueils  
Qui se sont fanés sur nos seuils;  
Pour la muse hélas! asservie,  
Pour la foi même qui dévie...  
Pour tous les départs, tous les deuils...  
Pour tout ce qui donne la vie  
Au long de la route suivie,  
Ah! tous nos coeurs sont des cercueils!

HELENE SEGUIN.

# La Brioche du Grand Pierre

**P**IERRE Plessis, le valet de Maître Grandin, des Vaux d'Argillet, sentait une tristesse l'envahir aux approches des jours gras.

Il est de tradition en Basse-Normandie, que les fermiers, pour sceller le marché de renouvellement des services de leurs valets, donnent à ceux-ci la liberté de la journée du mardi-gras, en y joignant une gratification et une brioche en couronne du poids de plusieurs livres. Et le garçon, ainsi nanti, s'en va passer la journée chez ses parents ou sa promise.

Le Grand Pierre ne savait ce qu'il ferait de son copieux dessert. Hélas! sa vieille mère, la fileuse, n'était plus là pour l'accueillir et le gâter. Ses sœurs étaient mariées au loin, il restait seul, sans un foyer ami.

C'était un solide gaillard, aux larges épaules, au visage rond, encadré de favoris à l'ancienne mode, il approchait de la quarantaine, mais des fibrilles de sang rose rafraichissaient ses pommettes, ce qui, joint à des yeux bleus très doux, lui donnait un air juvénile. Jeune, il l'était resté de caractère et de cœur, partageant sa vie entre les Vaux d'Argillet aux jours de travail, et la chaumière de sa vieille maman aux heures de liberté. Il avait ainsi double foyer: la ferme, aux besognes aimées, pour y déployer ses énergies, la maison maternelle pour y porter ses confidences et satisfaire ses besoins d'affection et de dévouement.

Heureux de sa condition, il n'avait point songé à se marier, comme tant de camarades de son âge l'avaient fait depuis longtemps. Cependant, parmi les jeunes filles, plus d'une eut été heureuse d'être choisie par ce brave garçon. S'il en avait remarqué quelqu'une, il avait gardé son secret, par réserve ou timidité, en chassant la pensée de s'établir comme un manquement au culte filial.

Sa mère disparue, il ne lui restait d'autre asile que la maison de ses maîtres. Malgré la sympathie réciproque qui régnait aux Vaux d'Argillet, le grand Pierre s'apercevait qu'il n'était qu'un étranger pour le maître et la maîtresse Grandin, et qu'à certains jours, à certaines heures ceux-ci le trouvaient gênant ou indiscret.

Si, la veille du mardi gras, le maître Grandin lui avait remis vingt francs, en lui disant que "la brioche" serait toute préparée chez Guillaume, le boulanger, c'est qu'il souhaitait que son valet s'éloignât de la ferme pour tout le jour.

Comment, chez qui passer cette journée?... Il ne restait au solitaire qu'à s'en aller chez Fripette, à Moque-Souris, chez cet aubergiste qui loge des bûcherons et tient rendez-vous de chasse, à l'orée du Bois-Herleux. Il y trouverait bruyante compagnie, menu copieux et boissons variées... pour son argent.

\* \* \* \*

Pierre Plessis a quitté le boulanger vers onze heures. Par les chemins de traverse et les sentiers, qui coupent les vergers, il chemine, sa brioche sous le bras. Il a gravi le plateau de Frédebise, et voici qu'il descend vers le Gué-Rochoux.

Midi est sonné depuis quelque temps aux clochers d'alentour. Que font donc ces petits à la barrière de l'herbage et qui saluent d'un bonjour amical ce grand passant dont le visage leur a plu?

—Vous n'êtes pas encore à dîner, mes blondins?

—Pas de sitôt, répond l'ainé qui paraît avoir cinq ans, maman travaille aux écuries et aux étables.

—Votre valet n'a donc pas fait les pansages?

—Depuis dimanche, il ne fait que rentrer coucher, il nous quitte chaque jour, dès le matin. Justine aussi est en congé, maman a tout à faire... mais je serai bientôt grand et je soignerai les chevaux.

—Elle pleure, maman, dit le petit, et moi, j'ai grand faim.

—Tais toi donc, Lucien, il faut bien que l'ouvrage se fasse d'abord.

Le petit bonhomme est resté en contemplation devant le grand Pierre qui lui sourit:

—Tu as une grosse brioche, toi, vas-tu la manger tout seul?

—Non pas, répond vivement le grand Pierre, amusé et attendri, je ne suis pas si gourmand et si tu veux partager avec moi...

—Merci, ça ne se fait pas, dit l'ainé, dont les yeux ne quittent cependant pas la croûte dorée.

—Mais c'est très possible, entre amis, reprend Pierre en atteignant son couteau.

Pendant que les enfants suivent ses gestes avec une attention gourmande, la lame fait craquer la croûte dorée, détache de larges segments de pâte moelleuse.

—Pour toi, d'abord, petit Lucien.

—Merci!... oh!... c'est bon.

—Moi... je suis Henri, dit l'ainé en tendant la main pour recevoir sa part.

Comme le grand Pierre va refermer son couteau et remettre la couronne sous son bras, Lucien dit, sur un ton de reproche:

—Et toi? tu n'en manges pas?

—Nous aurions l'air de gourmands si nous étions seuls à goûter, explique l'ainé.

Décidé, Pierre Plessis se taille un morceau de gâteau.

—C'est chez nous que tu viens?... demande Lucien.

—Non, je vais plus loin.

—C'est dommage, fait Henri, maman aurait eu aussi de la brioche et elle t'aurait offert un coup de cidre.

—Je ne peux pas aujourd'hui. J'entrerai une autre fois. Parce que vous êtes bien gentils, que vous aimez bien votre maman, vous allez recevoir encore une part de gâteau, une grosse, pour lui faire goûter, ou pour qu'elle vous le partage ce soir.

Ce disant, Pierre mit dans les bras du petit Lucien le restant de la couronne et voulut s'éloigner. Mais les petits, lui barraient le chemin, souriants, et offrant leur front pur. Le valet de maître Grandin écarta les boucles blondes et les embrassa tour à tour. Alors, bondissant, les deux garçonnets s'échappèrent en courant dans la direction de la ferme.

\* \* \* \*

La réunion est nombreuse et bruyante, chez Fripette, à Moque-Souris: des bûcherons et des sabotiers du Bois Herleux, un marchand de peaux de lapins, quelques gars des alentours. Pierre ne fréquente guère ce genre de monde, il s'assied un peu à l'écart. Le cabaretier l'accueille avec empressement, et veille à ce que ce client soit servi vite et bien.

Les conversations, un instant interrompues, reprennent leur cours.

Un gros garçon rougeaud, à face bestiale, au regard faux, fait tout haut ses confidences aux sabotiers; c'est Milet, le valet du Gué-Rochoux.

Un de ses auditeurs lève son verre et porte un toast:

—A tes amours, Milet.

—Mes amours, ricane celui-ci, je ne pense pas qu'elles aillent bien fort... ce qui n'empêchera pas que la noce aura lieu bientôt, je compte...

—Avec qui?

—Avec la "patronne" donc?... Ce n'est pas son rêve, bien sûr, et je crois qu'elle préférerait me congédier... Mais j'ai manoeuvré bien, elle ne trouvera personne qui consente à travailler chez elle... Alors, je menace de m'en aller, et, pour lui donner un avant goût de ce que serait la solitude, je lui laisse tout, absolument tout à faire, depuis dimanche.

—Canaille!... disent les sabotiers avec un gros rire.

—Ce matin, avant de venir ici, je lui ai mis le marché en mains: "Si vous voulez me garder, épousez-moi, que je lui ai dit, je ferai marcher l'ouvrage et nous gagnerons de l'argent".

—Qu'a-t-elle répondu?

—Je crois qu'elle avait envie de me gifler, mais je lui fais peur. Elle s'est contentée de pleurer. Comme il ne faut pas trop brusquer, j'ai ajouté: "Réfléchissez, vous me donnerez la réponse ce soir". Et je l'ai laissée. Elle cédera, à cause de ses enfants. Seule, elle aurait liquidée, à la mort de son mari, mais elle consentira tous les sacrifices pour conserver la situation pour ses moutards.

L'auditoire applaudit.

Pendant que bûcherons et sabotiers complimentaient le cynique valet, un cliquetis de couteau sur un verre appela l'aubergiste:

—Payez-vous! disait le grand Pierre en jetant ses vingt francs sur la table.

—Vous partez?... mais il y a encore un plat et le dessert, prenez au moins du café.

—Non, l'heure me presse.

Ecoeuré par les propos qu'il venait d'entendre, Pierre Plessis avait hâte de s'éloigner.

Comment? cet odieux Milet, ce grossier buveur,

prétendait contraindre la maîtresse du Gué-Rochoux à devenir sa femme! Ce brutal deviendrait le beau père, c'est-à-dire le tyran et le bourreau des mignons garçonnets rencontrés tout à l'heure?

Pauvre Lucie Guimond! Si gentille et si "causante" autrefois. Elle aimait venir bavarder chez la fileuse, la maman Plessis, qui ne cessait de faire son éloge. Elle avait refusé plusieurs partis, et ne s'était mariée que sur le tard à ce Leperlier du Gué-Rochoux qui devait la laisser veuve après six ans de mariage, blessé mortellement par la ruade d'une pouliche.

Vraiment, Lucie avait eu assez de malheurs. Elle était sans conseil, sans appui. La nécessité, l'impérieuse nécessité de ce procurer de la main d'oeuvre à tout prix, ne la ferait-elle point céder à cet abominable chantage, consentir à ce monstrueux marché que le grossier Milet prétendait lui imposer?

Mais comment la sauver?...

—Tant pis si le maître Grandin a du monde et si je le dérange, se dit enfin Pierre Plessis, je vais retourner aux Vaux-d'Argillet, lui exposer la situation et prendre son avis. C'est un homme de bon conseil, une autorité, il saura dire ce qu'il convient de faire et comment intervenir.

Le chemin le plus court pour aller de Moque-Souris aux Vaux-d'Argillet, c'est de repasser par le Gué-Rochoux. Les garçonnets sont encore dans l'herbage que traverse le sentier.

—Maman! Maman! s'écrient-ils, revoilà celui qui nous a donné du gâteau.

Une femme s'avance, un sourire fugitif de bon accueil éclaire son visage:

—Pierre, dit-elle en reconnaissant le passant, j'avais deviné que c'était vous qui aviez gâté mes petits.

—Ils sont si mignons... ils vous ressemblent, dit le grand valet.

—C'est Pierre que tu t'appelles? intervient le petit Lucien.

—Oui, mon petit ami.

—Hé bien! Pierre, on a gardé le gros morceau de ta brioche pour se régaler après souper, tu vas rester avec nous.

—Si vous n'êtes attendu chez personne, dit la mère, demeurez ici ce soir... Triste maison, triste souper, ajouta-t-elle en soupirant.

—Qui m'attendrait? répond le grand gars, également mélancolique.

—Oui, mon pauvre ami, vous êtes aussi bien seul. Nous parlerons un peu du passé, pour oublier le cruel présent.

Pierre allait accepter, le dernier mot lui rappela la mission qu'il s'était imposée.

—Je vous remercie, Lucie, dit-il, une affaire pressante me rappelle auprès de mon patron... je reviendrai... bientôt peut-être. En attendant, prenez courage, vous n'êtes pas sans amis.

Il s'éloigna brusquement, laissant la jeune veuve étonnée de ce départ soudain, comme des paroles énigmatiques de son ancien voisin.

\* \* \* \*

Neuf heures du soir. Le long du sentier qui ramène au Gué-Rochoux, Milet siffle un air vainqueur. Il a bu, pour tenir tête aux compagnons, mais il s'est gardé de dépasser la mesure, car il tient à conserver son esprit lucide pour le dernier combat qu'il doit livrer, pour vaincre, en arrachant à sa patronne un consentement qu'elle ne pourra refuser. Pour avoir un témoin de l'engagement que prendra la veuve, il s'est fait accompagner de l'un des sabotiers.

Une clarté filtre par les fentes des volets.

—Ca y est! dit le gros gars à son compagnon, elle a réfléchi, elle cède, elle m'attend... elle a bien fait, car...

Le geste de menace se perd dans la nuit.

—Si elle avait eu l'intention de me repousser, poursuit Milet, elle se serait couchée, et aurait condamné sa porte.

—On entend des voix, il y a du monde?

—Ce ne sont que les gosses. Entrons.

Le valet, sans frapper, tourne le bouton de la porte, pousse le ventail et s'avance, souriant et vainqueur.

Soudain, il s'arrête.

(Suite à la page 28)

En marge de la bagarre

J. Auguste Galibois

# Les souvenirs de Wickham Steed

LES premières années du 20<sup>ème</sup> siècle virent se dérouler une suite d'événements peu communs; il semblait que l'atmosphère européenne dut chaque jour se transformer. C'est peut être à Vienne que le phénomène pourrait paraître le plus symptomatique pour un observateur attentif: dans la capitale autrichienne se croisaient les fils les plus ténus de toute la diplomatie: Russes et Allemands y déployaient continuellement leurs intrigues: la question balkanique hypnotisait de plus en plus les états voisins: les successeurs de Bismark ne pensaient plus que le problème oriental ne valait pas "les os d'un grenadier poméranien". Le meurtre du dernier des Obenavitch modifiait toute la politique autrichienne; à la lente pénétration préconisée par le prudent Galuchowski, faisait place une politique beaucoup plus audacieuse dirigée par Aerenthal et soutenue par les gouvernements hongrois, notamment par le Comte Tisza. L'avènement d'Edouard VII avait d'autre part, modifié les rapports anglo-allemands; le rapprochement tenté naguère par Guillaume II, au temps de la "vénérable grand'mère" apparaissait de plus en plus difficile, bien que certains libéraux s'y attachassent encore; l'entente conclue par Delcasse avec Lord Lansdowne faisait du moins disparaître tout danger de conflit entre la France et la Grande-Bretagne, si longtemps rivales. Guillaume II, dépité, se retournait vers la Russie et reprenait la politique de contre-assurance chère à Bismark: la défaite des Russes dans les mers de Chine, les premières journées révolutionnaires de 1905 diminaient, aux yeux des Autrichiens et des Allemands le danger russe, et incitaient les cours de Berlin et de Vienne à agir avec plus d'énergie, la première vis-à-vis de la France, dans les affaires marocaines, la seconde vis-à-vis des Etats chrétiens des Balkans.

L'Autriche que Steed définit curieusement:

"une maison slave avec façade allemande", s'inquiétait de voir le mouvement macédonien s'étendre et répandre dans la péninsule une traînée révolutionnaire. François-Joseph "une institution dynastique sous une forme humaine" maintenait par le seul prestige d'un règne d'un demi-siècle ses sujets dans l'obéissance; mais il s'inquiétait de l'avenir. Sec et égoïste, il se méfiait de tous, des souverains ses alliés, comme des princes de sa maison. Il n'aimait pas son héritier François Ferdinand. Celui-ci, nerveux, malade, quasi-fou, affirme-t-on, durant ses derniers mois, échafaudait une politique basée non seulement sur l'intérêt dynastique, mais encore sur son intérêt personnel. On sait qu'en épousant la Comtesse Chotek, il avait solennellement renoncé pour ses enfants à venir au trône impérial. Toute son ambition était de faire revenir l'empereur François sur cette renonciation; n'y pouvant parvenir, on affirme qu'il avait, en avril 1914, à Konopischt, échafaudé avec Guillaume II une réorganisation de l'Autriche et de la péninsule balkanique tendant à la création de trois grands états distincts, l'un d'eux polono-roumain, l'autre tchèque-serbo-hongrois, le troisième uniquement autrichien, rattachés par un lien fédéral à l'empire allemand, et permettant par cette division tripartite de réserver un trône (celui d'Autriche) à l'archiduc Charles, les deux autres lui revenant à lui et à ses enfants.

Wickham Steed assistait avec inquiétude à cette crise mégalomane de l'Autriche; crise qui ne pouvait aboutir qu'au conflit. L'Angleterre était aussi impuissante que la France à arrêter d'Aerenthal dans une politique où il se savait soutenu par Guillaume II. Le journaliste anglais notait des mots d'inquiétude jusqu'à Bu-

carest; c'était le roi Charles de Roumanie qui en août 1911 lui conseillait de mener une campagne tendant à la constitution d'une armée permanente en Angleterre. Le conflit que Guillaume II n'osait déchaîner à propos de l'affaire d'Agadir était désormais fatal. La Russie le crut imminent en 1913 quand la victoire de la Serbie enlevait tout à coup l'espoir de la marche sur Salonique depuis longtemps caressé par Vienne. En vain les financiers viennois suppliaient-ils notre ambassadeur de laisser émettre un emprunt autrichien sur la place de Paris. Un journaliste français André Chévadame, en dévoilant le projet le rendait irréalisable. En vain l'Autriche demandait-elle à son alliée italienne d'agir de concert dans les Balkans; on s'inquiétait à Rome autant qu'à Bucarest des impatiences de la Ballplatz avec laquelle, de part et d'autre, on était lié.

Il n'y avait pas longtemps que Steed était rentré à Londres et y avait pris la direction du bureau étranger du Times, quand éclata la catastrophe qu'il avait prédite dès la mort d'Edouard VII; "à cette date, dit-il, l'Europe perdit son chef. L'empereur allemand ne se fut pas lancé dans l'aventure politique qui provoqua la crise d'Agadir, si notre Souverain eut été encore vivant. A plus forte raison aurait-il renoncé à la lutte en 1914, s'il avait senti le Gouvernement d'Asquith inspiré par la forte volonté d'Edouard VII." Au contraire, au 30 juillet 1914, Guillaume II ne se trompait pas en croyant l'Angleterre hésitante. Steed montre la foule indifférente, s'intéressant plus au match de football qu'aux annonces de mobilisations qui se succèdent.

NOUS DEUX

## Le retardataire

Monsieur est contrarié!  
C'est gai!  
Ton faux col?... Là, sur la coiffeuse.  
Ah! certes oui, je suis furieuse  
D'avoir un mari  
A l'air aussi marri  
Quand il s'agit de s'habiller!  
Vous, les hommes, vous prétendez  
Que c'est toujours nous qui vous faisons  
[attendre!  
Oh là! là! ce qu'il faut entendre!...  
En cinq minutes, montre en main  
La femme "dans le train"  
Est, à notre époque, parée,  
Poudrée, chapeauté,  
Mais un homme, ça n'en finit pas:  
Il lui faut, pour être présentable,  
Des machines invraisemblables:  
Fixe-chaussettes,  
Manchettes  
Et doubles boutons  
A passer, malgré l'amidon,  
Dans de minuscules boutonnières...  
Et ça, c'est toute une affaire!  
Pourquoi ne simplifiez-vous pas,  
Messieurs, vos habits de gala?  
Oui, c'est toi le retardataire!  
Oh, ne te mets pas en colère!...

Allons,  
Vieux "ronchon",  
Voilà ta cravate blanche.  
Tes bretelles? Elles pendent sur tes hanches!  
Tes escarpins  
Sont sur le coussin.  
Dix heures!  
Ah! vrai, c'est trop vexant, j'en pleure.  
Carmen a chanté son grand air.  
De quoi aurons-nous l'air,  
Si nous arrivons pour le dernier acte?  
Est-ce bien la peine qu'on parte?  
Tu te rases maintenant?  
Alors il y en a pour un moment!  
Bien sûr, je suis très fâchée!  
C'est pour moi, cette bague en cet écriin nichée?  
Oh! mon chéri,  
Que c'est gentil!  
Tu me fais là une surprise  
Exquise!  
Viens m'embrasser!...  
Doucement!... Ne sois pas si pressé!...  
Ciel! onze heures au coucou de ta mère!  
Dites donc, monsieur le retardataire,  
Il est maintenant l'heure de rentrer,  
Allons nous coucher!

ELBE.

# Madame de La Sablière

1636 — 1693

MARGUERITE Hessein avait épousé le fils d'un riche financier, Antoine Rambouillet de la Sablière. Courart l'appelait "le grand madrigalier français". C'était un homme d'esprit mais libertin. Il persécuta sa femme, la dépouilla de ses biens et la priva de ses trois enfants. Les deux époux se séparèrent bientôt et Mme de la Sablière alla demeurer rue Neuve-des-Petits-Champs. Elle chercha dans les divertissements de l'esprit l'oubli de ses déboires conjugaux.

Ce fut là que vers 1672 elle recueillit La Fontaine que la publication de ses ouvrages retenait à Paris. "Que fut-il advenu dit André Hallays (1) de ce quinquagénaire nonchalant, distrait et voluptueux, s'il n'avait trouvé chez Mme de la Sablière une hospitalité sans contrainte et une amitié sans tyrannie? Il demeura vingt ans l'hôte de son amie." Ces années furent les plus fécondes de sa vie. C'est sous le regard de sa protectrice qu'il a composé ses chefs-d'œuvre. La Fontaine a immortalisé Mme de la Sablière en acceptant son hospitalité et en lui dédiant ses plus belles fables.

Voici un portrait de Mme de la Sablière publié dans le "Mercure Galant" de juillet 1678. On a supposé qu'il était de la plume de La Fontaine, quoiqu'il ne soit pas signé. "Elle était d'une taille médiocre, mais aisée et tout à fait proportionnée. Elle avait les cheveux d'un blond cendré, le plus beau qu'on puisse imaginer, les yeux bleus, doux, fins et brillants, quoiqu'ils ne soient pas des plus grands; le tour du visage ovale, le teint vif et uni; la peau d'une blancheur à éblouir; les plus belles mains et la plus belle gorge du monde. Joignez à cela un certain air touchant de douceur et d'enjouement répandu sur sa personne."

Elle avait beaucoup de grâce et d'esprit et une grande culture. Elle connaissait, dit Bayle, "la fin des choses". Des professeurs de l'Académie des Sciences lui apprirent les mathématiques, la physique et l'astronomie. Elle connaissait les lettres grecques et latines et cherchait à acquérir des lumières dans tous les domaines de la science et des arts, mais elle n'eut jamais rien d'une pédante.

Son salon était un lieu de rendez-vous de savants et d'hommes d'esprit, comme M. de Barillon et M. de Bonrepaux, qui furent ambassa-

deurs; des écrivains comme Charles Perrault, dont les contes délicieux ont enchanté notre enfance; des voyageurs comme le docteur Bernier, qui avait parcouru tout l'Orient; des épicuriens comme La Fare, Chaulieu; l'abbé Tallemant, Chapelle, Lauzun, de Foix et Rochefort.

Saint Evremond appelait Bernier "le joli Philosophe". Il a composé et dédié à Mme de la Sablière un "Abrégé de la philosophie de Gassendi" (2) mais un curieux d'abrégé puisqu'il était en huit volumes. Sainte Beuve l'a appelé un cartésien sans le savoir. C'était avant tout un sceptique.

"Les huit premières années que La Fontaine passa chez Mme de la Sablière furent sans doute



LA Fontaine

les plus douces et les plus fécondes de sa vie", dit Cousin (3). C'est sous le regard de cette amie dévouée qu'il a composé ses chefs-d'œuvre.

Aucun contemporain n'a décrit l'hôtel de Mme de la Sablière, rue Neuve-des-Petits-Champs, elle n'habita que plus tard rue Saint Honoré. Son salon réunit ce qu'il y avait de plus brillant et illustre à Paris et les femmes les plus jolies et les plus spirituelles de son temps. Elle donna asile au docteur philosophe François Bernier et elle attira chez elle Tallemant Des Réaux, son beau-frère, dont elle aimait l'esprit caustique. Entre tous ces gens d'esprit la conversation allait et venait de la nature de l'âme, aux règles de la basset, (jeu alors en vogue); des religions de la Chine et de l'Inde, aux comérages de la cour, de la ville et de l'Académie, des propositions d'Euclide aux extases des fakirs et du dernier opéra de Lulli à la théorie de Descartes. Mme de la Sablière était le lion de l'âme de son salon.

Un soir Boileau, Bernier et Molière se trouvèrent réunis chez-elle. A ce moment le poète comique prépare la représentation du "Malade imaginaire". Il craint toujours les caprices du public. Tous le réconfortent. Boileau, secondé par les femmes, acclame le chef-d'œuvre. Molière veut achever son ouvrage par un troisième intermède où il veut bafouer les cérémonies ridicules de réception des grades de médecin. Des détails précis lui manquent. Il lit ses vers. Bernier en admire l'ingénieuse bouffonnerie.

(2) Gassendi est célèbre par ses attaques contre la philosophie d'Aristote. Il était matérialiste.  
(3) La société française au 17<sup>e</sup> siècle.

Docteur de la Faculté de Montpellier, il a gardé le souvenir des pompes pédantesques et peut facilement le reconstituer. Il organise aussitôt une parodie. Il charge Mme de la Sablière et Ninon de Lancelos des choeurs. En une heure est construit l'intermède qui souleva le rire de la ville et les fureurs de la Faculté de médecine. Molière avait recueilli dans ce salon les images et les mots essentiels de cet intermède.

La Fontaine demeura le plus fidèle des amis de Mme de la Sablière. Il donna un émouvant témoignage de son amitié dans l'admirable épître qu'il lut à la fin de la séance où il fut reçu académicien. "Iris" est le surnom mythologique qu'il donnait à son amie, qui n'est plus maintenant qu'une garde-malade occupée à veiller, consoler et ensevelir les misérables.

Quelques mois après la mort de La Rochefoucauld Mme de La Fayette alla voir Mme de la Sablière aux Invalides. Quoique leurs vies aient été bien différentes, il y avait une certaine analogie entre l'état de leur âme. Toutes deux étaient profondément affligées. Mme de la Sablière venait d'être abandonnée du marquis de La Fare pour la Chammesli (4). Pendant les deux ans que dura leur union, ils furent cités comme des modèles d'amour extra-conjugaux à la cour desoœuvrée de Louis XIV.

Mme de la Sablière quitta son amant pour se donner à Dieu. Sans bruit, sans éclat et même sans abandonner complètement son hôtel de la rue Saint Honoré, où elle continua d'héberger La Fontaine, de veiller sur sa vieillesse aventureuse, elle alla s'établir aux Incurables, où elle se dévoua aux soins des malades de cet hôpital. Elle y demeura jusqu'à sa mort, qui survint la même année que celle de Mme de La Fayette en 1693. Elle s'était mise sous la direction du célèbre abbé de Rancé, le réformateur des Trappistes.

C'est pour avoir contemplé un visage adoré, défiguré par la mort qu'il se convertit et devint un saint. Il aimait Mme de Montbazou, une beauté triomphante. Lorsqu'elle tomba malade M. de Rancé ne quitta pas son chevet. Lorsqu'il la vit sur son lit mortuaire il conçut, dit Henry Roujon, "la haine passionnée de la vie."

(4) Actrice célèbre en son temps et l'amante de Racine. Elle disait les vers de Racine avec une sensibilité naturelle et vraie. Elle avait une voix d'or comme Sarah Bernhardt. Elle occupa pendant trente ans. A cinquante ans elle épousa Phèdre et Bérénice.

## La Garde-Malade

DOUCEUR tendre des fines mains  
Dont la blancheur se sacrifie  
Au pansement des maux humains;

Lèvres roses où s'amplifie  
La pitié qu'invente le coeur  
Et qui pourtant revivifie;

Yeux attentifs et scrutateurs,  
Yeux avides quoique modestes,  
Vous qui voyez tout sans frayer;

Petits pieds feutrés, aux pas lestes,  
Qui, lorsque dorment les lits blancs,  
Esquissez quelques "rondes" prestes.

Je vous admire, notamment  
Quand vous apportez au malade,  
Avec votre coeur soleillant:  
La rôti et la marmalade!...

Alphonse DESILETS.

# Le Chien du Capitaine

## I

Où est donc Zéro? demanda Jean Pigault à sa femme, lorsqu'il eut fini de manger sa soupe; je suis si accoutumé à le voir ici quand nous dinons, que son absence me fait un vide.

—Je l'ai enfermé, répondit, un peu sèchement peut-être, celle à qui cette question était adressée, et qui n'était autre que Mme Pigault elle-même, en son nom de fille Mlle Lise Lehalleux, née d'un père cultivateur dans les environs de la jolie petite ville d'Honfleur, et mariée depuis environ six mois à un ancien capitaine au long-cours, Jean Pigault, qui jouissait d'une honnête aisance, honorablement gagnée par son travail sur terre et sur mer.

—Eh! pourquoi l'as-tu enfermé? continua le mari. —Parce que je le trouve insupportable pendant les repas! c'est bien assez de l'avoir dans les jambes le reste de la journée. Arrangez-vous tous deux pour nous donner au moins cette heure de tranquillité.

Mme Pigault parlait encore, quand Victoire, campagnarde haute en couleur et bien embouchée, bonne à tout faire du petit ménage, entra dans la salle à manger, à seule fin de remplacer le potage par une matelote normande.

Au moment où elle ouvrit la porte, et il fallait qu'elle fût assez grande pour livrer passage à son importante personne, un chien de taille moyenne, mais singulièrement vigoureux, se précipita dans la salle comme un ouragan, fit trois fois le tour de la pièce en courant comme un fou, érailla de ses griffes d'acier la couche de cire rouge soigneusement étendue sur des carreaux de pierre dure, frottés et reluisants, renversa une chaise, mit la patte dans une assiette oubliée par terre, et attira sur sa tête les imprécations et les colères d'un énorme perroquet rouge, jaune et vert, gravement perché sur le bord de sa mangeoire.

Les yeux de Mme Pigault eurent un éclair bleu qui les fit briller comme deux pointes d'acier. Zéro rencontra sans doute ce regard, car il s'arrêta au milieu de ses gambades, calmé comme par enchantement, et alla s'abriter derrière la chaise de son maître, craintif, rasé contre terre, se faisant petit, tremblant qu'on ne le renvoyât à son chenil.

—Tu ne me débarrasseras donc jamais de ce sot animal? demanda Lise à son mari, de sa voix de tête la plus provocante.

—Il m'aime tant! répondit Jean Pignault avec beaucoup de douceur, que je te serai vraiment obligé de bien vouloir me le laisser.

—Il n'a pas affaire à un ingrat! répliqua l'irascible créature et s'il te fallait choisir entre lui et moi, je sais bien lequel de nous deux tu sacrifierais!

—Il ne m'en a jamais tant dit contre toi, fit Jean Pigault, avec une naïveté qui n'était peut-être pas exempte d'un peu de malice. Mais, je sais bien que tu ne te crois pas toi-même. Tu me connais; tu sais que j'ai une profonde affection pour toi... trop grande peut-être, et tu abuses de ma faiblesse.

—En attendant, dit Mme Pigault, voilà cette horrible bête installée dans la salle à manger; c'est, je le sais, ce que vous vouliez tous deux.

Jean Pigault se leva, et, sans répondre à sa femme, il appela Zéro à voix basse.

Le chien comprit que, cette fois, toute résistance était inutile: il se leva et quitta sa place, — sa bonne place derrière son maître, où il était si bien, — et il le suivit.

—Viens, mon pauvre vieux, dit Jean Pigault, en le flattant de la main et de la voix, quand ils furent sortis tous deux de la salle à manger; tu sais bien que nous ne faisons plus ici ce que nous voulons! Ce n'est pas comme autrefois, quand j'étais garçon!

Il enferma le chien dans une sorte de buanderie, attenante à la maison, et dont il était certain que personne n'irait ouvrir la porte pendant le dîner; puis il rentra dans la salle, la tête basse, visiblement attristé, et sans rien dire, il alla reprendre sa place.

Cependant la figure de Lise n'avait point l'aspect irrité que son mari avait paru craindre; elle semblait, au contraire, adoucie par son triomphe, ce qui ne prouvait point une mauvaise nature. Mme Pigault, en ennemie généreuse, avait désarmé après la victoire. Il ne fut pas malaisé de s'apercevoir que le mari fut heureux de ces dispositions nouvelles et plus clémentes. Il se dit sans doute qu'après tout, il serait bien insensé de laisser un chien troubler la paix de son ménage, et il regarda sa femme avec

des yeux qui ne demandaient qu'à signer un traité de paix.

Mme Pigault était vive, mais elle n'était pas méchante; fille d'honnête gens, honnête elle-même, elle aimait son mari: c'est le grand point, sans doute; mais si elle l'aimait beaucoup, elle ne l'aimait pas toujours bien. Il y avait, en effet, dans son affection, un peu de légèreté, assez de caprice, et beaucoup de tyrannie. Bonne au fond, et avec des qualités plus solides qu'on n'eût peut-être été tenté de le croire au premier abord: telle qu'elle était, son mari l'adorait.

Jean Pigault formait avec Lise Lehalleux le contraste le plus frappant: c'est peut-être pour cela qu'ils s'étaient plu. Jean était le type du loup de mer: large d'épaules et de poitrine, le front bronzé par tous les soleils, l'oeil bien ouvert, glauque comme les vagues qu'il avait si souvent regardées, les pommettes saillantes, la bouche large, mais avec une expression de franchise qui, tout de suite, vous prenait le coeur; la parole sonore et le rire éclatant. Sur terre, il écartait un peu les jambes en marchant, comme lorsqu'il voulait prendre ses aplombs sur le pont tremblant de son navire; mais il pouvait porter un sac de blé de sa cave à son grenier sans que ses reins fléchissent.

Pas un fil d'argent dans sa chevelure épaisse et rude comme la crinière d'un lion; pas un poil grisonnant dans sa barbe taillée en éventail, à l'américaine. Il avait navigué assez heureusement, et, à quarante-cinq ans, il s'était retiré des affaires avec assez de bien pour vivre tranquille. Il rencontra Lise, la trouva de son goût à première vue, la demanda le lendemain, et, un mois après, vent arrière, toutes voiles dehors, il se lançait, le cap vers l'inconnu, sur cet océan de la vie conjugale, qui ne cache peut-être moins d'écueils que l'autre.

Ce fut, à tout prendre, un ménage heureux.

Zéro, le chien du capitaine, avait été jusque-là le seul point noir visible à leur horizon: mais ne suffisait-il pas d'un grain pour contenir une tempête? — c'est ou moins ce qu'assurent les marins.

Lise prétendait que Zéro lui faisait du tort dans l'affection de son mari. A force de le répéter, elle avait fini par le croire et par prendre en grippe ce malheureux chien, qui n'en pouvait mais, qui n'avait à se reprocher aucun tort envers elle, et qui, ne se sentant point aimé, — les bêtes ne se trompent jamais comme les hommes à ces choses-là, — avait sagement pris le parti de ne plus s'occuper de sa maîtresse. Il n'en était pas arrivé là du premier coup. Tout au contraire, dans les premiers temps, il avait essayé de la désarmer par ses regards soumis, et par mille marques de déférence et de respect. Il lui avait prodigué les attentions et les égards, à son arrivée dans la maison, où il était pourtant installé avant elle. Mais il avait bientôt compris qu'il ne parviendrait jamais à conquérir les bonnes grâces de cette personne difficile, et comme il avait sa dignité de chien, il se retira sous sa tente, je veux dire dans sa niche, et prit le parti de ne pas plus tenir compte du dédain de Madame que si elle n'avait jamais existé; de fait, elle n'exista plus pour lui.

Cette mésintelligence entre deux créatures qui lui étaient chères, bien qu'à des titres différents, n'avait pu échapper à Jean Pigault. Le brave capitaine en avait éprouvé une contrariété vive, car il aurait voulu voir la bonne harmonie régner toujours entre ceux qui vivaient auprès de lui, principalement entre sa femme et son chien. Ce n'était pas du côté du chien qu'était venue la résistance; Pigault le savait bien, et comme c'était une excellente nature, il avait essayé de réparer les torts de Lise en aimant Zéro davantage. Cette visible recrudescence de tendresse, qui partait d'un bon coeur, mais qu'il eût fallu cacher, n'était pas faite pour ramener Lise à des sentiments meilleurs. Contre toute vraisemblance, et contre toute raison, elle prétendait que la part d'affection que l'on donnait au pauvre animal était prise sur la sienne, et son antipathie contre lui s'en accrût encore.

Zéro, cause involontaire de cette regrettable mésintelligence, ne semblait point au premier abord mériter la faveur de l'un des époux, ni justifier la crainte de l'autre. Comme beaucoup d'hommes de notre connaissance, il manquait absolument de prestige. La nature lui avait refusé les qualités extérieures. Il n'avait pas de brillant. Il avait reçu en partage un grand coeur... mais ce coeur était mal logé... il n'avait même pas le type bien caracté-

risé d'une race: un peu long, bas sur jambes, la tête énorme, avec une moustache hérissée, et une sorte de toupet qui lui retombait sur les yeux, il avait du moins une physionomie originale, qui l'empêchait de ressembler à personne. Son poil n'était pas moins mêlé que son sang. Il était poivre et sel, comme la barbe d'un homme de cinquante cinq ans; tantôt lisse et tantôt frisé, ras sur les reins et les cuisses, avec une sorte de palatine plantée dans le cou et retombant sur les épaules, qui lui donnait je ne sais quel aspect léonin. Tout cela formait un ensemble probablement étrange, mais qui n'avait rien de flatteur. Il ne serait venu à personne l'idée qu'un pareil chien pût être le compagnon préféré d'une jolie femme, et l'on comprenait bien qu'il eût déplu à Mme Pigault.

Et pourtant, si on l'avait bien connu! Jamais chez aucun être les défauts visibles n'avaient été rachetés par un tel ensemble des qualités internes, les plus précieuses et les plus rares. L'intelligence pétillait dans ses yeux pleins de malice et de ruse; il avait de l'esprit à en revendre à dix chiens; quant à son coeur, M. de Buffon, en manchettes de dentelle, en aurait fait l'éloge en pleine académie. L'affection qu'il portait à son maître avait tous les caractères d'un attachement passionné. Le capitaine Pigault ne l'avait ni acheté, ni reçu, ni élevé, ni trouvé. La façon dont il était tombé entre ses mains avait, au contraire, un certain côté romanesque.

Quelque temps avant son mariage, auquel, du reste, il ne pensait pas encore, le capitaine se promenait un soir sur la jetée de Honfleur, pour surveiller de loin l'entrée et la sortie des navires. Ces passetemps sont chers aux marins retirés, à qui la terre ferme donne la nostalgie de la mer, quittée toujours trop tôt.

Son attention fut attirée tout à coup par les cris et les rires bruyants d'une douzaine de polissons, qui jetaient des pierres dans le fleuve, et qui poussaient des exclamations joyeuses quand leurs coups avaient porté.

Pignault savait que cet âge est sans pitié, comme a dit le poète: il soupçonna quelque forfait et s'approcha de la berge pour voir quelle était la victime de ces jeux cruels.

Bientôt, à quelque distance de la rive, il aperçut un pauvre chien, luttant avec peine contre le courant, très fort en cet endroit. Il aurait, cependant, fini par aborder, car il nageait bien et vigoureusement; mais, chaque fois qu'il était sur le point de prendre terre, il se voyait impitoyablement repoussé par les cris, les menaces et les coups de ses féroces ennemis. Il était évident que ces jeunes drôles voulaient se donner le barbare plaisir d'assister à la noyade de la pauvre bête.

Ils ne paraissaient pas devoir attendre cette joie bien longtemps, car l'animal vaincu par la fatigue, découragé peut-être par les indignes procédés auxquels il était en butte, s'épuisait en stériles efforts, et le moment n'était pas loin où il allait succomber.

Une généreuse colère et une douce compassion remplirent l'âme du capitaine.

—Tas de gamins! s'écria-t-il, si vous ne tenez immédiatement les talons, je vous jette à l'eau, à la place de ce malheureux chien, dont vous ne valez pas les quatre fers!

Un geste énergique étant venu appuyer cette parole, la troupe barbare se dispersa, sans demander son reste, comme une bande de moineaux effarouchés.

Le chien vit bien qu'on lui faisait le champ libre, et il comprit que ce nouveau venu était pour lui un sauveur. Ce secours moral lui rendit des forces: il nagea avec une ardeur nouvelle, et, malgré le courant, il réussit à gagner le bord.

Ce fut à ce moment qu'il donna au capitaine la première preuve d'intelligence dont celui-ci devait être si souvent frappé par la suite. Il avait sans doute entendu dire dans le monde que rien n'était plus désagréable que le voisinage d'un chien mouillé qui se secoue. Aussi, au lieu d'aller tout de suite offrir ses remerciements à son sauveur, il commença par aller faire à quelque distance un bout de toilette, dont il avait grand besoin! Ce fut seulement alors que, timidement, comme quelqu'un qui a eu des malheurs, et que sa mauvaise fortune condamne à se défier des autres, et plus encore de lui-même, il revint à pas lents vers le marin.

Comme s'il n'eût pas osé davantage, il s'arrêta discrètement à quelques pas du capitaine, battant la terre de sa queue longue et fournie, et fixant sur lui un regard vif et brillant, qui exprimait tous ses

sentiments avec plus d'éloquence que n'auraient pu le faire les discours les plus pompeux écrits en style fleuri.

Pigault comprit ce muet langage, et il en fut aussi touché que des démonstrations les plus bruyantes, — peut-être même davantage. Aussi, d'une voix caressante, et avec cette bonne physionomie, à l'expression de laquelle un chien ne se trompe jamais, faisant de la main un appel sur sa cuisse :

—Allons ! viens ici, mon pauvre vieux, lui dit-il, que nous fassions un peu connaissance, toi et moi !

Le chien comprit, car il se rapprocha encore ; mais pas à pas, peu à peu, avec une crainte visible, et il s'arrêta de nouveau à quelque distance, regardant toujours l'homme avec ses grands yeux fixes, qui demandaient grâce et pitié.

—Que le pauvre diable a dû souffrir pour montrer tant de peur à quelqu'un qui ne lui veut pas de mal ! se dit le brave Jean Pigault, dont l'âme était vraiment compatissante et bonne. A-t-il le flanc creux ! Je crois qu'il y a longtemps qu'il a mangé. Allons ! viens, bonhomme ! ajouta-t-il avec son large rire, je veux faire un heureux aujourd'hui. Je vais t'offrir à souper !... as-tu déjeuné seulement ?

Le capitaine était homme d'action, et ne payait de mots ni les autres ni lui-même. Il alla droit au chien, et, bien qu'il fût encore ruisselant d'eau et souillé de vase, il le caressa doucement, en lui adressant de bonnes paroles que celui-ci paraissait comprendre.

—Tu n'es pas beau ! lui disait-il ; mais tu n'as pas l'air méchant non plus ! Il y aura peut-être moyen de nous entendre, toi et moi... tu remplaceras mon pauvre Black, dont la niche est encore vide... Allons ! viens maintenant ! il est sept heures : nous trouverons la nappe mise, et la soupe sur la table. Mais Jeanneton ne veut pas qu'on la fasse attendre, je t'en préviens !

Le chien resta quelques instants immobile à la même place, comme s'il eût réfléchi et délibéré en lui-même. Mais bientôt, jugeant sans doute sa dette suffisamment payée, il parut prendre un grand parti, fit demi-tour à gauche, et retournant vers la berge il fixa obstinément ses yeux vers le large, du côté de l'Ouest, où l'on voyait disparaître, et, pour ainsi parler, s'évanouir la silhouette pâlisante d'un navire de fort tonnage, qui, ses toiles dehors, cinglait vers la haute mer.

—Ingrat ! murmura Jean Pigault ! je voulais ton bonheur... mais si tu crois que je vais le faire de force... non, par exemple ! tu n'es pas assez beau pour que je te loge, te nourrisse, te bianchisse, — tu en as bien besoin, — et l'entretienne malgré toi !... Bonsoir la compagnie !

Et se mettant à chançonner, d'une jolie voix de baryton, juste et bien timbrée, une romance jadis chère aux marins de toutes nos côtes :

... Adieu, mon beau navire,  
Aux grands mâts pavés,  
Je te quitte, et puis dire :  
Mes beaux jours sont passés !

le capitaine enfonça ses deux mains jusqu'aux coudes dans les poches profondes d'un pantalon de gros drap bleu, large comme les braies des Gaulois nos pères, tourna les talons, haussa les épaules, et reprit le chemin de sa maison.

## II

Bonsoir, capitaine ! Vous causiez donc avec Zéro ; qu'est-ce que vous pouviez bien lui dire ? il ne parle que hollandais ! demanda à Jean Pigault le vieux quartier-maître Michel Yver, chargé de l'entretien du petit phare qui guide les pilotes, à l'entrée d'un port toujours difficile.

—Ah ! dit le capitaine, le particulier s'appelle Zéro ? Je suis bien aise de le savoir, et je trouve que c'est tout juste ce qu'il vaut. Je ne lui fais pas compliment de sa politesse ! Je le tire des mains d'une bande de vauriens qui allaient le noyer, je l'invite à souper, et il ne me fait pas l'honneur d'accepter... Il ne me répond même pas !... ajouta le capitaine en riant.

—Ah ! pour ce qui est de cela, j'avoue qu'il est dans son tort, et que je n'aurais pas fait comme lui ! dit Michel Yver ; mais que voulez-vous ? c'est fidèle en diable ; ça ne connaît que son maître !

—Et ce maître, quel est-il ?

—Un pas grand chose ! un certain Norkind Vander Tromp, maître timonier à bord de la Reine-Sophie, gros lougre hollandais qui est venu prendre ici un chargement de pommes qu'on lui a envoyées du pays de Caux. Entre nous, ce Norkind est un rien du tout... pas sot, mais toujours gris, à terre du moins ; je ne sais pas comment il se comporte à la mer ! Il passe pour donner à son chien plus de coups de bâtons que de morceaux de sucre... Mais, que voulez-vous ? le pauvre imbécile l'aime tout de même ! Faut le voir emboîter le pas derrière l'autre : il marche dans ses semelles ! Il ne paye pas de mine, si vous voulez ; mais jamais une bête n'a eu plus d'esprit ! Il a plus de tours qu'un sorcier dans son sac. Il fait tout ce qu'on lui commande, et même davantage... Il ne lui manque que la parole, et encore elle ne lui manque guère. Il est sûr et certain qu'il comprend le hollandais et le flamand aussi !

car il ne se trompait jamais quand cet escogriffe de Norkind lui commandait quelque chose. Il est bien connu sur port, allez ! Mais il a encore plus de cœur que d'esprit... Il ne connaît au monde que son maître !... et il se jetterait au feu... et à l'eau pour lui.

—On n'en fait plus de ce gabarit ! dit Jean Pigault, avec un gros rire, et je connais bien des gens qui ne le valent pas !

—Je le crois perbleu bien ! Mais regardez donc, capitaine ! qu'est-ce qu'il peut avoir à courir ainsi comme un affolé sur la berge ?

—Jean Pigault se retourna et il aperçut Zéro qui allait et venait le long du fleuve, s'arrêtant de temps à autre pour regarder du côté de la mer, en poussant des hurlements désespérés, puis recommençant sa course insensée, et s'arrêtant de nouveau, comme s'il n'eût pu prendre, une fois pour toutes, une résolution définitive...

Enfin, après deux ou trois minutes de délibération avec lui-même, Zéro décida sans doute quelque chose, car il prit son élan et, d'un bond vigoureux, se précipita dans la Seine, et nagea résolument vers le large.

—Je t'en souhaite ! dit l'invalidé avec un geste insouciant ; si tu crois qu'avec tes pattes tu vas rejoindre la Reine-Sophie, qui marche vent arrière, qui file ses douze noeuds, du train dont elle va, et qui a deux lieues d'avance sur toi !... tu te trompes, mon vieux ! Tu vas boire un coup avant cinq minutes d'ici, ou je t'attache le reste de tes jours avec des saucisses ! Mais voyez donc capitaine, ce satané courant l'entraîne du côté du Havre ; quand il voudrait revenir, il ne pourrait déjà plus !... C'est comme ça que les deux frères Langlois se sont noyés le 10 du mois passé... N'importe ! c'est tout de même mal à Norkind de n'avoir pas voulu l'emmener... et c'est bien bête au toutou de risquer sa peau pour un ivrogne qui ne le mérite guère... Ah ! tenez, le voilà qui coule !... Non ! il nage encore... Quels coups de reins !... Ah ! c'est fini ! voilà qu'il tourbillonne... Non ! il repart ! a-t-il la vie dure ! Vrai, tout de même ça me fait encore quelque chose, et je donnerais bien quatre sous de ma poche pour pouvoir jeter une corde à cette pauvre bête... Il est si malin, ce Zéro, qu'il en happerait le bout et reviendrait à terre certainement !

—Tonnerre de Brest ! je ne veux pas qu'il meure, ce satané chien !... dit le capitaine avec un juron énergique, qui échappa à l'indignation d'un cœur chaud et généreux. J'ai sauvé des hommes qui ne lui allaient pas à la cheville... je le sauverai aussi, nom d'une pipe ! ou nous boirons le dernier coup ensemble... à votre santé, Michel Yver !

Plus prompt que la parole, avec une agilité que l'on ne se serait peut-être pas attendu à rencontrer chez un homme de son âge et de sa carrure, Jean Pigault sauta dans une barque, et maniant l'aviron avec la vigueur et l'habileté d'un rameur sans pareil, il gagna de vitesse sur le chien en détresse, le dépassa de cinq ou six brasses, revint sur lui en se laissant porter par le courant, et, au moment où Zéro allait disparaître pour la troisième et probablement pour la dernière fois, il le saisit par la peau du cou, l'enleva à la force du poignet, et le jeta au fond de la barque, où le malheureux chien resta un moment immobile, couché sur le flanc, et rendant par la bouche et les narines les torrents d'eau qu'il avait avalés.

Cet exploit une fois accompli, et plus vite que nous ne l'avons raconté, le capitaine fit aisément virer sa légère embarcation, et aborda en quelques coups de rames. Yver, qui l'attendait, se chargea d'amarrer la barque, et Jean Pigault compatissant jusqu'au bout, souleva le chien encore tout étourdi, et le déposa doucement, avec toutes sortes de précautions, sur la rive, comme il eût fait d'un noyé sauvé par lui.

Zéro avait du tempérament, et une certaine énergie de caractère. Aussitôt qu'il se vit de nouveau sur la terre ferme, il se sentit un autre homme, — c'est un autre chien que je voulais dire. Il se fit en lui comme une révolution soudaine, complète et inattendue. La conduite de son maître se présenta à son esprit sous son véritable jour ; il comprit qu'un particulier qui l'avait abandonné volontairement ne valait vraiment pas qu'il s'exposât une troisième fois à la mort pour lui... d'autant plus que ce sacrifice serait complètement inutile, car il voyait bien maintenant qu'il ne parviendrait jamais à rejoindre la Reine-Sophie, alors qu'elle courait vent arrière. Il s'assit donc sur son séant, mélancolique et rêveur, dans l'attitude qu'un peintre pourrait donner à un chien philosophe, qui connaît trop les hommes pour attendre rien d'eux, et qui a déjà trop d'expérience pour espérer quoi que ce soit de la vie et de la destinée.

Il devait sans doute beaucoup de reconnaissance au généreux inconnu qui venait de le sauver avec tant de dévouement ; mais celui-là même croyait sans doute avoir déjà fait assez pour lui, et il devait être résolu maintenant à l'abandonner à son malheureux sort. Il n'allait donc plus être qu'un chien errant sur la terre étrangère, un vagabond en rupture de ban, sans papiers, sans asile et sans pain, n'ayant plus ni feu ni lieu, avec la perspective de coucher et de souper à cette auberge de la Belle Etoile qui n'est guère meilleure pour l'espèce canine que pour l'espèce humaine. Ces réflexions pénibles mais jus-

tes lui mettaient nécessairement du vague dans l'âme, et ses impressions découragées se peignaient avec une énergie singulière dans sa contenance douloureuse et sur sa physionomie expressive. Il avait surtout une façon d'allonger la lèvre inférieure qui ne permettait pas de douter de l'amer découragement dont son cœur de chien devait être en ce moment rempli.

Jean Pigault le regardait avec une attention et un intérêt dont lui-même s'étonnait, mais dont il n'eût pu se défendre. On eût dit qu'il devinait tout ce qui se passait dans l'âme de Zéro, et qu'il se rendait compte de ses plus intimes pensées.

—Voici, se dit-il en manière de réflexion, un animal qui n'est pas le chien de tout le monde. Cela serait drôle s'il pouvait écrire, ou seulement raconter tout ce qu'il pense... Mais voilà sept heures et demie qui sonnent ; il va me faire manger ma soupe froide... et Jeanneton va bien me recevoir !... pourtant je ne puis pas le laisser là, ce pauvre diable, qui me fait l'effet de n'avoir plus que moi au monde !

En achevant ces mots, le capitaine se tourna vers le chien, toujours plongé dans ses réflexions, et s'adressant à lui, comme s'il eût été capable de le comprendre :

—Allons ! mon garçon, lui dit-il, tu dois bien voir que tout est fini avec l'autre. N'y pense donc plus, et suis-moi !

Et, comme s'il eût voulu appuyer cette injonction par une démonstration plus efficace, Jean Pigault passa son mouchoir dans le collier de Zéro, qui, cette fois, se laissa emmener sans résistance.

La Côte de Grâce, au pied de laquelle Honfleur est bâti, est certainement un des sites les plus charmants de ces beaux rivages de Normandie, qui, à chaque détour des routes capricieuses, nous montrent des paysages faits à souhait pour le plaisir des yeux. Nulle part horizon plus large ne s'offre à nous sous des aspects plus grandioses ; nulle part la végétation n'étale avec plus d'orgueil et de splendeur les magnificences de la sève plantureuse.

Né tout près de là, à Villerville, d'une race de marins, Jean Pigault, dans ses lointains voyages, avait toujours emporté au fond de l'âme l'image de ce coin de terre où s'était passée son enfance. Nulle part il n'avait rien vu qui effaçât chez lui ce radieux souvenir. Tout lui avait paru moins beau que ce pli de rivage où il avait ouvert pour la première fois les yeux à la lumière. Aussi s'était-il toujours dit que, plus tard, si, à force de travail et d'économie, il parvenait à cette précieuse aisance que l'on appelle autrefois la médiocrité dorée, et qui est le but si légitime de tous ceux dont la vie est un long effort et un rude labeur, ce serait là qu'il viendrait abriter ses derniers automnes.

Il avait eu le bonheur si rare de voir son voeu s'accomplir. A mi-chemin de la montée un peu âpre, qui commence aux dernières maisons d'Honfleur, il avait eu la bonne fortune de trouver une maison que l'on pouvait regarder comme la demeure idéale d'un sage et d'un marin. Elle était petite, mais commode. La cour d'un côté, le jardin de l'autre ; ici la campagne souriante, et, plus loin, la Seine, large comme un beau lac, avec Le Havre et les coteaux d'Ingouville et de Sainte-Adresse, comme fond de tableau, et sur la gauche, immense et infinie, toujours nouvelle, et toujours la même, la vaste mer ! la mer sans laquelle ne peut plus vivre celui qui a passé sa main d'enfant dans la crinière éparpillée de la vague, et qui, plus tard, homme fait, dans la plénitude de sa force, s'est senti, pendant de longues années, bercé dans le calme, ou ballotté dans la tempête, sur le sein large et puissant de l'Océan !

Jean Pigault en était encore à la lune de miel de sa vie de propriétaire et de rentier. Il était depuis six mois seulement dans la "Villa des Roches-Blanches" (ainsi s'appelaient sa maisonnette), écusonnant ses rosiers, cueillant ses fraises, arrosant ses laitues, et lisant le *Messageur du Havre* ; servi, choyé et dorloté par son unique servante, Jeanneton, dont le plus grand mérite était de savoir faire la matelote normande et d'avoir pour son maître un profond attachement.

—Ah ! monsieur, comme vous rentrez tard ; dit la brave fille, en ouvrant la porte au capitaine ; huit heures moins dix !... J'ai été obligée de remettre la soupe sur le feu, une soupe à la crème ! si elle est tournée, ça sera votre faute et pas la mienne...

—C'est entendu, dit Jean Pigault ; s'il y a des avaries, je les prends pour mon compte ! mais servez vite... J'ai couru des bordées, et, tel que me voilà, je meurs de faim !...

—Eh ! continua Jeanneton, en se penchant de côté, qu'est-ce que vous traînez donc comme cela derrière vous ?...

—C'est un ami que j'ai invité à souper ! dit le capitaine, avec un rire que l'on entendit dans toute la maison ; mais pare à virer ! car vous me faites rester là sur le seuil de la porte, et j'ai vent arrière que j'en grelotte.

Jeanneton s'effaça, et le capitaine entra, suivi de Zéro.

—Eh ben ! vrai, il n'est pas beau votre invité ! dit la bonne, qui avait son franc parler avec tout le monde et avec son maître.

—C'est possible ! mais vous verrez qu'il est bon. En tout cas, pour sa bienvenue, vous allez lui faire une bonne pâtée.

Le Foyer

## La Causerie de Tante

Tante Arlette

Le premier  
mot de Jésus

LE petit Jésus avait un an depuis Noël. Il était bien gentil, ne pleurant presque jamais, et s'amusant tout seul, dans son berceau, pendant que sa mère vaquait aux travaux du ménage. Il souriait quand on le caressait, on l'entendait même gazouiller comme un petit oiseau, ainsi que font tous nos chers bébés, dont nous aimons tant à entendre la douce voix! Mais il n'avait encore prononcé aucune parole : le Verbe de Dieu, anéanti pour nous, demeurait muet par amour! Ce jour-là, jour de la Purification, était une fête pour sa divine mère et pour lui aussi. C'était en ce jour, que, il y avait un an, dans ses bras il avait fait sa première sortie au milieu de ce monde qu'il était venu sauver, qu'il était entré dans le temple de Jérusalem, Son Temple, et que, par les mains de Marie et par celles du prêtre, il s'était solennellement offert à Dieu son Père pour le salut de l'univers. Ce jour-là, il avait été reconnu et adoré par le saint vieillard Siméon, qui avait prédit à sa mère quelle serait la grandeur de ce Messie d'amour. Il avait ajouté, il est vrai, le prophète, qu'un glaive de douleur transpercerait le cœur de Marie, mais Jésus étant tout petit, le Calvaire était encore loin.

Ce matin de la Purification, Marie se levant dès l'aube, comme d'habitude, pour préparer le repas de saint Joseph, embrassa son fils endormi, et s'en fut à son travail. Joseph et la Vierge, ayant dit les prières en commun, prirent leur frugal déjeuner; puis le saint patriarche, après avoir lui aussi baisé son cher Jésus et salué Marie, s'en alla à sa tâche quotidienne. La Vierge, alors, fit son humble ménage; et quand ce fut fini, elle vint au berceau chercher le petit Enfant pour sa toilette du matin. Jésus, éveillé, s'amusait, comme nos chers petits, à jouer avec ses mains mignonnes, ces mains divines qui portent le monde, et qui, un jour, seraient percées de clous, pour nous. Lorsqu'il vit le beau visage de sa mère penché vers lui, il eut un adorable sourire, et dit, pour la première fois, ce mot si doux, si grand, ce mot qu'on n'oublie jamais, et qui est comme une délicieuse musique au cœur maternel : "maman"! O joie divine! La Vierge, serrant son Jésus dans ses bras, l'embrasse avec transport, pendant que la petite voix d'or répétait en hésitant "ma-man, ma-man!" mettant l'extase au cœur de Marie. Pour un instant, elle oublie le glaive de douleur, la passion, la croix de son fils, pour n'entendre que cette voix divine qui l'appelait du nom sacré de mère; que sa joie était grande, mais que dire aussi de sa reconnaissance et de son amour! Elle appela saint Joseph qui vint un moment entendre parler le cher petit Roi, s'émerveillant, lui aussi, de la condescendance de ce Dieu qui voulait être, en tout, semblable aux autres enfants! Ce fut une bien belle journée dans l'humble maison de Nazareth, et le petit Jésus fut baisé, caressé, plus qu'à l'ordinaire, bien qu'il ne fût jamais négligé, vous pouvez le croire.

Mais le soir, quand son fils fut endormi, la Vierge eut un effrayant souvenir de la prédiction faite au Temple à pareil jour. Elle vit la passion, les ignominies, le Calvaire, elle sentit le terrible glaive s'enfoncer dans son tendre cœur jusqu'à la garde, à la

vue des souffrances de l'Homme-Dieu. Et surtout, douleur suprême, elle entendit la voix de son Jésus, cette douce voix qui venait de l'appeler "maman", ne plus lui donner que le nom de "femme", et la confier à un étranger! Le Rédempteur, uniquement occupé de sauver les hommes, semblait

oublier sa Mère! Mais Marie comprenait le mystère divin : serrant contre son cœur son Jésus endormi, elle dit : "Mon Dieu, "merci" pour la joie de ce jour, et "fiat" pour la souffrance de demain!"

LYS.

Les sourires  
de l'histoire

## BEAUTÉ ET CHAGRINS

LA femme est essentiellement un être de beauté et de grâce. On nous permettra bien de nous payer ce petit compliment. La beauté, c'est pour nous un domaine immense où se meuvent en toute liberté nos espoirs, nos amours et nos conquêtes. Être belle, c'est plaire et conquérir et rien offre, pour les êtres un peu superficiels, la plus sûre garantie de la fidélité de ses rêves qui a comblé les désirs de ses premiers ans. Et c'est elle qui offre, pour les être un peu superficiels, la plus sûre garantie de la fidélité de l'homme et de son attachement au foyer.

La beauté fait naître la passion, l'admiration, la jalousie; elle enthousiasme nos efforts d'imitation, et une femme belle se présente devant ses socurs toujours avec un sentiment de supériorité. Son prestige est certain, son élégance est compréhensible, autour d'elle flotte un peu de mystère, on lui accorde facilement tous les droits, et ses pires folies ne surprennent pas.

Et si notre pauvre nature humaine est ainsi faite qu'elle attache une telle importance à notre enveloppe charnelle, il s'en suit que nous devons, en tout temps et en tout lieu, porter un soin jaloux à notre toilette et à notre maintien. Et je veux à ce propos, vous raconter un petit incident qui illustre cette prétention. Une amie m'écrivait dernièrement :

"Je suis mariée, je suis heureuse ou plutôt j'étais heureuse, car mon bonheur est désormais gâté. Je tiens mon ménage avec un soin et une propreté sans pareilles. Je frotte du matin au soir; je range et quand mon mari rentre au logis, il peut se croire dans un palais.

"Ce matin, j'étais encore plus alerte que de coutume, il avait congé et je voulais qu'il fût content. Tandis qu'il s'habillait lentement comme en un jour de vacances, moi, je balayais dans les coins les plus propres. A dix heures, il sortait bien frais, l'air d'un homme qui a sa journée pour musarder; il arrive dans l'antichambre où il me trouve le balai à la main. Frappée moi-même de la différence qui existe entre sa toilette de rentier et mon négligé de ménagère, je ne fais naturellement aucune plainte; mais je lui dis, en désignant tous les objets reluisants autour de moi. Regarde comme notre demeure est bien ornée!" J'attendais un compliment, c'eût été justice. Eh bien, madame, savez-vous ce qu'il m'a répondu? J'en pleure encore en vous l'écrivant. Il a dit ceci textuellement : "Tu ferais mieux de t'orner un peu toi-même!"

"Le cri d'indignation, de révolte qui montait de mon cœur n'a pu arriver jusqu'à lui-même!"

"Mon mari a été lui-même épouvanté de l'effet produit par sa phrase; il a bien essayé de me consoler en me disant mille choses aimables et tendres, rien ne m'apaisait; mes larmes descendaient sur mes joues, sur mes mains, sur ma robe. Il se repent de son observation; mais il l'a faite tout de même... il l'a pensée! Songez donc, qu'il a pu me reprocher de n'être pas élégante, à moi qui sacrifie tous mes goûts de coquetterie pour lui faire un intérieur agréable. Est-ce que je n'aimerais pas mieux être fraîche, soignée, bien lissée au lieu de frotter comme une malheureuse? Je me confine dans un rôle de domestique au lieu de donner libre carrière à mes instincts esthétiques et pour qui? pour un ingrat qui trouve mauvais de me voir mise simplement. Vais-je porter un joli costume pour enlever la poussière? Son injustice m'a semblé si cruelle que mon cœur en saigne encore. Je ne peux lui pardonner; ce souvenir sera désormais entre nous."

J'ai répondu à cette amie désolée, dont les larmes me semblaient intarissables :

"J'ai moins envie de vous consoler que de vous conseiller. Voulez-vous ma pensée entière, ainsi qu'on la donne à ceux dont le sort vous intéresse? Et bien! votre mari n'avait pas tort de penser ce qu'il a dit, l'expression aurait pu en être plus douce, il est vrai, mais, au travers de la forme, il faut voir le sentiment, légitime et fort explicable en somme.

"Votre mari a le droit de vous souhaiter élégante, il faut que ses yeux se reposent sur vous avec joie, que vous lui donniez une impression agréable. Il a droit à cette impression de charme, réclamée par ses goûts artistiques et par sa sensibilité, et c'est de vous qu'il doit la recevoir.

"Je sens toutes ces réclamations dans la phrase de votre mari.

"Donnez à votre travail tous les soins voulus mais avec un peu plus de discrétion. Evitez d'en faire l'étalage. L'âme de votre mari sera éblouie de vous trouver toujours belle, toujours jeune dans un décor si riant et tenu propre comme par la magie d'une baguette de fée."

La leçon a-t-elle portée? Je le présume car, l'autre jour, je rencontrais monsieur et madame, le premier, radieux, la seconde toute coquette et pimpante au bras de son mari et je reçus d'eux le plus charmant des sourires.

"Mesdames, restez jolies, restez belles... surtout durant l'époque du grand ménage."

TANTE ARLETTE.

DANS les oeuvres des peintres, dans les récits des littérateurs et des historiens, il est des tableaux, des épisodes auxquels nous revenons plus volontiers; par un sentiment à la fois très touchant et très naturel, ceux qui nous attirent surtout, nous, les femmes, ce sont ceux que des enfants éclairaient de leur sourire.

Au cours du XVIIIe et du XIXe siècle, il existe un grand nombre de ces "Enfants" rendus immortels par l'art et par l'histoire, la galerie de ces frais visages est assez gracieuse pour que nous prenions plaisir à nous y arrêter.

Nombreux sont les artistes qui se sont plu à retracer les traits de ces exquis modèles, à léguer pour toujours leurs noms à la postérité! Voici les petites "Infantes", de Nattier, très graves, ainsi qu'il convient à des filles de prince, toutes sérieuses et un peu tristes même dans leur toilette de brocart qui doit bien les gêner pour courir!... Voici "Master Hare", de Reynolds, un beau bébé anglais aux boucles épaisses qui, dans un geste délicieux de poète-enfant, tend les doigts pour saisir un rayon de soleil... Voici la petite "Princesse Charlotte", de Winterhalter, celle qui sera plus tard la tragique impératrice du Mexique et qui, sur la toile, ouvre bien grands ses yeux bruns songeurs... Voici, enfin, la petite amie du sculpteur Houdon, cette Louise Brougniart si drôle avec ses épaules rondes, son petit nez résolu et ce ruban qui enserre ses cheveux et qui essaie, mais en vain, de donner une apparence bien sage à cette espiègle frimousse.

De même que les peintres, les poètes ont immortalisé les enfants; seulement, ce sont les leurs qu'ils ont chantés, avec un aveuglement paternel attendrissant. Nous croyons vraiment la connaître, cette petite Julia de Lamartine, "le dernier anneau de la chaîne brisée."

Et ne les apercevons-nous pas, les deux filles de Victor Hugo, telles qu'il nous les a dépeintes, assises l'une contre l'autre sur la balustrade d'une terrasse, à la campagne! On croirait voir, prise au vol, une photographie d'amateur, d'un amateur qui serait en même temps un grand artiste et un papa très indulgent.

L'histoire, en ces derniers siècles, offre aussi des figures enfantines, mais leur sourire est presque toujours mélancolique. Ah! c'est que, comme les peuples, les enfants heureux n'ont pas d'histoire et que ceux-ci sont entrés dans l'immortalité par la porte des larmes... C'est l'ainé des enfants de Marie-Josèphe de Saxe mourant à dix ans, brave comme un homme, pour n'avoir pas voulu trahir "sa parole d'honneur". C'est le pauvre petit Dauphin, "le chou d'amour", et son affreuse agonie au Temple; c'est enfin le groupe des Quatre Enfants des Tuileries, le Roi de Rome, le comte de Chambord, le comte de Paris, le prince impérial, tous quatre salués à leur naissance par les chants des poètes et les acclamations d'une foule en fête, tous quatre battus par un vent d'orage qui, un jour, fait glisser de leurs boucles blondes les couronnes promises, tous quatre fuyant en proscrire cette terre de France, où aucun d'eux ne régnera jamais...

Mélancoliques ou rieurs, nous aimons à les considérer, tous ces enfants. Leur grâce illumine la poussière des bibliothèques, la tristesse des gros volumes, la pénombre des salles de musée, ils ont à nos yeux un double charme, l'attrait de la Jeunesse et le prestige du Passé.

LE  
COURRIER de FRANCELINE

OEILLET DE POETE. — J'ai bien votre lettre et suis heureuse d'avoir été le rayon de soleil perçant le gros nuage... Ne vous peinez pas outre mesure pour cette critique; soyez indépendante, votre bonté et votre intelligence vous placent bien au-dessus de ceux-là. Agissez donc simplement comme si vous ne saviez rien, rien du tout, et allez confiante vers le rêve qui vous appelle. La maladie de votre ami m'a surprise et inquiétée. Je souhaite vivement son prochain rétablissement afin que se poursuive sans entrave votre marche vers le succès et la... gloire. Vous avez bien fait de suivre son conseil et de m'envoyer votre nouvelle. Je vais la lire et j'espère pouvoir publier le prochain mois. Je vous fais adresser quelques copies du journal à titre gracieux. Votre place est toute prête à ce foyer où vous serez reçue à bras tendus comme l'on reçoit ses plus chères amies.

FRANCELINE No 2. — J'ai de la correspondance à vous transmettre, ne m'enverrez-vous pas votre adresse? Comment va ma petite amie? Venez vite me conter les bonnes nouvelles et si vous n'avez que des infortunes, venez quand même, on tâchera de les "exorciser". Mon souvenir à ma chère malade.

FLEUR DES NEIGES. — Un tout petit billet pour vous demander en grâce de ne pas avoir de ces remords quand vous m'écrirez. Je ne m'arrête pas à ces petits détails qui vous tracassaient. Vous avez dû recevoir ma lettre personnelle re-votre nouvelle. Est-ce que vous y avez travaillé un peu? J'ai hâte de vous relire et je souris tendrement à la petite fille qui sait si bien m'aimer.

LYS. — J'accuse réception de votre lettre et de l'article "Une veillée de mardi gras" qui paraît ce mois-ci de même que le "Premier mot de Jésus". Cela fait-il votre bonheur? Votre collaboration est très appréciée et j'ai des correspondants qui ont des félicitations charmantes à votre adresse. Je vous les transmets avec plaisir. Je publierai vos envois à la revue seulement puisque vous le préférez. Ne pleurez pas, ma bonne amie, parce que vos forces ne sont pas à la hauteur de votre zèle et de votre dévouement. Tout d'abord, cela vous déprime et ce ne peut "arranger les choses". Soyez un peu plus Roger bon temps, laissez tomber le fardeau qui ne va plus à votre épaule... et philosophez votre impuissance. Je voudrais être plus près et soutenir de toute ma sympathique amitié votre corps malade et votre cœur attris-

té. Je vous invite à m'écrire souvent. J'aime votre causerie.

COEUR VAILLANT. — "II" est revenu. Et avec lui l'espérance et la promesse du bonheur. Je le savais d'avance car les chagrins d'amoureux se fondent comme la neige au soleil. Vous avez une belle et haute mission à remplir et vous n'y faillirez pas, j'en ai la conviction. Ce vous coûtera peut-être encore des larmes et des inquiétudes mais c'est la rançon du bien. Il n'est pas défendu d'échafauder dans le secret de votre cœur ce rêve entrevu; il aura sa réalisation pourvu qu'il repose sur de solides assises. Soyez-sage et ne prenez plus de ces grandes résolutions subite-presto qui vous brisent ensuite des jours et des jours sans aucun résultat en votre faveur. Et fidèle à votre devise, soyez toujours une femme au cœur vaillant. Mes affections.

MERE DE FAMILLE. — Je suis bien disposée à vous envoyer un numéro de la revue du mois d'août et gratuitement puisque vous êtes une abonnée mais vous ne me donnez pas votre adresse. Quand j'aurai cette dernière, je me rendrai avec plaisir à votre requête. Mais non, il ne m'ennuie pas d'entendre parler de votre famille; c'est le sujet qui vous tient le plus au cœur et c'est bien celui qui en même temps peut le plus m'intéresser. Il y a des enfants qui dérogent, il est vrai, mais dans le cours ordinaire des choses, les enfants marchent sur les traces de leurs parents. Alors, comme vous avez formé chrétiennement les vôtres, leur avenir répondra à vos espérances. Et... bientôt viendront les petits-enfants qui grimperont sur vos genoux et caresseront vos cheveux blancs. Je fais tout particulièrement mes vœux aux aînés qui ont quitté le foyer pour suivre leur voie et je vous salue bien amicalement, ma chère amie.

MIREILLE. — Vous! Je fus surprise et joyeuse aussi de vous reconnaître dans mon courrier. Je suis indulgente, si vous saviez, pour les amies qui s'arrêtent chez moi parfois et tardent ensuite à revenir. Je comprends la vie et toutes les exigences qui retiennent les désirs les plus sincères et je ne vous tiens pas rigueur de votre long silence. Je ne suis pas du tout de votre opinion, Madame... C'est franc, n'est-ce pas? Ces petits êtres ne sont pas responsables des fautes de leurs parents et ils en subiront quand même la douloureuse expiation; il ne faut pas rendre plus dure et plus cruelle l'expiation du crime qu'ils n'ont pas

commis. Selon vous "tout devrait" être refusé à ces enfants dont la vie est déjà une navrante misère. Vous avez tort et c'est un devoir social pour les riches et les heureux de se pencher sur eux et d'accomplir le geste qui relève et qui sauve, le geste qui d'un paria peut faire un quelqu'un et donner à la société un membre meilleur, qui sait peut-être une lumière, un génie, un saint. En laissant vivre, végéter, souffrir ces victimes innocentes, on multiplie les ennemis de toutes les bonnes causes, les aigris contre le sort qui se vengent sur leur âme et sur l'humanité des malheurs de leur existence. A votre place, j'ouvrirais mes bras à ce petit "patira" et dans mon foyer, je lui donnerais tout le bonheur et tout l'amour que lui refusent ses ignobles parents. Vous qui perdez vos jours à des choses futiles, comme vous seriez heureuse d'avoir un but à votre vie, un sourire d'enfant dans votre demeure et du ciel dans votre destinée.

ESPOIR. — Je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis quelques semaines. Ça ne va pas plus mal, j'espère bien. Je pense à vous souvent et vous attends bientôt.

JUST ME. — Merci des postales et des gentillesses écrites au verso. Le taux des lettres est à deux sous pour la France mais non pas pour l'Europe entière. Je me rends à votre désir, voyez plus loin. Beau bonjour à ma mie lointaine.

MYRIA. — Vous êtes dans un pays merveilleux, savez-vous! C'est toute une révélation pour moi ces beautés que vous me décrivez ainsi. Vous avez une tâche délicate et ingrate à remplir, ma pauvre vous, mais votre grand cœur semble s'y vouer admirablement bien. Si votre patiente ne comprend pas, songez que le bon Dieu comprend tout et centuplera votre mérite. Tout m'intéresse de vous, vivante petite femme... et sachez-le bien, mon royaume n'est jamais clos pour tous ceux qui sont devenus mes amis d'âme...

PETITE AMIE. — Bonjour, petite fille à moi, qui m'êtes revenue toute rayonnante de joie. Vous ne croyiez pas reprendre vos études, il y a quelque mois, la guérison vous paraissait si impossible!... Et pourtant elle est venue à son heure. C'est souvent ainsi dans la vie. Lorsque ses yeux sont aveuglés par les larmes, on voit mal sur le chemin les rosiers qui lèvent et promettent une riante floraison en dépit des épines vivant sur la même tige... L'on a toujours tort de se désespérer parce qu'un jour ou l'autre, il se présen-

te une issue à ses déboires et... quand on a éteint cette petite flamme d'espérance en son cœur, il a fait noir tout le temps de l'épreuve tandis que l'on aurait pu "souffrir moins en espérant plus". Bon succès dans votre travail et toute la tendresse compréhensive de votre grande amie.

PETITE REINE. — Votre bonne, bonne lettre m'a fait rose au cœur... Si vous êtes moins triste, ma mie, vous avez avancé d'un grand pas dans la voie de la guérison tant morale que physique. Je veux bien vous aider, mignonnette, mais, moi, je donne la théorie et comme c'est la pratique surtout qui compte, la plus large part du succès dépend donc de vous. Je suis positive, ma petite Reine, qu'avec une ferme croyance en la résurrection et la volonté constante de vous soigner et de fuir tous sujets de dépression, vous dominerez plus rapidement cette vilaine période. Votre résolution de sortir deux fois le jour est une excellente note à votre crédit... Du soleil dans votre vie et dans votre cœur, de la suralimentation, de la distraction reposante... et avec cela, vogue la galère vers le port des beaux jours. La correspondante dont vous parlez est entrée au Couvent dans une communauté de la ville, mais ne demeurait pas à Montréal auparavant. Demandez sans crainte, je suis ici pour donner... Ecrivez encore, je vous répondrai longuement puisque mes pauvres paroles vous sont tant de joie...

TREBOR ET SITIO. — Réglez bien vite ce malentendu afin de ne pas meurtrir inutilement vos cœurs. Pourquoi faucher la moisson alors qu'elle n'est pas encore mûre à point? Et quand on a tout plein ses mains de bonheur à tisser, pourquoi rompre le fil... et renoncer volontairement et sans nécessité au merveilleux poème de l'amour?... Chers enfants de mon âme, "en grande vitesse" ramenez votre bonheur en fuite... car je vous renie! Amitiés à tous deux et mes souhaits de réconciliation.

L. U. I. — J'ai lu votre lettre destinée à votre amie. Elle défend une bonne cause mais n'est-elle pas un peu trop satirique? Je crois qu'un peu de douceur et beaucoup d'amour la convaincront plus facilement et plus sûrement. Est-ce un défaut d'éducation chez elle ou est-ce de l'égoïsme et un brin de snobisme? Avant d'en venir à la brisure dont vous seriez la première victime, allez au fond des choses... Si sincèrement elle est ce qu'elle semble paraître, vous

(Suite à la page 31)

## CHAMBRES D'ENFANTS

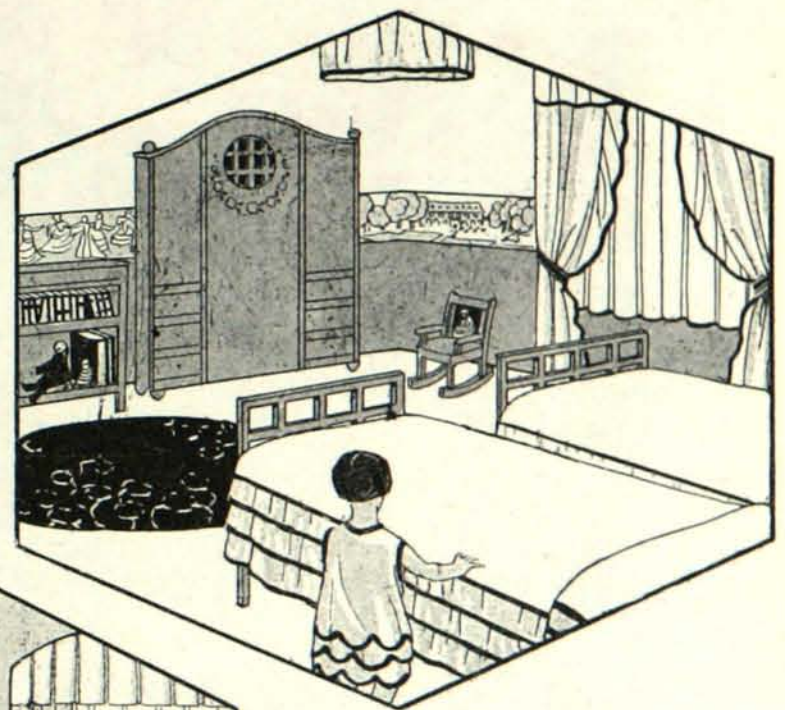
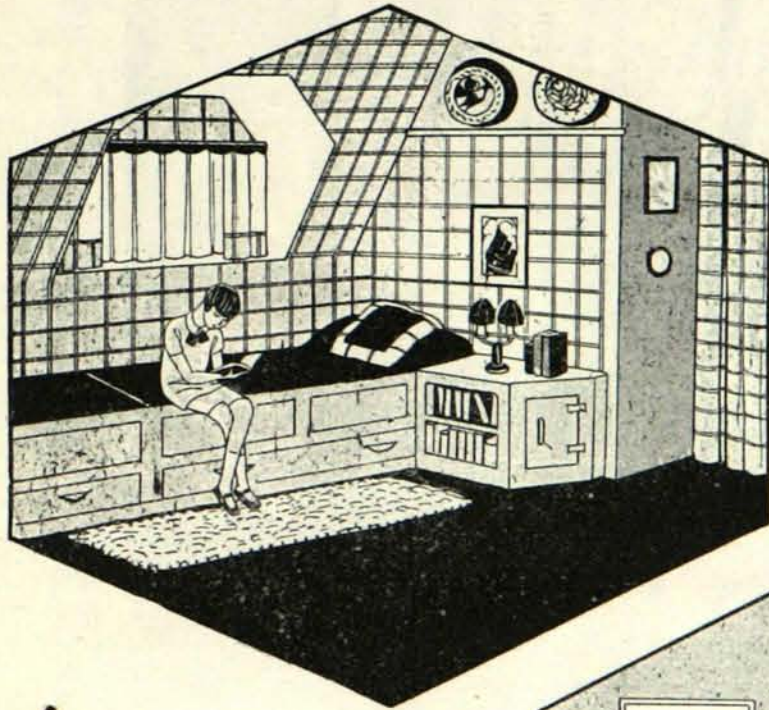
**B**EAUCOUP d'air, du soleil, des couleurs tendres, du confort et un grain de coquetterie; voilà tout ce qu'il faut pour réaliser une chambre d'enfant saine et gaie.

Allons, voulez-vous, Madame, visiter la chambre de ma petite amie Marie-Rose, jeune personne de quatre ans qui va être sûrement bien fière de vous faire admirer le minuscule domaine très enviable qui est sa chambrette!

N'est-ce pas, en vérité, un fond ravissant cette idée de papier de deux roses, l'un pâle, l'autre vif, reliés par une large frise placée à hauteur

*Les enfants ont d'ordinaire une prédilection pour les mansardes, les garçons surtout, qui en font volontiers leur domaine parce qu'ils s'y sentent plus à l'aise, mieux chez eux que partout ailleurs dans la maison. Si la mansarde est bien aérée par une large fenêtre en chiens assis, comme celle que l'on voit à gauche, si un radiateur la chauffe en hiver et que l'électricité l'éclaire, la chambre qu'on y installera sera aussi confortable qu'on le peut souhaiter. Une jeune fille l'habitera avec autant de plaisir que son frère.*

La chambre voisine est celle de Janet, le grand frère, un homme de sept longues années — à cet âge les années sont sans fin! — nous y pénétrons ensuite. Ici tout a un air sérieux et masculin: le papier-tenture est à carreaux blancs et bleus genre d'ancienne toile, le lit d'acajou plein est muni d'un tiroir dans le bas (il ressemble à la couchette d'un officier de paquebot), d'acajou aussi est la table où se font les devoirs, les fenêtres sont encadrées de toile bleue soulignée de biais à carreaux et les livres sont symétriquement alignés sur des étagères murales.



d'appui sur laquelle se déroule la magique histoire de Cendrillon.

Puis voyez cette neigeuse mousseline rose bordée d'un ruban bleu nattier qui voile à demi les croisées, couvre le lit et fronce la vaste jupe du plafonnier électrique. Et ce petit lit aux barreaux entrelacés, laqué de rose pâle, n'est-il pas un poème de printemps?

Marie-Rose est fort soigneuse, son armoire couleur pétale de rose contient ses jouets alignés en bon ordre, la petite vitrine ouverte contient de bien beaux livres d'images qui emportent la mignonne aux pays des mirages et de la douce féerie.

Marie-Rose est également bonne maîtresse de maison, elle aime à réunir ses petites amies autour de la table de rotin rose et blanc pour déguster un chocolat mousseux dans d'exquises petites tasses aux amusants dessins chinois.

Ici la poupée favorite n'est pas oubliée, chaque soir elle est bercée dans un petit lit paysan en manière d'auge perchée sur des pieds en forme de segment de cercle, par une maman de quatre ans qui fredonne une vieille ronde. Et peu à peu, elle aussi glisse endormie sur la moelleuse moquette sable, sa nurse l'y cueille telle une petite fleur ployée.

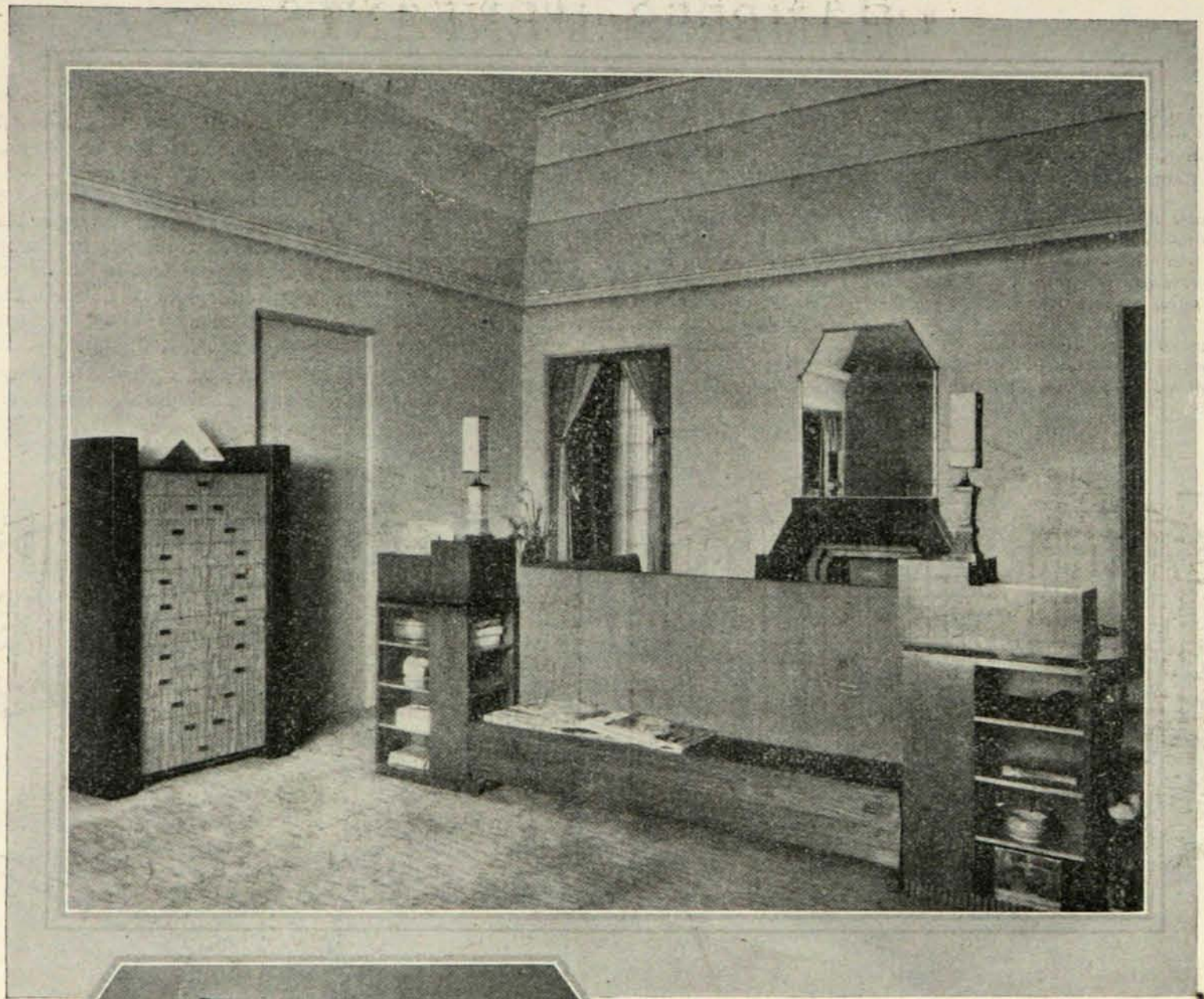


*La chambre des tout petits, pour laquelle on aime les tons ga's et fra's: murs peints ou tendus de papier lavable, tentures en voile de coton qui est légère à souhait et ne se déforme pas au repassage comme le tulle et résiste même au blanchissage. Les meubles laqués et ripolinés seront lavables eux aussi, il n'est pas jusqu'aux tapis qui ne se puissent laver quand ils sont en coco ou coton ou bien faits de tissu éponge comme ceux dont il est question dans cette page.*

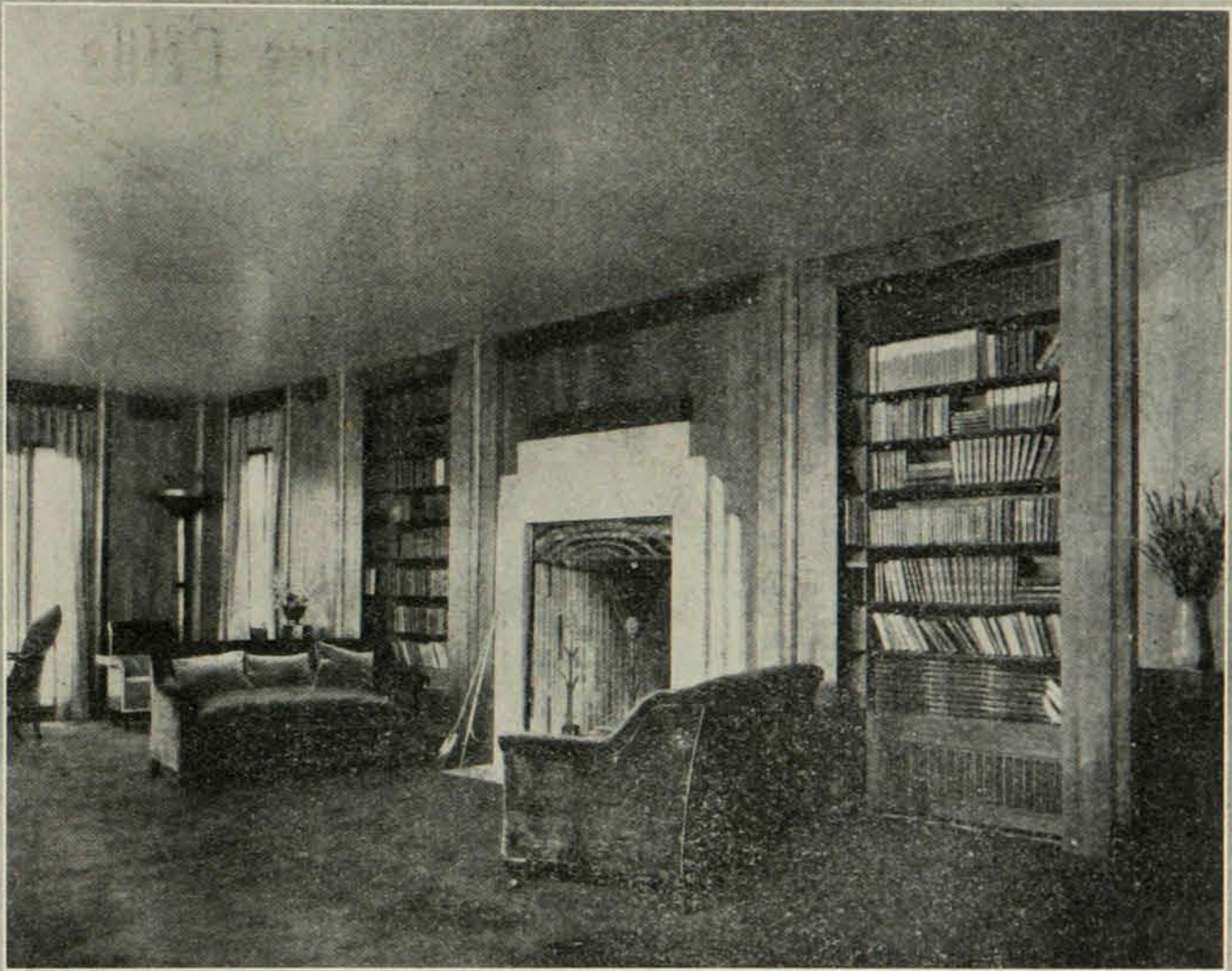
Toute idée frivole a été soigneusement écartée par la maman attentive de Janet, nous le voyons par la pendulette anglaise, le lustre d'acajou et par la grande carte du Canada bien encadrée qui est placée au-dessus de la cheminée. Puis détail important il n'y a pas de tapis mais un linoléum bleu profond et blanc dont la nudité un peu froide est réchauffée par une grande peau de chèvre grise.

Au fond du couloir nous trouvons la nursery où sommeille Annette, un agnelet de trois mois! Ici nous sommes éblouies par le blanc, rien que le blanc: murs peints au ripolin blanc, lit-chariot volaté de voile de coton laiteux, le lavabo, la table à habiller, le petit paravent, les chaises, la commode tout est immuablement de neige. A terre vous voyez des tapis qui vous intriguent? Ce sont trois épaisseurs de tissu éponge taillé en ovales, elles sont réunies par un point de chaînette en gros coton soyeux qui retient aussi les bords.

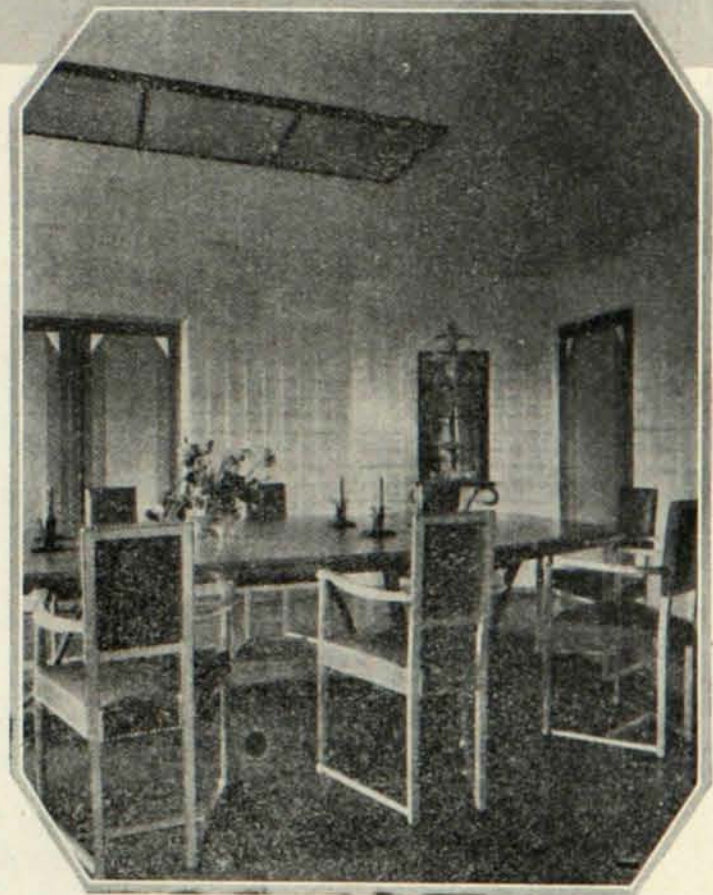
Marie-Rose est si fière de sa soeurette! Pour mieux nous la faire admirer, voyez-la se hausser sur la pointe des pieds afin d'illuminer la coupe d'albâtre pareille à une grande marguerite.



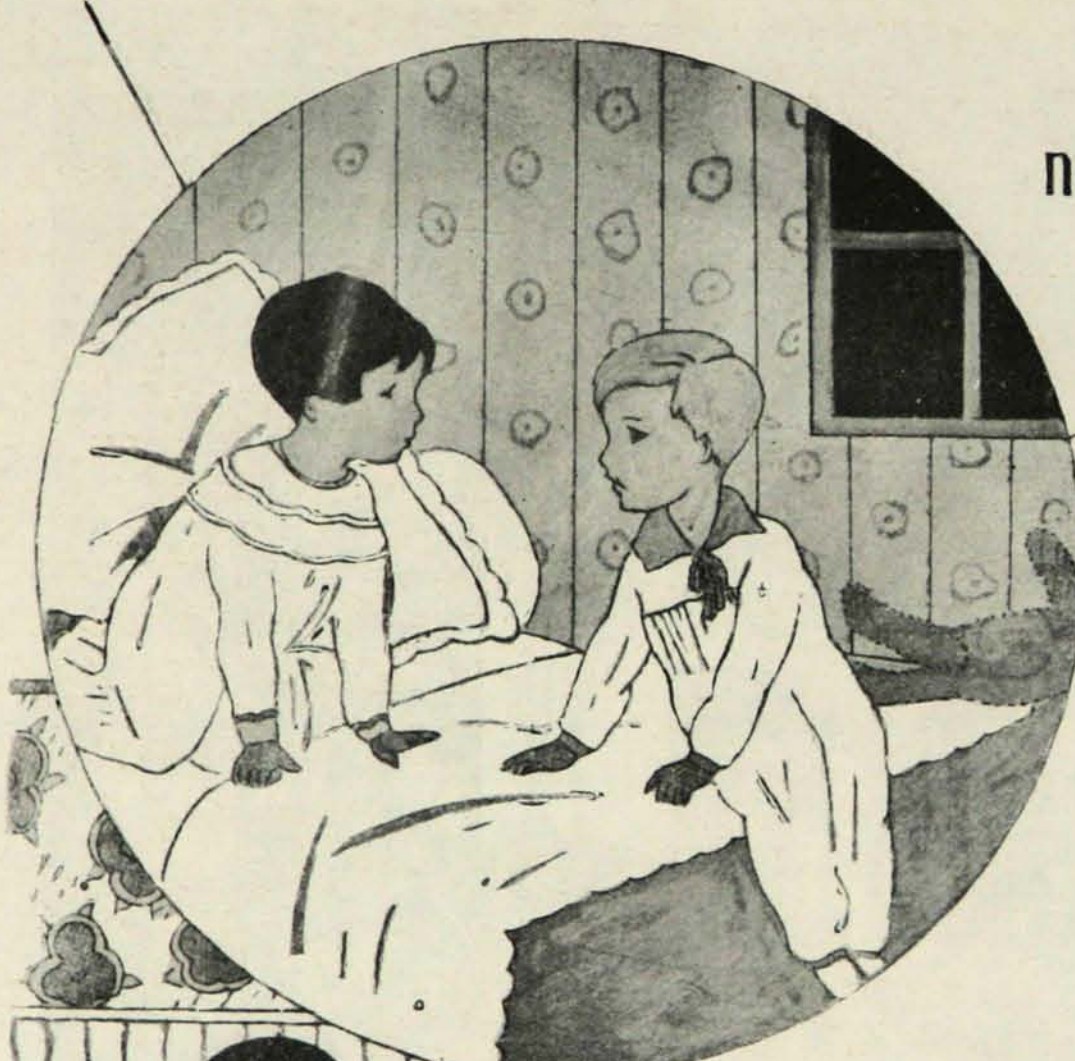
*Le confort moderne avec ses multiples ressources crée pour le foyer des coins ravissants où la vie semble plus douce et plus charmante.*



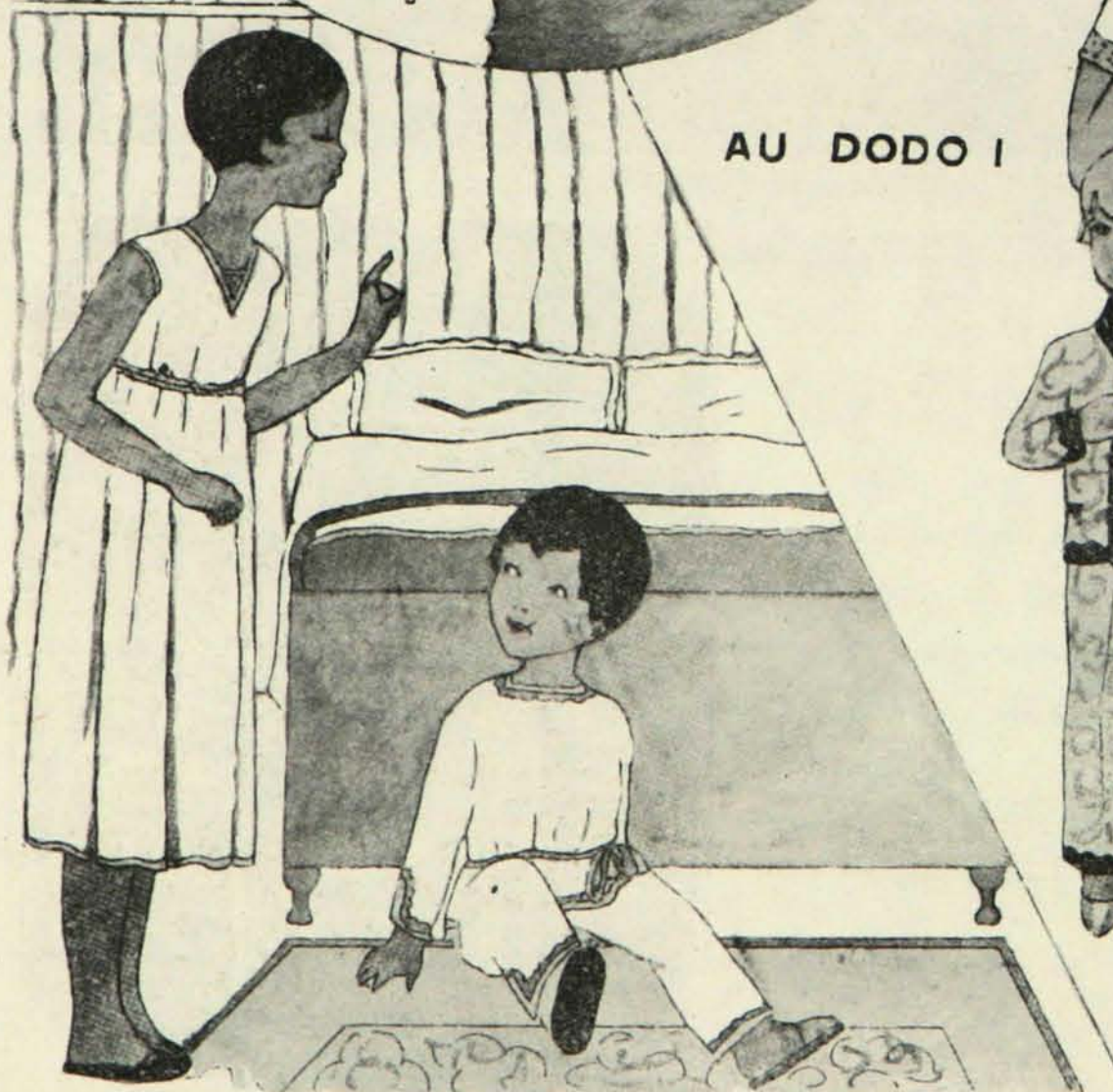
*Les jolies pièces du foyer où  
s'écoulent les heures du repos:  
tantôt l'on y reçoit ses amis...  
tantôt, ce sont ses amis, les livres  
qui nous y tiennent compa-  
gnie...*



Pour  
nos Petits



AU DODO I



Jany,

## D'UNE RIVE A L'AUTRE

NOTE. — Que ceux et celles qui désirent recevoir des adresses directes m'envoient une enveloppe timbrée pour réponse. Ceux qui désirent faire partie du Club International, leur permettant de correspondre dans le monde entier peuvent me faire parvenir \$1.25 que je transmettrai au bureau du club. (Tante Madelon), Madame J. M. Fortin, St-Isidore, Comté de Dorchester.

\* \* \* \*

Trois jeunes collégiens de 16 et 17 ans désirent correspondre avec canadiennes de leur âge. Messieurs Pierre Foissy, Henri Seigne, Louis Padiou, tous trois, même adresse : Collège des garçons, Mostaganem, Oran, Algérie, demandent les photos des correspondantes.

Monsieur Pierre Roger, Ecole Normale, Mirecourt, Vosges, France, désire correspondre sérieusement sur la littérature, de son âge, 19 ans.

Mademoiselle G. Martel, Recette Buraliste, Domfront, Orne, France, 38 ans, serait heureuse de rencontrer l'âme soeur au Canada, une amie de son âge.

Monsieur Charles Martel, Recette Buraliste, Domfront, Orne, France, 23 ans, mécanicien en automobile, serait très désireux de correspondre avec jeune homme ayant même profession que lui et pouvant le renseigner longuement sur le Canada.

Madame Hermel, Inst., 15 rue du 29 juillet, Calais, Pas-de-Calais, France, 27 ans, ayant beaucoup voyagé, aimerait rencontrer en Canada une amie qui causerait voyages, elle saura vous intéresser.

Mademoiselle J. Deleruyelle, Inst., Boeschèpe, Nord, France, désire des amis et des amies canadiens de sa profession.

Mademoiselle Raymonde Bergey, Villa "Les Cigales", Pau, Basses-Pyrénées, France, désire rencontrer au Canada une amie qui comme elle s'intéresse au féminisme et au mouvement de notre siècle.

Mademoiselle Berthe Groseiller, Quai du Loing, Saint-Mammès, Seine et Marne, France, aimerait un correspondant canadien de 23 à 26 ans.

Madame Bouvier, 25 Place St-Roch, Menton, Alpes Maritimes, France, dont la jeunesse est prolongée garde toutefois un cœur gai et saura amuser et intéresser les canadiennes qu'elle désire comme correspondantes.

Mademoiselle Jane Parent, route de Fosses-Falissolle, Province de Namur, Belgique, 19 ans, aimerait rencontrer de gentils canadiens pour causer de leurs pays réciproques.

Madame Pierre Prim, Produits d'entretien, Rue Reilhas, Lectoure, Gers, France, voudrait pour sa fillette Marie-Thérèse de 8½ ans, une fillette canadienne qui voudrait bien la renseigner sur le Canada et causer avec elle longuement et amicalement.

Mademoiselle J. Poudens, Le Vieux Château de Lansac par Bomg sur Gironde, Gironde, France, aimerait à correspondre amicalement avec jeunes gens et jeunes filles canadiens de 25 à 30 ans.

Trois jeunes filles demandent des amis canadiens de 18 à 20 ans : Mesdemoiselles Rénée et Raymonde Charantou, 18 fg de Paris, Pithiviers, Loiret, France, et Mauricette Vatinet, 19 rue du Charbon, Pithiviers, Loiret.

On demande beaucoup de mamans canadiennes pour correspondre avec des mamans françaises.

Mademoiselle Simone Paré, en correspondance avec Mademoiselle Magdeleine Lahlé, Soorts, Hossegor, Landes, France, est priée de donner son adresse à Tante Madelon immédiatement pour communication pressante.

Mademoiselle Juliette Lestruhai,

Mimmizan, Bourg, Landes, France, Mademoiselle Geneviève Lagière, Mission, Landes, France, Mademoiselle Simone Larroze, Ecole des Filles, Viella, Gers, France, de 18 à 20 ans, aimeraient trouver des correspondantes canadiennes de leur âge et parlant bien le français.

Monsieur José Ferreira Nartins dos Santos, Caixa, Postal 308, Loanda, Angola, Afrique, échangerait cartes vues, timbrées côté vue.

Monsieur Raymond Jamel, Maître d'Hôtel à bord du remorqueur Goliath, Toulon, Var, France, désire correspondantes canadiennes.

Madame Tasa Matéjic, 10 rue Stevana Nemanja, Versac, Serbie, Jugoslavija, désire correspondre avec canadiennes pour échanger cartes postales timbrées côté vues.

Mademoiselle Antoinette Bouchaud, Saint Aigulin, Charente Inférieure, France, désire des amies canadiennes.

Monsieur Marc Daguene, Elève au Collège des Garçons, Mostaganem, Oran, Algérie, désire des amies canadiennes.

Monsieur Pierre Josse, T. S. F., Doudart de Lagrée, D. N. E. O., Shanghai, Chine, demande des correspondantes canadiennes.

Monsieur Jean Allais, Fusillier, Doudart de Lagrée, D. N. E. O., Shanghai, Chine, demande des amies canadiennes.

Monsieur Henri Borim, 11e R. I. C., 7e Cie, Cap St Jacques, Cochinchine, désire des amis et amies canadiens.

Madame Rénée Mayssal, 4 rue St Dominique de Busca, à Toulouse, Hte Garonne, jeune femme française aimerait correspondre avec jeunes femmes canadiennes pour échange d'idées, de pensées et devenir amies.

Mademoiselle Ellen Fouyé, Quatre Bornes, Ile Maurice, Océan Indien, aimerait rencontrer pour elle et quatre de ses amies des amies canadiennes.

De nombreuses malades sont dans certains sanatoriums, pauvres, délaissées, sans parents, aimeraient à recevoir quelques cartes de notre pays pour les distraire. Que ceux et celles qui liront cet avis envoient deux ou trois cartes aux adresses suivantes. C'est une belle oeuvre de charité qui vous coûtera très peu de temps.

Mademoiselle O. Persaultm, P. 40, Sanatorium de Kerpape, par Plémur, Morbihan, France.

Mademoiselle Adeline Chiriole, Sana, "Les Melèzes", à Job, Puy-de-Dôme, France.

Mademoiselle Yvonne Sage, Sana, "Les Melèzes", à Job, Puy-de-Dôme, France.

Mademoiselle Marthe Burgot, Sana, "Les Melèzes", à Job, Puy-de-Dôme, France.

Mademoiselle Mathilde Belguise, Sana, "Les Melèzes", à Job, Puy-de-Dôme, France.

Mademoiselle E. Petillot, Sana Vincent, (Salle 1), à Berck-Ville, Pas-de-Calais, France.

Mademoiselle Hélène Saleau, (Salle 3), à Berck-Ville, Pas-de-Calais, France.

Mademoiselle Julia Faverot, Sana de la Pignade par Lège, Gironde, France.

Mademoiselle Sonia Lamarle, Hôpital Ay, à Ay, Marne, France.

Mademoiselle Noémi Maurin, Vallat Darriss, Salingres, Gard, France.

Madame Julian Blanc, 125 rue de la République, à Argenteuil, Seine et Oise, France.

Mademoiselle Simone Rebullet, Hôpital St-Joseph, Salle N. D. de Lourdes, 185 rue de Vannes, Paris, 14e, France.

Mademoiselle Hélène Fousse, Hôpital Victor Ménard, (9e salle), à Berck-Plage, Pas-de-Calais, France.

Mademoiselle Fernande L'Hostis,

Sana des Tuberculeux, Hôpital de Saint Briec, Cotes-du-Nord, France.

Mademoiselle Marie Lorgère, Hôpital de Soissons, Aisne, France.

Madame Jaulent, Sana de Ponteilles, Concoules, Gard, France.

Madame Pourré, Sana de Ponteilles, Concoules, Gard, France.

Mademoiselle Armande Fossey, Etablissements économiques, 90 rue Jacquart, Petit-Quevilly, Seine-Inférieure, France.

Madame Jane Moreno-Karren, Sanatorium D'Oissel, Seine Inférieure, France.

Mademoiselle Berthe Luneau, Sana De Villepinte, (Salle Ste-Elisabeth), par Sevran, S. & O., France.

Mademoiselle Simone Paré en correspondance avec Mlle Madeleine Lahlé, Hossegor, France, est priée de donner son adresse à Tante Madelon qui a un message à lui délivrer.

Mademoiselle Cécile Robin, Elmud Avenue, est priée de donner son adresse à Tante Madelon immédiatement.

Mademoiselle Lucille Lavail, Ste-Hélène, Co. Kamouraska, est priée de donner son adresse complète à Tante Madelon qui a un message pour elle.

Mademoiselle Arienne Bellet, chez Mme de Vaujany, 44 Cours Richard Vitton, Lyon, Montchat, France, demande à correspondre avec jeune fille de 20 ans, très gaie, aimant les livres, les voyages et les arts.

Mademoiselle Suzy Camus, Rue du Docteur Lequieu, (Maison Particulière), Douai, Nord, France, désire correspondre avec jeune fille, jeune homme, 20 ans, pour échanger cartes vues et timbres.

Mlle Yvonne Loraud, WIEN XVIII, Sternwartestrasse 46, Allemagne, 21 ans, française, étudiant l'allemand, désire correspondre avec jeunes filles de son âge pour échanger photos.

Madame Raoul Fran ois Gagneuil, 524, Brebis-Mazingarbe, Pas-de-Calais, France, désire rencontrer des amies canadiennes pour échange amical.

Messieurs Robert et Raoul Caneuil, 524, Brebis-Mazingarbe, Pas-de-Calais, France, employés de Laboratoire de Chimie, désirent rencontrer des jeunes gens travaillant à la même profession pour correspondre amicalement.

Monsieur Edqin E. Walilan, Musique du 2e R. E., Meknès, Maroc, 25 ans, désire des amies canadiennes.

Mademoiselle Rita Rémy, 1 Rue de Charleroi, Anderlues, Belgique, 21 ans, musicienne aimant les arts, désire rencontrer au Canada des amies de son âge et de ses goûts.

Monsieur Lucien Rouaud, Galtransat, Brazzaville, Moyen Congo, A. E. F., désire des amies canadiennes.

Sous-officier de l'Infanterie Coloniale sans famille, yeux noirs, blond, perdu dans le bled marocain, cherche marraine pour l'aimer, Sergent Roger Quin, Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc, 2 Batt., 7 Cie, Oued Zem, Maroc.

Monsieur Edouard Parot, 123 trans auto, 103 Cie, Détachement de Tès, à Tès, Maroc, désire des amies canadiennes pour chasser le cafard. (Petite bête française?)

Mademoiselle Y. Guillemot, 1 Montée St. Laurent, Lyon, Rhône, France, 24 ans, aimant les beaux livres et les arts, désire rencontrer des amies de son âge au Canada.

Monsieur G. Félix, mécanicien, Société, Afrique et Congo, Brazzaville, Moyen Congo, A. E. F., désire de nombreuses amies canadiennes pour échanger photos.

Monsieur Victor Degravier, 28 rue Brule Maison, Lille, Nord, France, 16 ans, désire des amies de son âge.

Monsieur Désiré Duribreux, Soldat au R. I. E. M., Co. M. 2., Oued Zem, Maroc, et Monsieur René De La Ro-

che, Sous-officier, au 2e R. I. E. M., Oued Zem, Maroc, 22 et 23 ans, gentils, blonds, aimant à correspondre, aimant les sports, distingués, désirent des marraines qui leur fassent paraître moins longues les longues journées du bled marocain. Ecrivez nombreux.

Cinq jeunes filles désirent trouver au Canada des jeunes gens pour échanger cartes postales et timbres. Adresse : Mademoiselle Myrta Duroni, 67 Bd. Ferdinand, Varna, Bulgarie. Ecrivez nombreux. 20 à 25 ans.

Monsieur Lucien Billieux, à Savières, Aube, France, désire rencontrer des amies nombreuses au Canada pour échange de timbres postes.

Plusieurs jeunes étudiants de 17 ans désirent des jeunes filles canadiennes comme correspondantes du même âge : Monsieur G. Hodcent, élève-maître, Ecole Normale d'Instituteurs de Chartres, Eure et Loire, France; Monsieur Roland Gaudy, même adresse; Monsieur Jean Paguesshorayes; Monsieur François Florans et Monsieur Maurice Larue, même adresse.

Mademoiselle Linette Halté, 19 rue Ruhinhorff, Paris, 17e, France, 16 ans, demande correspondant canadien de son âge.

Mademoiselle Simone Faillet, aimant sports, lecture, théâtre, ayant beaucoup voyagé, très gaie et un brin bavarde (c'est elle qui l'avoue) faisant beaucoup de photographie, 1 Place des Lices, Bourg, Ain, France, désire échanger toutes ses richesses avec jeunes filles et jeunes gens canadiens.

Tante MADELON.

## Coin des livres

DANS la Collection des temps présents, nous renseignant sur les grandes questions qui s'agitent, nous trouverons un des derniers livres parus : Un volume de Robert Beauplan : Où va la Syrie? Le mandat sur les cédres, orné de vingt illustrations photographiques et d'une carte. Ce livre ne manquera d'inspirer un intérêt profond. Devant la difficulté qu'ils rencontrent en Orient, les Anglais se demandent s'ils vont conserver leur mandat sur la Palestine et sur l'Irak? Que doit faire la France en Syrie? C'est à cette question que répond, après une enquête menée sur place, M. Robert de Beauplan, l'excellent écrivain, dont tous les lecteurs de l'illustration apprécient depuis longtemps l'impartialité et le talent (1).

\* \* \* \*

LA collection des aventures mystérieuses vient de publier : Les cinq détectives, de Gabriel Bernard. Ceux qui ont lu : Les compagnons de la Haine et Preuve d'Amour, dont il est superflu de rappeler le retentissement, liront avec beaucoup de plaisir ce dernier volume. Une jeune mariée est enlevée le jour de son mariage; c'est la fille d'un milliardaire qui promet une somme énorme à celui qui la retrouvera. Parmi toutes les bonnes volontés qui s'offrent, le père choisit cinq détectives, dont le passé fructueux de leur carrière semble lui promettre une réussite pleine et entière. Et c'est une course passionnante à travers le monde entier. Chacun croit tenir la vraie fille du milliardaire... mais lisez-le, vous serez des plus intéressés (2).

(1) Un volume 10 frs. Librairie Jules Taillandier, 75 rue Dareau, Paris, (14e).

(2) Un volume 9 frs. Librairie Jules Taillandier, 75 rue Dareau, Paris, (14e).

Tante MADELON.



## Le petit roi des oiseaux

UNE légende, qui tient plus du merveilleux que de la réalité, nous raconte que par une belle journée de février, le bon Dieu, suivi de quelques anges, parcourait les sentiers de la forêt; la neige poudrait les buissons, le givre, en fines pendeloques, s'attachait aux aiguilles des sapins, des diamants brillaient sur la mousse, des arcs-en-ciel s'allumaient dans les ornières; partout enfin les rayons du soleil ajoutaient à l'éclat de ce décor féerique.

Une pie ayant la première aperçu le Seigneur, en moins d'une minute, comme vous pouvez le penser, la nouvelle fut connue d'une extrémité du bois à l'autre.

Le bouvreuil la murmure au rouge-gorge, la linotte au pinson, le pic-vert quitte le trou du vieux chêne, le moineau descend du toit de chaume, où il picorait quelque épi oublié; petits et grands, tous accourent, s'agitent, se trémoussent, et sur le passage du bon Dieu chacun redit sa petite chanson. Dans ce concert, où le roucoulement du ramier se mêle aux roulades de la fauvette, un petit cri plaintif se fait entendre :

—Souci!... souci!... souci!...

Le Seigneur s'arrête et, sur son ordre, un ange fait approcher un oiseaulet tout de gris habillé, tout mignon, tout menu, grandement ébahi de se trouver en telle céleste société.

—Pourquoi donc, demande le bon Dieu, au milieu des chants joyeux de tes frères, redis-tu toujours la même note mélancolique?

—Hélas! Seigneur, répond le pauvre en inclinant la queue dans une belle révérence, ne suis-je pas le moindre des oiseaux?... Avec ma robe couleur poussière, je passe inaperçu, et quand je cours sur la mousse, on me prend pour une souris...

—Console-toi, dit le Créateur avec bonté, en mémoire de la Purification, dont on célèbre aujourd'hui la fête, je te fais roi.

Ainsi fut dit, fut fait; à l'instant même, un gracieux diadème de plumes couleur aurore, bordé de noir et rayé à la base d'une ligne blanche, orna la tête de l'oiselet, et toute la gent ailée vint s'incliner devant le roi.

Et petit roi, l'oiseau mignon est demeuré, régnant à sa façon dans nos grands bois que les plus durs frimas ne lui font pas abandonner et où, toujours gai sous la neige et la bise comme sous le soleil brûlant, il représente en toutes saisons le mouvement et la vie.

NINETTE.

## Le bonheur

L'HOMME est né pour le bonheur; il porte au fond de lui-même un besoin légitime et jamais assouvi d'être heureux. Dieu qui en le créant a déposé dans son âme cette aspiration, s'est par là-même engagé à la satisfaire; il ne peut donc le vouer ni l'abandonner à l'infortune, ce qui ne serait ni bon ni juste. Il faut donc que nous soyons heureux. Nous avons droit au bonheur de par la volonté de Dieu; nous l'aurons si nous savons vivre chrétiennement.

## L'histoire de Jeannine

JEANNINE était une enfant jolie et charmante. Elle était grande et délicate comme une tige de blé dont elle avait la gracieuse souplesse; elle était jolie avec ses beaux grands yeux bleus profonds, clairs comme son âme neuve et pure. Elle aimait beaucoup la lecture et son petit nez était toujours enfoui dans un livre quelconque. Jeux, causerie, excursions, rien ne pouvait déranger Jeannine qui préférait une belle histoire à tous les amusements de l'enfance.

—Prenez garde, lui disait la bonne religieuse surveillante. Lire, s'instruire, développer son intelligence, c'est bien, c'est beau, mais il ne faut pas lire à tort et à travers, sans demander conseil. Non, il faut user de toute la prudence possible afin de ne pas jeter dans une terre riche d'espérance une semence de corruption.

Mais Jeannine levant son beau regard d'innocence semblait s'étonner qu'on voit du danger dans des choses si jolies....

Du temps passa....

Les parents de Jeannine étaient de pauvres gens; ils avaient peiné beaucoup pour lui permettre de s'instruire. C'était justice qu'elle les dédommageât de leurs sacrifices. Mais à l'atelier où elle travaillait, Jeannine traînait encore avec elle, un livre, un roman, un bouquin douteux, achetés à une librairie d'occasion. Et le maigre salaire servait à corrompre sa belle âme pure comme ses yeux couleur de ciel. La vieille maman essayait bien quelques remontrances, le papa haussait le ton pour arrêter l'enfant qui suivait une pente glissante, mais il était déjà trop tard. C'est bien plus tôt qu'on aurait dû surveiller, choisir, afin d'éviter un fatal empoisonnement.

Et Jeannine s'égarant sur la route de la vie prit le mauvais chemin, celui qui conduit au désespoir. Elle quitta le foyer où on ne voulait pourtant que son bien. Les années passèrent sur sa jeunesse rendant la malheureuse plus aigrie, plus mauvaise, plus corrompue.

Un jour, un prêtre vint frapper chez les parents de Jeannine, les priant de venir recevoir le dernier soupir de leur enfant repentante. Les deux vieillards partirent, courbés, pâles, brisés de chagrin, et tout étreints par l'angoisse...

Lorsqu'ils s'approchèrent du lit d'hôpital où leur petite de jadis, vivait son agonie, ils ébauchèrent un geste de détresse. Jeannine tenait encore un livre entre ses doigts décharnés, un tout petit livre de quelques sous. Ils s'approchèrent défilants... Jeannine leva les yeux, ses magnifiques yeux bleus et sourit aux deux vieux...

La pauvre fille lisait cette fois... "L'Imitation"...

Mais par combien de tourments, de chutes lamentables elle était passée avant d'arriver à cette heure de miséricorde...

\* \* \* \*

Mes chers enfants, voilà un exemple frappant, du tort causé à la jeunesse par la lecture des mauvais livres. Vous, petits que j'aime et à qui je veux du bien, demandez l'avis de personnes éclairées, et choisissez minutieusement votre bibliothèque naissante. Faites-en un jardin exquis où les parfums les plus divers mais les plus doux embaumeront votre enfance et la prépareront aux assauts de la vie. Il en est des livres comme des plantes; certaines sont amères, pourtant elles guérissent les malades, d'autres sont éblouantes, superbes, mais, quels affreux poisons elles distillent. Et puis les humbles petites fleurs sauvages, petites fleurs des bois... ne sont-elles pas la source des aromes suaves?... Usez des plantes amères, des livres sérieux, austères quelquefois, mais qui redressent votre volonté, font du bien à votre intelligence et surtout à votre âme. Embaumez votre vie de joyeuses lectures tout en réservant aux jeux et aux plaisirs permis la place qu'ils doivent occuper dans votre vie d'enfant.

MARRAINE LINE.

## Hiver

LA glace endort ses reflets;  
La cime des arbres chauves  
Se fleurit de lueurs mauves  
Et les fûts sont violets.

Eau d'améthyste, air d'opale...  
Le soir tombe encor un peu,  
Et le brouillard devient bleu  
Quand la lune est d'un vert pâle.

Puis la dame aux blancs patins,  
Comme un goéland qui passe,  
Se penche à travers l'espace,  
Et se perd dans les lointains.

Le vent glisse sur la glace,  
Jetant sa neige au miroir  
Que le fauve adieu du soir  
Réveille de place en place.

C'est comme un printemps d'hiver :  
Lac d'acier, couchant de cuivre,  
Et les bois poudrés de givre  
Sont des dentelles de fer.

Les brumes qui vont descendre  
S'allongent vers l'horizon;  
Le soleil semble un tison  
Qui luit encore sous la cendre.

## Le Courrier de Morraine

PATIN A ROULETTES. — J'ai reçu votre longue lettre et elle m'a vivement intéressée car elle contenait tout le gros cœur et la vive intelligence de ma petite amie Ontarienne. J'ai fait parvenir votre lettre à Gai Pinson et vous ferez toutes deux une paire d'amies, je n'en doute pas. Parlez-moi encore de vos lectures, elles me permettent de connaître le caractère de Patin à Roulettes et, ma foi, c'est une jolie serre en culture. Ma chère fillette, prenez donc conseil auprès de personnes sérieuses et compétentes avant de vous aventurer dans une lecture nouvelle. Ma chronique de ce mois-ci vous dira ma pensée et plus tard je vous donnerai une liste des auteurs bienfaisants à la jeunesse. J'ai reçu votre missive comme je finissais ma Page, aussi je vous glisse ce petit mot à la hâte et vous envoie mes tendresses les plus douces.

MARRAINE LINE.

## Les lunettes de L'oncle Max

Conditions : Pour obtenir une étude de son caractère, il s'agit d'envoyer à l'adresse ci-bas mentionnée, une ou deux pages de son écriture, une petite lettre écrite simplement sans brouillon est ce qu'il y a de mieux. Ajouter 0.10 sous pour les études paraissant dans la revue et 0.25 sous pour les études qu'on désire recevoir directement.

L'ONCLE MAX  
"Mon Magazine",  
Beauceville, Qué.

\* \* \* \*

ZITA. — Bonne nature, franche, sincère, généreuse, docile. Un peu craintive, hésitante, puérile. Pas beaucoup de volonté. Elle est un brin paresseuse, lente, inconstante. Elle est pieuse, honnête mais égoïste encore malgré son bon cœur. Tiens, j'ai trouvé une petite touffe d'orgueil dans le jardin de Zita... Ho! Extirpons cette mauvaise herbe pour se guérir bientôt de ce vilain mal.

L'ONCLE MAX.

# La Bonne Cuisine

## POUR LE THE DE CINQ HEURES

### Bouchées au raisin de corinthe.

- 2 tasses  $\frac{1}{2}$  de farine.
- 3 cuillerées à table de poudre à pâte.
- 1 cuillerée à thé de sel.
- $\frac{1}{4}$  de tasse de saindoux.
- 2 oeufs.
- $\frac{1}{2}$  tasse de crème.
- $\frac{1}{2}$  tasse de raisin de corinthe.

Tamisez et mêlez la farine, la poudre à pâte et le sel, ajoutez le saindoux, après l'avoir coupé fin, puis les oeufs, la crème et le raisin. Retournez sur la planche la pâte, roulez et amincissez en couche d'un pouce d'épaisseur. Coupez en forme de losange et faites cuire dans un fourneau à feu vif.

### Gâteaux roulés de Parket.

- 2 tasses  $\frac{1}{2}$  de farine.
- 1 cuillerée à thé de sel.
- 1 cuillerée à table de graisse.
- $\frac{1}{2}$  tasse de lait bouillant.
- $\frac{1}{2}$  tasse d'eau.
- 1 petit gâteau de levain.

Faites dissoudre le levain dans une demi-tasse d'eau tiède; faites chauffer le lait, et quand il est chaud, ajoutez la graisse, le sucre, le sel et le levain. Battez bien, couvrez et laissez fermenter dans un endroit chaud jusqu'à ce que le tout soit léger. Coupez, écrasez et pétrissez, roulez en couche d'une épaisseur d'un tiers de pouce, découpez avec un petit couteau à biscuit préalablement enduit de farine; faites une incision dans le centre avec un couteau, enduisez de graisse ou de beurre, prenez les bords de la pâte, placez sur un moule graissé à une distance d'un pouce chacun, laissez lever et faites cuire dans un fourneau à feu vif pendant environ 15 minutes.

### Petits Fours.

- 3 tasses de farine.
- 3 cuillerées à table de poudre à pâte.
- 2 cuillerées à table rases de graisse.
- 1 cuillerée à thé de sel.
- 1 cuillerée à table de sucre.

Tamisez et mêlez le sel, la farine, et la poudre à pâte. Ajoutez le sucre, mêlez-le bien au lait pour obtenir une pâte tendre. Mettez dans un fourneau à feu modéré. Pour y ajouter quelque chose de délicieux, enfoncez dans la surface de chaque biscuit un petit morceau de sucre trempé dans du jus d'orange, ou versez un peu de confiture de framboise dans une petite cavité que vous aurez faite. Cuisez suivant la formule ordinaire.

### Biscuits au Gingembre.

- 1 tasse de sucre brun.
- 2 tasses de mélasse.
- $\frac{3}{4}$  de tasse de saindoux.
- 2 cuillerées à thé de gingembre.
- 2 cuillerées à thé de soda.
- 6 tasses de farine.

Mêlez bien le saindoux, le sucre et le gingembre à la farine. Brassez dans la mélasse et le soda dissous dans un peu d'eau chaude. Ajoutez suffisamment de farine pour pouvoir rouler la pâte très mince. Faites cuire vite.

### Tartes aux Framboises.

- $\frac{1}{2}$  livre de graisse.
- 1 livre de farine.
- Confiture de framboises.
- $\frac{1}{4}$  de cuillerée à thé de sel.
- Eau à la glace.

Ajoutez le sel à la farine, et coupez en morceaux la moitié de la quantité de graisse indiquée avec un couteau d'argent. Brassez le tout avec l'eau pour en faire une pâte molle. Retournez sur une planche à pâte, roulez, amincissez et pliez 2 à 3 fois. Répandez alors l'autre moitié de graisse, lisez et roulez de nouveau. Puis, avec un

couteau à découper la pâte, taillez à la grandeur de vos moules, vos pâtisseries. Déposez la pâte dans les moules saupoudrés de farine, et garnissez avec la confiture de framboises. Coupez des bandes de pâte et disposez-les en croix sur la tarte, en pressant sur les bords. Badigeonnez la pâte avec un mélange de jaunes d'oeufs et de lait, et faites cuire à feu vif.

## SALADES

### Salade au Céleri.

- 1 tasse de céleri haché.
- 1 cuillerée à table de piment haché.
- 1 tasse de chou haché fin.
- 1 tasse de crème à garniture.
- 1 pied de laitue.
- $\frac{1}{2}$  tasse d'amandes hachées.

Avec une fourchette, mêlez le chou, le piment, le céleri, et les amandes, puis versez-y la moitié de la tasse de crème à garniture. Disposez dans un saladier des feuilles de laitue frisée, mettez la salade sur les feuilles, et versez le reste de la crème comme garniture.

### Salade de Poulet.

- 1 poulet bouilli.
- 1 tasse de céleri, coupé en cubes.
- 1 boîte de pois verts français.
- 1 pied de laitue.
- 1 tasse de crème à garniture.
- Sel, Poivre.

Coupez en cubes d'un pouce le poulet bouilli froid, et marinez avec deux cuillerées à table de garniture française. Ajoutez une tasse de céleri haché puis la boîte de pois, en conservant le jus pour la sauce. Assaisonnez avec du sel et du poivre, et une tasse de crème comme garniture. Servez sur les feuilles de laitue. Cette quantité suffit pour 10 ou 12 personnes.

### Salade de Tomates.

- 4 tomates.
- 1 touffe de ciboulette.
- 1 piment vert.
- 1 pied de laitue.
- 1 roquette de crème à garniture.

Pelez quatre tomates fermes et bien mûres coupez en huit morceaux, disposez-les sur les feuilles de la laitue. Hachez fin le piment vert, mêlez-le à la crème à garniture et versez sur les tomates.

### Pudding "Janet".

- $\frac{1}{4}$  de livre de farine.
- $\frac{1}{4}$  de livre de sucre.
- $\frac{1}{4}$  de livre de croûtons de pain rassis.
- 1 tasse de lait bouillant.
- $\frac{1}{2}$  livre de raisins épépinés hachés et roulés dans la farine.
- $\frac{1}{4}$  de livre de raisin de corinthe.
- $\frac{1}{4}$  de livre de figues hachées fin.
- 2 onces de citron tranché mince.
- $\frac{1}{2}$  muscade rapée.
- 1 tasse de graisse.
- $\frac{1}{4}$  de tasse de vin ou de cognac.
- 1 cuillerée à thé de cannelle.
- $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de clou de girofle.
- $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de macis.
- 2 cuillerées à thé de sel.

2 cuillerées à thé de poudre à pâte. Mêlez le sucre et la graisse. Ajoutez les jaunes d'oeufs battus jusqu'à ce qu'ils soient d'un jaune pâle, trempez le pain dans le lait bouillant, quand ceci est refroidi, ajoutez-le au premier mélange. Ajoutez alors les raisins épépinés et les raisins de corinthe, les figues, le citron et le vin. Puis la farine, bien tamisée, la muscade, le clou de girofle, le macis et les blancs d'oeufs battus jusqu'à consistance. Versez dans un moule beurré, couvrez, et faites cuire au bain-marie pendant cinq heures.



*"Maman emploie*  
**La POUDRE à PÂTE**  
**MAGIQUE**  
*Et la Vôtre"*

Fabriqué en Canada. Ne contient pas d'alun.  
**Standard Brands Limitée**  
**Les Produits Gillett**



NEW YORK'S NEW

**HOTEL**

**LINCOLN**

TELEPHONE LACKAWANNA 1400

Huitième Ave, 44ème à 45ème rues, TIMES SQUARE

55-74

**JOUISSEZ DE CE**  
**QU'IL Y A DE MIEUX**

La chambre la plus chère au nouvel Hôtel Lincoln, à New-York, est de \$7, consistant en une grande pièce avec lits jumeaux, bain et douche. La meilleur marché est de \$3, consistant en une chambre, avec douche, pour une personne. Le Lincoln a "trente-six étages de chambres ensoleillées où pénètre l'air frais", magnifiquement décorées, meublées à la moderne, chacune avec lampe sur pied, servitor et les meilleurs lits qu'on puisse imaginer pour bien dormir.

**1400 Chambres — 1400 Bains**  
\$3 à \$5 pour une personne      \$4 à \$7 pour deux personnes

**ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL DE**  
**MUSIQUE "LA LYRE"**

Paraît tous les mois, avec douze pages de musique valant plus de \$1.00 chaque fois.—  
En plus d'une littérature musicale choisie.

**ABONNEMENT: Par An: \$2.50 — 6 mois: \$1.50 — Le Numéro: 25c**

# Le Chien du Capitaine

(Suite de la page 16)

—M'est avis qu'il en a besoin!" dit Jeanneton en regardant le chien, piteux, mouillé, crotté, efflanqué.

Mais comme, au fond, ce n'était pas une mauvaise créature, la souffrance éveillait toujours la compassion chez elle: son premier mouvement la portait au secours de toutes les misères comme de toutes les douleurs. Elle prépara donc un confortable et copieux repas pour le nouveau venu.

Zéro soupa ce soir-là comme il n'avait pas soupé depuis longtemps. La maison lui parut bonne, et ce fut seulement pour la forme qu'on lui passa une chaîne au cou, en le conduisant à sa niche. Il n'avait pas envie d'abandonner de sitôt ce toit hospitalier.

Que se passa-t-il alors dans cette tête de chien, à laquelle ne manquaient certes ni la lumière de l'intelligence, ni la chaleur du sentiment? C'est, en vérité, ce que personne n'aurait pu dire avec une certitude absolue, car Zéro, discret par nature, et plus réservé encore depuis qu'il avait eu des malheurs, ne fit de confidences à personne. Il est cependant permis de croire qu'il finit par se dire qu'entre un maître qui l'avait abandonné et un autre qui l'avait sauvé, qui le soignait, qui le nourrissait, qui le caressait et qui l'aimait, son choix ne pouvait pas être douteux. Il reporta onc sur le capitaine toute l'affection qu'il avait eue jadis pour le matelot, et ce n'est pas peu dire! Ce fut une vie toute nouvelle qui commença pour lui. Il se donna entièrement à Jean Pigault, comme serviteur et comme ami. Tous les moyens lui furent bons pour témoigner sa tendresse et son dévouement au propriétaire de la "Villa des Roches-Blanches", qui était aussi le sien. Il vivait avec lui, ne le quittant pas d'une seconde, les yeux dans ses yeux, épiait ses pensées, et s'efforçait de deviner ses désirs, pour les satisfaire. Il l'accompagnait dans toutes ses promenades, le suivait partout, et dormait sur un tapis au pied de son lit. Il n'y avait pas dans toute l'Europe un homme mieux gardé que notre capitaine.

Mais Zéro ne bornait pas là ses attentions et ses soins: il ne négligeait rien pour faire preuve de sa bonne volonté et de son vif désir de se rendre utile et agréable. Il rapportait au logis les mouchoirs de poche que l'insouciant capitaine semait un peu à droite et à gauche, dans la cour et dans le jardin; il veillait à ce que la porte extérieure fût toujours fermée, et il déployait une véritable habileté dans la façon ingénieuse dont il soulevait la planche pour la laisser retomber ensuite dans la gâchette; il apprenait la politesse aux petits drôles qui se permettaient de parler à son maître sans se découvrir devant lui. Il leur mettait résolument une patte sur chaque épaule, et avec douceur, mais avec fermeté, leur donnait délicatement un leçon de savoir-vivre en ceillant une casquette obstinée sur une tête mal apprise.

Ce n'étaient point là, du reste, ses seules attentions. Il avait remarqué l'empressement avec lequel le capitaine lisait, chaque matin, le *Messager du Havre*, qui le mettait au courant de toutes les affaires maritimes de l'Europe et de l'Amérique. Eh bien! pour lui donner quelques minutes plus tôt la joie de cette lecture favorite, Zéro allait attendre le facteur au bas de la Côte de Grâce, recevait de ses mains le précieux journal, et le rapportait au logis, en arpentant la route aussi vite que ses jambes pouvaient le porter.

Jean Pigault, qui n'avait jamais été tant gâté, trouvait qu'il était bon d'être aimé ainsi, même par un chien, et, très reconnaissant et très touché des preuves sans fin de cette affection sans bornes, il aimait lui-même chaque jour davantage ce serviteur, ce compagnon, cet ami!

Ce fut pour Zéro une période d'existence vraiment idéale. Il n'avait jamais désiré, jamais rêvé un bonheur plus complet que celui-là. Mais hélas! un proverbe cruel l'a dit:

"Ce qui est beau est de courte durée!"

Ceci est vrai, paraît-il, pour les chiens comme pour les hommes.

Le capitaine se maria et, nécessairement, Zéro n'occupa plus la première place dans la "Villa des Roches-Blanches", ni dans le cœur de son maître.

### III

Le nouvelle mariée aimait les chats et n'aimait pas les chiens!

Si du moins le chien du capitaine eût eu pour lui l'élégance ou la beauté, il aurait peut-être conquis, sinon mérité ses faveurs. Mais il n'en était point ainsi. Le malheureux Zéro n'avait pour lui ni la forme ni la couleur. Il n'avait que ses qualités intimes, que l'on ne voyait point tout d'abord: son cœur chaud et loyal, et son intelligence souple et dé-

liée. Ce n'était pas assez pour faire la conquête de sa nouvelle maîtresse. Le pauvre chien avait trop de sagacité pour ne pas se rendre un compte exact de la situation.

Zéro n'était pas un chien couchant: il tenait le milieu entre un caniche plein de dignité et un barbet très susceptible. Quand une fois il fut bien certain de n'être point apprécié à sa juste valeur par la nouvelle Mme Pigault, pour laquelle cependant il n'eût pas demandé mieux que de faire des frais, car il était naturellement galant, il se fit un point d'honneur de ne pas s'imposer; il attendit qu'il plût à cette belle dédaigneuse de revenir à des sentiments meilleurs et plus justes.

On conviendra qu'il eût été difficile à un chien de tenir une conduite plus irréprochable, et je crois que bien des gens ayant reçu une éducation plus brillante que Zéro ne se seraient point tirés plus habilement d'une position si délicate. Cet étonnant personnage donna même une preuve de tact plus surprenante encore. Tout en conservant pour son maître la même affection, et il sentait bien que cette affection ne finirait qu'avec sa vie, il mit beaucoup plus de réserve et de discrétion dans l'expression de sa tendresse. Il s'était montré jusqu'ici expansif à l'excès, comme on l'est naturellement dans le tête-à-tête, avec un être aimé, quand on n'a rien à craindre de personne. Tous les prétextes lui paraissaient alors bons pour témoigner ses vrais sentiments à celui qui en était l'objet. Mais à présent, comme s'il eût compris qu'il y avait là quelqu'un qui avait le droit d'être jaloux, il sut se contraindre et mettre une sourdine à son cœur. Il est vrai que, lorsqu'il avait le bonheur de se retrouver seul avec son maître, il prenait sa revanche de la longue contrainte qu'il s'était imposée, et qu'il retrouvait bien vite la fougue, les ardeurs et les transports d'autrefois.

Ces délicatesses n'échappaient point à celui qui en était l'objet: il en devinait tout le mérite, et il en était profondément touché. Il caressait alors le pauvre animal avec une tendresse qui donnait à celui-ci du bonheur pour le reste de la journée.

—Vraiment, se disait-il alors, si ma femme aimait mon chien, tous les capitaines en retraite enverraient mon sort, et moi, je vivrais entre ces deux êtres sans plus me soucier du reste du monde que de la coque d'un vieux bateau!

Mais Lise n'aimait pas Zéro! c'était un fait sur lequel il n'était pas permis de se faire la moindre illusion et l'homme ne s'y trompait pas plus que la bête.

L'impartialité nous oblige de reconnaître que Zéro ne faisait rien pour ramener à lui son ennemie. Si, dans les premiers temps du séjour de Mme Pigault à la "Villa des Roches-Blanches", il s'était montré disposé à faire toutes les concessions imaginables pour vivre en bonne intelligence avec elle, quand il vit ses avances repoussées, il prit le parti de la traiter comme une étrangère, et il ne parut même plus s'apercevoir de sa présence.

A ce moment difficile de son existence, Zéro, qui était un peu porté sur sa bouche, — chacun a ses défauts, et celui-ci peut être pardonnable chez un chien qui se voyait tout à coup à une bonne table, après avoir longtemps jeûné, — Zéro, disons-nous, eut le malheur d'être exposé à une tentation et d'y succomber. Cette faute devait être pour lui la source de bien cruelles infortunes.

Mme Pigault, un peu friande, avait l'habitude de déjeuner d'une couple d'oeufs frais, que deux poules de Crève-cœur lui pondaient chaque matin avec cette exactitude qui est la politesse des poules.

Or il arriva qu'un jour Jeanneton, distraite ou maladroite, laissa tomber un de ces oeufs sans pareils en traversant la cour. Inutile de dire que sa coque fragile se brisa aisément sur le pavé. Ce ne fut pas un oeuf perdu pour tout le monde, car Zéro, qui flânait dans les environs, flaira une bonne aubaine, et, en deux coups de langue, vous lapa promptement, sans mouillette, et le jaune et le blanc. Le festin de Mme Pigault fut réduit de cinquante pour cent; Jeanneton confessa sa faute. Pêché avoué, pêché pardonné: on n'en parla plus. Lise était bonne princesse. Mais le régal s'était trouvé du goût de notre héros. Le lendemain, il n'eût pas demandé mieux que de se mettre en appétit avec ce fin morceau: l'oeuf frais lui agréait beaucoup plus que le verre d'absinthe ou de vermouth, cher aux estomacs paresseux. Il vint donc faire le quart, à l'heure précise où, la veille, Jeanneton avait laissé choir la moitié du déjeuner de sa maîtresse. Il comptait sans doute que le même accident lui vaudrait le même bonheur. Mais tous les jours ne sont pas jours de fête. Jeanneton, ce matin-là, ne fit point d'omelette dans la cour, et Zéro en fut pour ses frais

de convoitise. Il n'osa point réclamer. Jeanneton eût été capable de lui rire au nez.

Mais, comme il était profondément observateur, ainsi, du reste, que doit l'être tout chien qui veut faire son chemin dans le monde, il épia fort attentivement les allées et venues de la bonne, et il ne tarda point à s'apercevoir que, chaque fois qu'elle rapportait les oeufs à la maison, elle sortait d'un certain cellier où les poules, qu'on laissait toujours en liberté, avaient l'habitude de pondre dans de petites hottes garnies de foin, au milieu des barriques et des tonneaux. Profitant d'un moment où on ne le regardait pas, notre brigand en herbe y entra, sournoisement, après elle, mais trop tard! La cueillette était déjà faite; il trouva les nids chauds, mais vides!

Il en fut fort désappointé sans doute, mais pas découragé le moins du monde. Quoiqu'il n'eût pas fait sa philosophie, il n'en avait pas moins un véritable talent d'argumentation, et il savait tirer des prémisses les conséquences qu'elles contiennent. Il se dit que, puisqu'il ne trouvait plus d'oeufs au cellier quand Jeanneton y allait avant lui, ce serait elle, au contraire, qui n'en trouverait point s'il y allait avant elle.

Quand un chien est aussi fort en logique, on peut dire qu'il est déjà sur la pente du crime; le moindre choc peut l'y faire rouler.

Bien qu'il eût navigué assez longtemps, Zéro ne savait pas voir l'heure au soleil, et, ne pouvant se procurer un chronomètre chez l'horloger de la marine, il dédaignait les simples montres. Mais il avait des moyens à lui de se rendre compte du temps; moyens sûrs, qui lui permettaient de n'être jamais en retard. Aussi, le lendemain, devança-t-il de cinq bonnes minutes la visite de Jeanneton au cellier. Ce fut lui, ce jour-là, qui arriva bon premier. Il n'eût pas de peine à trouver le nid, où, pour mieux dire, les nids, car il y en avait deux, qui n'étaient autre chose, nous l'avons déjà dit, que deux petites hottes d'osier, tapissées d'un foin moelleux et doux, sur lequel chaque matin nos cocottes étaient assez à l'aise pour déposer, après une attente plus ou moins longue, le déjeuner de leur maîtresse.

Zéro touchait donc le but! mais, à ce moment, il lui arriva ce qui arrive souvent, dit-on, au malheureux qui va commettre son premier crime. Il eut, par avance, le remords du mal qu'il allait faire.

L'idée du châtiment, sous la forme d'un fouet redoutable, au bout d'un bras terrible, se présenta avec tant de force à son esprit, qu'il en fut vivement impressionné. Je ne sais quel bruit suspect, venu du dehors, fut aussi pour lui comme un second avertissement qu'il ne put mépriser tout à fait. Il alla donc jusqu'à la porte du cellier, et, de là, ses yeux perçants fouillèrent les environs. Hélas! il n'avait déjà plus son beau regard d'honnête chien, franc et loyal, sûr indice d'une conscience tranquille. Il y avait, au contraire, dans sa prunelle troublée, je ne sais quoi de furtif et d'inquiet, qu'un physiologiste aurait trouvé de bien mauvais augure pour l'avenir de sa vertu. La chose n'était, en effet, que trop certaine: du moment où il tournerait au mal sa rare intelligence, Zéro deviendrait promptement un profond scélérat: un chien comme lui, s'il faisait jamais le premier pas dans la voie du crime, irait nécessairement jusqu'au bout.

Notre voleur, car il l'était déjà d'intention, ne découvrit rien de suspect autour de lui: la porte de la cuisine était fermée, ainsi que la barrière du jardin. La cour était déserte. Jamais l'heure n'avait été plus propice ni l'occasion plus favorable pour commettre impunément un attentat contre le bien d'autrui. Il y a dans la vie des instants où tout semble conspirer pour étouffer au fond de nos âmes ce qui peut nous rester encore de sens moral. Les hommes savent cela presque aussi bien que les chiens.

Zéro se précipita dans le cellier avec la violence du malfaiteur qui sent que l'heure des hésitations est passée, et qu'il lui faut maintenant agir, s'il veut assouvir sa passion.

Tout concourait, du reste, pour le perdre, en excitant encore sa convoitise.

Les deux oeufs étaient là, chacun dans sa hotte, blanches parmi le foin verdâtre, si frais qu'ils en étaient chauds! Zéro les flaira un instant, comme si, à travers leur coque éclatante et mince, il les eût déjà savourés. Il semblait réfléchir encore; mais, tout à coup, un voile passa sur ses yeux, et la lumière qui éclairait peut-être encore quelque recoin de sa conscience s'éteignit tout à fait. Il perdit la notion du bien et du mal... et, qui sait? peut-être aussi la responsabilité de ses actes, aurait dit son défenseur en cour d'assises. Il saisit un des oeufs, le fit disparaître sans peine dans sa large gueule,

(Suite à la page 28)

# La Bonne Cuisine

## Pudding "Cottage".

½ tasse de sucre.  
 ¼ de tasse de graisse.  
 1 œuf.  
 1 tasse de lait.  
 3 tasses de farine tamisée.  
 2 cuillerées à thé ½ de poudre à pâte.  
 ½ cuillerée à thé de sel.  
 ½ cuillerée à thé d'essence de vanille.

Mêlez bien le sucre et la graisse, ajoutez l'œuf bien battu. Ajoutez en y versant alternativement le lait, la farine tamisée, la poudre à pâte et le sel, puis ajoutez la vanille. Faites cuire dans un moule à pain bien beurré environ 40 minutes à feu modéré. Servez avec une sauce au citron.

## Sauce au Citron.

2 cuillerées à table de sucre.  
 2 cuillerées à thé de farine.  
 2/3 de tasse d'eau bouillante.  
 ½ cuillerée à thé de beurre.  
 1 cuillerée à thé de jus de citron.  
 L'écorce d'un citron rapée.

Mêlez le sucre et la farine. Ajoutez l'eau bouillante et cuisez jusqu'à ce qu'il n'y ait plus goût de farine. Retirez du feu, et ajoutez le beurre, le jus de citron et l'écorce de citron rapée.

## PLATS DE VIANDES ET DE POISSON

### Huitres à la Crème.

Huitres à la crème.  
 1 pinte d'huitres.  
 1 pinte de lait.  
 ¼ de tasse de graisse.  
 2 cuillerées à table rases de farine.  
 1 cuillerée à thé de sel.  
 ½ cuillerée à thé de poivre.

Egouttez les huitres, roulez-les dans la mie de pain, ajoutez le jus au lait froid. Faites bouillir et filtrez. Remettez à l'étuve. Ajoutez la farine mêlée avec la graisse et le sel. Ajoutez les huitres et laissez cuire jusqu'à ce qu'elles soient dodues et que leurs bords se relèvent. Servez dans une soupière ou dans un petit bol avec des biscuits secs pour les huitres.

### Pour la Sauce à la Crème.

1 cuillerée à table rase de beurre ou de graisse.  
 2 cuillerées à table rases de farine.  
 1 tasse de lait bouillant.  
 ½ cuillerée à thé de sel.

## Croquettes de Morue.

1 tasse de morue bouillie.  
 2 tasses de patates écrasées.  
 1 tasse de sauce blanche épaisse.  
 ½ cuillerée à thé de poivre.  
 Sel suivant le goût.  
 1 cuillerée à table de persil haché.  
 Hachez la morue, ajoutez les patates, le poivre et le persil puis la sauce à la crème. Donnez la forme voulue, roulez dans le pain émietté dans un œuf, roulez encore une fois dans le pain, et faites frire dans une bonne quantité de graisse suffisante pour recouvrir les croquettes.

## Poisson Blanc Farci.

2 à 3 livres de poisson blanc.  
 2 tasses de croûtons en miettes fines.  
 ¼ cuillerée à thé de sel.  
 ¼ de cuillerée à table de poivre.  
 1 cuillerée à table de persil haché.  
 1 cuillerée à thé d'oignon haché.  
 1 écorce de citron rapée.  
 Mêlez le pain en miettes, le sel, le poivre, le persil, l'oignon et l'écorce de citron rapée. Ajoutez la graisse.

Nettoyez, lavez et écaillez le poisson. Farcissez, et puis faites de petites entailles de chaque côté du poisson et mettez-y de petits morceaux de graisse salée. Saupoudrez légèrement de farine, placez sur une feuille beurrée dans une lèche-frite, et faites cuire une heure, en arrosant, dans un fourneau très chaud.

## Bouchées de Bifteck à la mode du Sud.

1 livre de bifteck dans la ronde.  
 ½ tasse de tomate coulée.  
 2 tasses d'eau bouillante.  
 1 feuille de laurier.  
 2 têtes de clou de girofle.  
 1 tasse de riz bouilli.  
 2 cuillerées à table de graisse.  
 ½ cuillerée à thé de poivre.

Coupez la viande de boeuf en cubes de 1 pouce, roulez dans la farine ou vous aurez mis une cuillerée à thé de sel. Faites fondre la graisse dans une poêle à frire, et quand il est très chaud, faites brunir le morceau de bifteck. Tenez prêts, dans une casserole l'eau, les tomates, la feuille de laurier, le clou de girofle et le poivre. Ajoutez le bifteck, et laissez mijoter jusqu'à ce qu'il soit tendre. Liez avec un peu de farine et un peu de la sauce. Placez au centre du plateau et garnissez avec le riz bouilli très chaud.

Ceci est un plat excellent pour le goûter.

## PROCES-VERBAL RATE

—Je vous y prends à pêcher, mon brave!  
 —Vous vous trompez, monsieur le garde!  
 —Vous allez peut-être dire que vous ne pêchez pas, hein?  
 —Je pêche sans pêcher, monsieur le garde! j'essaie un brin, quoi!  
 —Est-ce que ce n'est pas la même chose?  
 —Non, monsieur le garde. Pêcher, c'est prendre du poisson... Et je n'en ai pas encore pris un seul!

## TABLE D'HOTE

"Appelez-moi le patron tout de suite."  
 —Bien, monsieur."  
 La fille de salle va chercher le patron qui arrive au bout d'un quart d'heure, la serviette sous le bras.  
 "Qu'y a-t-il, monsieur?"  
 —Je vous ai fait venir pour vous dire que ce poisson sent horriblement mauvais. Il faudrait être corbeau, chacal, hyène ou vautour pour se contenter de pareille charogne.  
 —Que monsieur ne dise pas de bêtises. Et qu'il s'estime heureux de n'être que de passage ici. Car s'il revenait demain, ce serait encore le même poisson qu'on lui servirait, et, dame, il serait un peu plus avancé!"

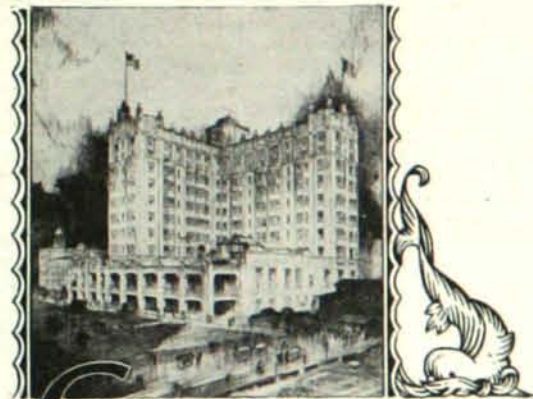
# ENCORE 710,000

personnes commencèrent à se servir du THÉ "SALADA" l'an dernier. L'augmentation dans nos ventes de 1929 prouve ceci.

Nous vous invitons à essayer ce thé délicieux afin de vous convaincre pourquoi des millions n'en boivent pas d'autre.

## THÉ "SALADA"

'Tout frais des plantations'



## COME TO THE SEASIDE

1873 — NOUVEAU par sa construction et son aménagement — 1930 — ANCIEN par sa traditionnelle hospitalité.

Célèbre par son atmosphère de foyer, le SEASIDE est à la fois un hôtel absolument moderne et un vaste domicile privé, avec vos amis autour de vous. La température la plus douce au nord des endroits de villégiature du sud, golf durant toute l'année, pas de neige.

The  
**SEASIDE HOTEL**  
 PENNSYLVANIA AVENUE AND BEACH  
 ATLANTIC CITY, NEW JERSEY

## UN SOULAGEMENT CERTAIN AUX MAUX DE FEMMES

TRAITEMENT DE 10 JOURS



"Orange Lily" est un soulagement certain à tous les maux de femmes. On l'applique à l'endroit affecté et il est absorbé par le tissu malade. La matière inutile accumulée dans la partie congestionnée est expulsée, de là soulagement général, par les vaisseaux sanguins et les nerfs sont tonifiés et renforcés, la circulation redevient normale. Comme le traitement repose sur des données strictement scientifiques et agit au foyer même de la maladie, ce ne peut que faire du bien dans tous les cas de dérangements féminins, y compris les menstruations retardées ou douloureuses, la leucorrhée, chute de la matrice, etc.

Prix \$2.00 la boîte, suffisante pour un mois de traitement. Un traitement suffisant pour 10 jours, valant 75c, sera envoyé à toute femme souffrante qui nous fera parvenir son adresse. Incluez 10c et adressez: Mrs Lydia W. Ladd, Dept. 63, Windsor, Ont.

EN VENTE PARTOUT DANS LES MEILLEURES PHARMACIES

# Le Chien du Capitaine

(Suite de la page 26)

et, brisant la coque d'un seul coup de dent, le goba avec la sensualité d'un gourmet auquel il n'est pas besoin d'apprendre ce qui est bon.

Nous devons toutefois reconnaître que le remords suivit le crime de bien près. Il lui resta des fragments de la coquille dans les dents. Il eût voulu pouvoir se cacher. Mais, au milieu même de ses iniquités, il eut un bon mouvement, dont il serait injuste de ne lui point tenir compte. Il se dit, sans doute, que le crime a ses degrés, ainsi que la vertu, et que ce n'était pas une raison, parce que l'on avait commis une première faute, pour aller jusqu'au bout sur la route du mal. Peut-être aussi pensa-t-il que c'était assez d'avoir privé sa maîtresse de la moitié de son déjeuner, et qu'il n'était que juste de lui laisser l'autre. Son premier oeuf avaié, Zéro jeta au second un regard où la convoitise se mêlait au regret, mais, se rappelant à propos la maxime du sage: "Qui aime le péril périra!" il s'éloigna rapidement du nid tentateur, et il alla faire un tour sur le port, histoire de prendre l'air et de digérer son forfait.

Jeanneton, cependant, venait de rentrer du marché avec sa provision de la journée. Elle consulta le coucou de la salle à manger. Il marquait huit heures moins un quart. La cuisinière n'avait donc plus que quinze minutes pour mettre son couvert et préparer le déjeuner de sa maîtresse. Exacte comme le chronomètre dont le capitaine se servait jadis à son bord, Madame voulait faire son premier repas à huit heures précises, et si les oeufs n'étaient pas sur la table à ce moment-là, son humeur s'en ressentait le reste de la journée. Elle avait l'appétit intransigeant et ne pardonnait pas un retard de dix secondes: elle réglait son estomac sur son coucou. Elle était d'ailleurs très frugale: une tasse de lait avec ses deux oeufs, et le fruit de la saison, la conduisaient jusqu'au dîner, qui avait lieu à une heure, comme dans beaucoup de bonnes familles de la bourgeoisie normande, encore fidèles aux usages de nos pères.

Jeanneton courut donc au cellier pour y prendre les oeufs attendus. Inutile de dire qu'elle n'en trouva qu'un seul. Sa surprise fut grande, car on était dans la saison où les poules pondent, et Blanchette et Noiraude, généreusement nourries, n'avaient pas l'habitude de faillir à leur devoir. Une catastrophe soudaine bouleversant la nature, un tremblement de terre transportant la côte de Grâce de l'autre côté de la Seine, plantant la "Villa des Roches-Blanches" sur les falaises de St-Adresse, et mettant Honfleur à côté d'Harfleur, ne l'auraient pas troublée davantage. Elle n'en voulait pas croire ses yeux; elle tâta le nid de Blanchette et le trouva bien réellement vide. Elle souleva et fouilla le foin odorant. Pas plus d'oeuf que sur la main!

"Voilà qui est drôle, pensa-t-elle, et c'est vraiment à n'y rien comprendre! C'est, depuis trois mois, la première fois que pareille chose arrive... Blanchette se porte bien pourtant, et ce matin, quand je suis allée prendre du charbon, je l'ai vue sur son nid. S'il ne faut plus croire aux poules à présent, à qui croira-t-on? Mais ce n'est pas tout cela... qu'est-ce que Madame va dire? Elle n'était déjà pas si contente avant-hier!"

Naturellement, Madame fut encore moins contente ce jour-là. Elle tenait à ses habitudes, et raffolait des oeufs frais. Cette fois Jeanneton n'en fut pas quitte pour une excuse en l'air, et ce fut, au contraire, un interrogatoire bien inutile assurément, car, ne sachant rien, la pauvre fille ne pouvait rien dire. Elle était allée au cellier à l'heure accoutumée; seulement, au lieu d'y trouver deux oeufs comme à l'ordinaire, elle n'en avait trouvé qu'un seul... il ne fallait pas lui en demander davantage.

—Voilà, dit Lise, quelque chose d'assez étrange, et à quoi, certes, je ne me serais pas attendue... Des poules si bien nourries!... en pleine saison, c'est à ne plus croire à rien!... Mais voyons, toi, monsieur Pigault! au lieu de rester la bouche close pendant que je m'étendue à parler, il me semble que tu pourrais bien dire quelque chose.

—Je crois que ce me serait assez difficile, car tu ne m'en laisses guère le temps, ma chère mignonne! fit le capitaine avec sa bonhomie paisible.

—Enfin, je n'ai qu'un oeuf aujourd'hui, qu'est-ce que tu penses de cela?

—Je pense que les poules se dérangent! fit Pigault toujours placide et serein.

Lise, que cette réponse ne satisfaisait point, regarda son mari à deux fois pour savoir s'il parlait sincèrement, ou s'il se moquait d'elle. Mais, dans les grands moments, le capitaine avait un masque aussi impénétrable que celui du Sphinx. Mme Pigault en fut réduite aux conjectures. Elle se montra, du reste, d'assez méchante humeur jusqu'au soir. On devait s'y attendre un peu.

"Cela s'en ira en dormant!" se dit le bon Pigault, à qui la vie avait fini par donner une bonne dose de philosophie pratique.

## IV

Cependant Jeanneton, peu curieuse de s'exposer à une nouvelle scène, qui serait peut-être plus dangereuse que la première, eut soin le lendemain d'aller de meilleure heure au cellier; elle voulait prendre ses poules au nid. Elle arriva trop tard encore, et un visiteur matinal avait déjà fait la cueillette. Ce n'était pas seulement un oeuf qui manquait à l'appel; cette fois, ils étaient partis tous les deux! Décidément Zéro s'était affermi dans le crime, et le scélérat avalait maintenant l'iniquité comme l'eau... et les oeufs aussi.

"Quel malheur! se dit Jeanneton; deux jours de suite! Madame va faire une vie! Hier ce n'était qu'un nuage, aujourd'hui ce sera une tempête. Je vais tâcher de me mettre à l'abri!"

Elle appela Zéro.

Celui-ci était allé à sa niche, où il digérait tranquillement son crime dans la paresse d'un demi-sommeil plein de charme. Il rêvait que le capitaine avait maintenant cent poules et qu'elles pondaient pour lui toute la journée.

La voix de Jeanneton le troubla bien un peu. Il était comme tous ceux dont la conscience n'est pas nette: il craignait de se voir demander des explications. Il fit pourtant bonne contenance, et se présenta le front calme devant la cuisinière, qu'il prenait pour un juge d'instruction. Il est vrai que, sans en avoir l'air, il l'observait de loin, tout en se rendant à ses ordres. Il fut bientôt rassuré. Un seul regard lui donna la certitude que la brave Normande ne se doutait de rien.

"Tout va bien! pensa le monstre; elle n'a pas le moindre soupçon".

Il la regardait déjà avec plus d'assurance, tout en cherchant à deviner ce qu'elle pouvait bien lui vouloir si matin.

"Attends, mon bonhomme, dit-elle, en passant doucement la main sur la tête frisée de Zéro, tu vas me faire une course!"

Zéro, depuis quelque temps, était le commissionnaire, je dirais volontiers le *factotum*, des "Roches-Blanches". On l'envoyait chercher les provisions chez les fournisseurs, et jusqu'ici il les avait toujours rapportées intactes à la maison, avec la plus louable fidélité.

Jeanneton prit donc un morceau de papier, et, avec l'orthographe spéciale à l'institution dont elle faisait partie, elle écrivit en caractères irréguliers, mais très lisibles, ces quelques mots que Zéro, avec son intelligence accoutumée, devait porter à leur adresse pour lui épargner une descente en ville!

"*Deu zeus frais, si vou plais!*"

Jeanneton attacha le billet sur une serviette, mit la serviette dans un petit panier d'osier, dont l'anse était garnie d'un morceau d'étoffe, ajouta trois dé-

cimes, enveloppés dans un morceau de journal, et mettant ensuite l'anse du panier entre les dents du chien:

—Chez l'épicié! lui dit-elle, en prononçant ces deux mots très lentement et très distinctement.

L'épicié, le débitant de tabac et le facteur de la poste aux lettres étaient trois personnages bien connus de Zéro, qui entretenait avec eux de bonnes et constantes relations. Sa rare perspicacité l'empêchait de se tromper d'adresse, et il n'allait jamais chez l'un quand on l'envoyait chez l'autre.

Il partit sur le champ, bien décidé à ne pas flâner en route; heureux peut-être, au fond de l'âme, de pouvoir effacer par un service rendu la nouvelle faute dont il venait encore de charger sa conscience, et son estomac.

L'épicié, accoutumé à voir venir chez lui ce singulier commissionnaire, qui ne marchandait jamais, le pria poliment d'entrer, acheva de servir deux autres clients, arrivés avant lui, car il faut que chacun passe à son tour, regarda ensuite le papier, prit les trente centimes, choisit deux oeufs dans une caisse, les plaça délicatement sur un petit lit de varech, les recouvrit de la serviette, puis, entraîné sans doute par la force de l'habitude:

—Et avec cela? dit-il à ce chaland d'une nouvelle espèce.

Zéro, qui était de bonne maison, trouva la question sottée et déplacée; il savait ce dont il avait besoin, le demandait du premier coup, et ne tenait point qu'on l'excitât à la dépense. Cependant, comme il n'aimait point à être désagréable aux gens, il garda cette réflexion pour lui, tourna les talons comme un serviteur consciencieux (l'espèce en est rare!) qui n'aime pas à perdre son temps quand il est attendu par ses maîtres, et remonta la côte de Grâce d'un pas assez rapide, sans courir toutefois, car il savait mieux que personne que les oeufs sont cassants...

Charger de porter des oeufs un chien qui les aimait tant, c'était donner la brebis à garder au loup. Bien que le billet par lequel Jeanneton faisait sa commande fût resté tout ouvert, Zéro, qui était la discrétion même, ne s'était pas permis de le lire: il ne savait donc point ce qu'il allait chercher. Mais quand il vit ce que l'on mettait dans son panier, l'eau lui vint à la bouche, et toutes sortes de mauvaises pensées se présentèrent à son esprit. Les désirs coupables prirent une intensité plus grande à mesure qu'il montait la côte, et la tentation emprunta pour le perdre les insinuations les plus corruptrices... Le démon de la gourmandise lui soufflait tout bas que peut-être Jeanneton ne savait pas le compte de ses oeufs, et qu'elle devrait se trouver bien contente s'il lui en rapportait un sur les deux... Et l'occasion était si tentante, et le péché si facile!... N'étaient-ils point là, à portée de sa dent, ces oeufs fascinateurs? Il n'avait vraiment qu'à se baisser pour en prendre!... Il résista cependant, comme s'il eût compris qu'un dépôt confié est chose sacrée pour les chiens honnêtes. Cette victoire remportée sur lui-même prouvera peut-être qu'il n'était pas encore tombé au dernier degré de la perversité: elle faisait espérer que la vertu trouverait encore en lui quelques ressources.

Jeanneton lui épargna, du reste, l'angoisse des dernières luttes; car, un peu inquiète de ne pas le voir arriver, et déjà talonnée par l'heure, elle ne craignit point d'aller à sa rencontre sur la route.

En soulevant délicatement la serviette, et en apercevant les deux oeufs, que le chien apportait intacts, comme on les lui avait donnés, la bonne cuisinière fut ravie.

—"Sauvée!" s'écria-t-elle. Merci, mon Dieu!!!

La brave créature se faisait illusion, et elle n'était pas sauvée tant que cela! Mme Pigault, qui avait le goût fin, n'eut pas plutôt trempé la première mouillette dans le premier oeuf, qu'elle s'écria:

—Ces oeufs-là ne sont pas les oeufs de mes poules!

—Pas possible! dit le capitaine, avec un étonnement sincère.

—Ce n'est peut-être pas possible, mais c'est vrai!

—Il faut avouer, dit Jean Pigault, que tu as le goût singulièrement délicat.

—Est-ce que, par hasard, tu t'en plaindrais? demanda Madame, en prenant une voix de tête qui n'annonçait jamais rien de bon.

—Tu sais, ma chère enfant, qu'avec toi je ne me plains jamais de rien. J'admire la délicatesse de ton palais, qui te permet de reconnaître si un oeuf a été pondu par telle poule ou par telle autre. Voilà tout!

—Et cela t'étonnait sans doute?

(Suite à la page 30)

## La Brioche du Grand Pierre

(Suite de la page 12)

La nappe est mise sur la table. Des verres nombreux reflètent un brillant éclairage. Au centre du couvert se dresse une pyramide de tranches de brioche à la croûte dorée. Deux hommes occupent les places principales, et l'un d'eux est encadré par les enfants qui se collent tout près de lui. Milet ne le voit que de dos, celui-là; l'autre, en face, c'est Maître Grandin, des Vaux d'Argillet.

—Je suis content de te voir, dit aussitôt ce dernier à l'entrant déconcerté. Te plairait-il d'entrer à mon service... en remplacement du Grand Pierre, qui va me quitter pour se marier?

—Hé?... c'est que, moi aussi...

—Tu veux donner congé à ta patronne?... cela tombe donc à pic. Alors, c'est entendu... Approche, ainsi que ton compagnon, et venez trinquer avec nous. Tu vas quitter le Gué-Rocheux, mais bons amis quand même, n'est-ce pas la maîtresse?

—Quoi?... comment?... balbutiait le méchant gars.

Il comprit soudain en surprenant le regard attendri et le sourire heureux que sa "patronne" adressait au grand Pierre, alors que celui-ci embrassait le petit Lucien qui redemandait de la brioche... le petit Lucien qui ressemblait à la jeune fille préférée de la fileuse, la chère maman Plessis dont le vœu secret se réalisait enfin.

# Courrier Graphologique

Conditions : Trois ou quatre pages d'écriture courante, sur papier non réglé, composition personnelle non recopiée, (la lettre est le meilleur spécimen). Le tout accompagné de la somme de 0.50 sous pour une étude paraissant dans la revue et de \$1.00 si on désire une étude approfondie envoyée directement. Dans ce cas, ajoutez une enveloppe timbrée pour retour.

Adresse :

"CAROL PREZEAU"  
"Mon Magazine",  
Beauceville, Qué.  
\* \* \* \*

GERTRUDE. — Nature plutôt froide, peu sensible et par conséquent pas sentimentale le moins du monde. Les affaires de coeur, pour elle, ça passe en dernier lieu. Ambitieuse, elle vise à monter et ne dédaigne pas les honneurs. Beaucoup de volonté quoique cette volonté ait un côté un peu arbitraire. Je la crois très dissimulée, on n'est jamais sûr de ce qu'elle dit et encore moins de ce qu'elle pense. Même, je me demande si avec cette habitude de tricher la couronne, elle n'en est pas venue à manquer de franchise. Elle n'est pas égoïste, elle me semble discrète et bonne. Elle est catégorique, raisonnée, elle aime à voir clair dans ses petites affaires. Constante, pratique, ordonnée. Je la souhaiterais un peu plus femme, on dirait qu'elle a "masculinisé" son caractère et cela lui enlève de la grâce et du charme. J'aurais bien voulu vous servir une étude approfondie mais songez au petit bout de lettre envoyé et ne soyez pas trop déçue...

\* \* \* \*

J. A... — Je n'ai pu déchiffrer l'autre nom, en tout cas, c'est l'étude de la carte adressée à la précédente. Celui-ci est plus femme que Gertrude elle-même. Très sensible, affectueux, délicat, un rien l'enthousiasme comme un rien le déprime. Volonté souple et solide en même temps. Idéaliste, ami des arts. Concentré avec une petite tendance au scepticisme. Il n'est pas à proprement parler ce qu'on appelle un homme orgueilleux, mais il professe à son égard une légère admiration. Généreux et bienveillant. Ici aussi, je puis difficilement analyser sur une grande échelle puisque j'ai tout juste cinq ou six lignes sous les yeux. Avec mes regrets pour "les deux"... et les hommages du graphologue.

\* \* \* \*

C. MOI. — Pour me rendre à votre désir, je publie de nouveau l'étude déjà parue quoiqu'il ne soit pas dans nos habitudes de ré-éditer ni la graphologie ni les autres articles. Voici donc : Ce que vous êtes craintive, Lison. Ce n'est pas si assommant que cela faire analyser sa petite personnalité. Voyez comme j'ai trouvé du beau chez vous. Nature douce, dévouée, ignorant à peu près tout de l'égoïsme, bon grand coeur n'hésitant jamais à rendre service, toujours prêt à donner et trouvant une joie meilleure à donner qu'à recevoir. Elle est sensible, presque trop sensible,

car elle souffre et vibre aux moindres choes. Elle est rêveuse aussi et s'abandonne parfois à la sentimentalité. Je crois qu'en secouant cette tendance à la rêverie et à trop de retour sur soi, Lison y gagnerait beaucoup, car n'oubliez pas, petite, que ce n'est pas dans le rêve mais dans l'action que compte la vie. Lison est craintive, manque d'initiative, ne peut jamais se décider seule à accomplir quelque chose, elle n'a pas assez confiance en elle-même, cela la rend gênée, hésitante, et lui enlève de la valeur. Lison n'a pas de volonté, c'est regrettable car avec sa nature haute et dévouée, elle pourrait arriver à de grandes choses. Cela se cultive comme les plantes, la volonté, et en vous habituant à vouloir, à ne pas revenir sur vos décisions une fois que vous les aurez pesées, à accomplir ces menus renoncements qui coûtent mais stabilisent la volonté, vous finirez par obtenir cette qualité qui vous manque et vous servirait tant dans la vie. Vous avez de l'art, beaucoup d'attraits pour l'intellectuel, de la culture affinée, de la délicatesse de coeur, un jugement sain, une âme pieuse. Vous êtes un amour de petite fille, si aimante et si câline que tous doivent vous adorer... et qui sait si je ne suis pas du nombre de ceux-là?...

\* \* \* \*

LUSIO. — Vous aviez écrit votre lettre première en un moment peu favorable, je crois... car elle diffère de beaucoup de la seconde. Selon celle-ci, vous auriez raison mais non suivant celle-là. Voyez-vous, la graphologie a besoin pour s'exercer avec fruit, d'un spécimen tout à fait "naturel". Il faut écrire simplement, sans hâte, sans contrainte et sans nervosité, sans grande émotion, ni grande contradiction, dans un bon moment, enfin... Tout de même, je soutiens que vous avez une certaine volonté, mais vous n'êtes pas une personne volontaire. Vous avez de la patience, de la force d'endurance, une certaine énergie pour soutenir et défendre les bonnes causes, mais vous ne possédez pas cette volonté irréductible qui passe à travers l'obstacle et avance sans crainte vers la lutte. Cultivez donc la part que vous avez et bon succès! Vous avez bien fait de revenir et je vous prouve que je ne vous en veux pas.

\* \* \* \*

JULES. — Vous m'aviez demandé un jour de fouiller votre caractère dans un de vos graphismes et de vous en faire rapport minutieux. Il est toujours intrigant de connaître ce que pense de nous la graphologie et... surtout le graphologue. Je sais cela... et j'y vais donc sans arrière pensée... Ce qui frappe tout d'abord chez vous, c'est l'extrême loyauté de votre âme. Vous êtes franc, sincère, vrai, et c'est pour cela que je vous apprécie le plus. Infiniment sensible

(Suite à la page 31)



## CRÈME ORIENTALE de GOURAUD

"Le coup de maître de la beauté"

peut assurer. Une beauté raffinée radieuse, séduisante et cependant si délicate et si subtile à écarter tout soupçon de fard. La Crème Orientale de Gouraud a trois fonctions distinctes pour la peau qu'elle embellit, maintient en bon état et protège. Étant astringente et antiseptique, elle est indispensable contre la rougeur excessive, les rides, les joues flasques et une peau trop huileuse.

Commencez dès aujourd'hui à vous servir de cette crème et voyez comment, vous pourrez à votre tour posséder une beauté qui fascine.

Envoyez-nous 50c et vous recevrez un assortiment spécial de préparations pour la toilette Gouraud, ou 10c pour un échantillon de Crème Orientale Gouraud.

Ferd. T. Hopkins & Son, 427, St-François Xavier, Montréal, Qué.



## Gin Canadien Melchers Croix d'or

La boisson la plus saine

Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entropôt pendant des années.

Trois grandeurs de facons:

Gros:	40 onces	\$3.45
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie: Berthierville, Qué.

Bureau chef: Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1858

MELCHERS Distilleries Limited

### UN NEZ PARFAIT S'OBTIENT FACILEMENT



M. TRILETY, expert en redressement du nez. Dépt. 117 Binghamton, N.-Y.

Le Modèle Trados No. 25 refait tous les nez difformes, à la maison, sans douleur et rapidement. Le seul dispositif garanti redresser le nez. 100,000 clients satisfaits. Recommandé par les médecins. Modèle 25 Jr., enfants. Demandez notre brochure gratuite qui indique comment vous en servir.

**GRATIS**

MONTRE-BRACELET POUR DAME OU MONSIEUR POUR LA VENTE DE 14 BOUTEILLES DE PARFUM À 25c CHACUNE.

UN COLLIER DE PERLES INCASSABLES SERA DONNÉ À CEUX QUI VIENDRONT LES QUATRE PREMIÈRES BOUTEILLES DANS 10 JOURS.

**BEAUCE SPECIALTY CO.**  
BOITE POSTALE 510  
BEAUCE JONCTION, QUÉ.

# Le Chien du Capitaine

(Suite de la page 28)

—Etonner n'est pas le mot dont je m'étais servi, dit Pigault, décidé à marcher de plus en plus résolument dans cette voie des concessions, qui, dit-on, a souvent perdu les gouvernements, mais qui, souvent aussi, a sauvé la paix des ménages; c'est celui d'admiration qui s'était présenté tout d'abord à mon esprit.

Lise, en entendant ces mots, releva vivement la tête, fixa sur son mari le regard clair et perçant de ses jolis yeux bleus. On eût dit qu'elle n'était pas bien certaine qu'il fût sérieux en s'exprimant ainsi, et qu'elle voulait s'assurer de la sincérité de ses paroles.

Mais son examen, attentif jusqu'à la sévérité, ne lui fit découvrir aucune expression suspecte sur ce visage loyal et franc. Aussi ce fut d'une voix promptement radoucie qu'elle reprit :

—C'est égal! cela ne se passera pas ainsi en conversation; je veux en avoir le coeur net, et savoir au juste l'histoire de ces oeufs!

Le capitaine eut de fâcheux présentiments, et il eût bien voulu pouvoir changer un peu le cours des idées de sa moitié; mais il savait à quel point Lise était obstinée et tenace. Il ne se permit donc point de hasarder la moindre objection. Il fallait laisser passer la justice de Mme Pigault, comme on laissait passer jadis la justice du roi.

Lise agita d'une main fiévreuse la sonnette qui se trouvait à sa portée, et Jeanneton parut aussitôt sur le seuil de la salle à manger.

La violence du coup qui l'appela ne lui permit point de douter qu'il ne s'agit d'une chose grave, et nous devons rendre cette justice à sa perspicacité, qu'elle devina tout de suite que l'on allait traiter à fond la délicate question des oeufs. Cependant, comme elle aimait mieux "voir venir" que de compromettre par quelque parole imprudente, elle attendit, non sans un peu d'émotion, les questions que sa maîtresse voudrait bien lui adresser.

Elle ne les attendit pas longtemps. L'impétueuse jeune femme était, en effet, assez malhabile à se contenir, et elle voulait obtenir tout de suite les satisfactions qu'elle se croyait en droit d'exiger.

"D'où viennent ces oeufs?" demanda-t-elle à la cuisinière, en essayant de la percer à jour avec l'acier de ses yeux bleus.

Jeanneton était une honnête Normande qui ne mentait jamais, quand le mensonge était inutile ou impossible.

"Ils viennent de chez l'épicier, madame", répondit-elle avec beaucoup de sang-froid.

—Eh! depuis quand, s'il vous plaît, va-t-on acheter mes oeufs chez l'épicier?

—Madame, depuis qu'il n'y en a plus chez vous!

—Ah! il n'y a plus d'oeufs chez moi? fit Lise en s'animant; je voudrais bien alors savoir un peu ce que font mes poules...

—Il faudrait le leur demander, car ce n'est pas moi qui pourrai le dire à Madame. Tout ce que je sais, c'est qu'elles ne font pas d'oeufs!

—Ah! tenez! je suis la femme la plus mal servie de tout Honfleur! dit Lise, en froissant violemment l'une contre l'autre ses deux petites mains blanches.

—Si Madame croit cela, fit Jeanneton, en faisant le geste de dénouer les cordons de son tablier, elle n'a plus qu'à nous donner nos huit jours à ses poules et à moi!"

Cette réponse impertinente étant le dernier terme de l'audace que la cuisinière pouvait se permettre sans être immédiatement chassée, Jeanneton

crut prudent de sortir, ce qu'elle fit sans demander son reste.

Lise était tellement bouleversée, si hors d'elle-même, que son mari craignit un moment qu'elle n'eût une attaque de nerfs. Mais il la connaissait assez pour savoir que ce qu'il y avait de mieux à faire en pareil cas, c'était de l'abandonner à elle-même, sans essayer de la consoler ni de la calmer. Elle ressemblait un peu à ces chevaux emportés, auxquels il faut bien se garder de faire sentir le mors, parce qu'ils prennent alors un point d'appui sur la main, et la résistance qu'on leur oppose ne fait que les exciter davantage.

Au bout de quelques minutes, Mme Pigault se leva de table, repoussa sa chaise, jeta sa serviette dans un coin, et sortit de la salle à manger, où elle laissait son mari consterné, en disant: "Je ne me laisserai pas tromper comme cela! Je veux voir clair dans mes affaires, et savoir un peu ce qui se trame contre moi dans ma propre maison!"

Décidée à faire une enquête, à laquelle un juge d'instruction aurait dû rendre des points, la femme du capitaine pratiqua d'abord une descente sur les lieux. C'est le début obligé de toute bonne procédure criminelle. Elle se dirigea tout d'abord vers le cellier, où, depuis un temps immémorial, les poules avaient l'habitude de pondre.

Elles étaient là toutes deux: l'une grimpée sur un tonneau, et faisant entendre ce petit glosement satisfait qui indique chez les femelles des gallinacées qu'elles viennent de s'acquiescer d'une ennuyeuse corvée; l'autre, au contraire, perchée sur une poutre transversale, au-dessous des chevrons du toit — elle n'aurait pu monter plus haut. — Celle-ci avait l'oeil hagard, le bout de la crête rouge comme du sang, les plumes ébouriffées, enfin, un je ne sais quoi de troublé dans toute sa personne, comme si elle eût été l'objet de quelque tentative criminelle. Bien qu'elles fussent depuis longtemps accoutumées à leur maîtresse, et familières avec elle jusqu'à lui manger dans la main les miettes de son pain, Blanchette et Noiraude, en la voyant, poussèrent des cris effarouchés; puis elles essayèrent de prendre ce vol lourd et embarrassé qui ne conduit jamais les poules ni bien loin ni bien haut.

"Voilà qui est vraiment singulier!" se dit Mme Pigault, en paraissant réfléchir profondément. Voyons maintenant les nids!"

Elle se dirigea aussitôt vers les deux hottes. Là encore elle trouva des traces de désordre. On sait quelle est la netteté habituelle du nid où la poule a laissé son oeuf: tout est lisse, égal et comme passé au rouleau. Ce jour-là, au contraire, la paille paraissait soulevée, fouillée, tourmentée.

"Tout cela n'est point naturel!" pensa Mme Pigault. Je suis bien certaine à présent que mes poules ont pondu et que l'on a pris mes oeufs. Il y a un coupable tout près d'ici. Quel est-il? C'est à moi de le trouver, de le surprendre... et de le punir!"

Comme tous les êtres essentiellement nerveux, Lise était entièrement, absolument sous l'empire de l'idée présente, dominée par elle d'une façon exclusive. Quand elle voulait une chose, elle la voulait si fortement qu'il fallait bien que cette chose-là finit par arriver. Elle eut pourtant le courage de ne point ouvrir la bouche de toute la journée pour dire un seul mot de ce qui faisait l'objet de son unique préoccupation. Elle médita longuement ses plans, et finit par s'arrêter à la résolution qui lui semblait le plus propre à la conduire au résultat désiré. Il n'y avait absolument rien à faire pour le moment. C'était le matin seulement que les poules pouvaient; c'était le matin aus-

si que le voleur enlevait les oeufs: c'était donc le matin qu'il fallait ouvrir l'oeil... et agir.

Mme Pigault avait habituellement le sommeil léger. Son oreille inquiète, toujours aux écoutes, saisissait les moindres bruits qui troublaient le silence de la maison. Un trésor n'eût pas trouvé de gardienne plus vigilante. Mais cette nuit-là elle dormit moins encore. Elle se leva dès l'aube, s'habilla promptement, silencieusement, pour ne pas réveiller le capitaine, plongé dans un sommeil de plomb, et sortit de la chambre, après lui avoir jeté un regard indéfinissable — le regard de la femme qui ne dort pas assez, au mari qui dort trop!

Elle descendit, et fit le tour de son rez-de-chaussée, avec assez de cranerie et de résolution, et ne trouvant rien de suspect dans les appartements, continua son inspection dans la cour et dans le jardin. Toutes les portes étaient hermétiquement closes. Nulle part, rien qui révélât l'escalade ou l'effraction; elle examina avec non moins d'attention les allées, sablées d'une sorte de tangué grise pâle, que l'on retirait de l'embouchure de la rivière, et sur laquelle l'empreinte des pas se gravait profondément. Ni la cour, ni les allées ne lui offraient aucun indice accusant les ennemis du dehors. Il n'y avait plus moyen d'en douter... elle était victime d'un vol domestique... Le coupable, en pareil cas, serait plus facile à trouver, puisqu'on l'avait sous la main, et qu'il ne s'échapperait pas. Il faut bien l'avouer: la pensée de Jeanneton se présente un moment à l'esprit soupçonneux de Lise; mais elle ne voulut pas s'y arrêter. Jeanneton était honnête, incapable d'une action mauvaise... et, d'ailleurs, n'avait-elle point les clefs de tout? Ne pouvait-elle point prendre ce qu'elle voulait dans la maison? N'était-elle pas nourrie comme les maîtres eux-mêmes?

"Que je suis sotté!" se dit Mme Pigault avec un mouvement d'épaules, c'est bien certainement quelque rat qui est mon voleur! J'achèterai un piège, et tout sera dit! Il y a maintenant des chiens qui prennent admirablement les rats; mais le nôtre est un faînéant, un propre à rien, dont il ne faut attendre aucun bon office! Ce n'est pas lui qui viendra à mon aide dans cette circonstance."

Tout en faisant sa ronde matinale, Lise avait passé devant la loge de Zéro. Celui-ci l'avait bien vue; mais, reconnaissant en elle la maîtresse du logis, libre d'aller et de venir chez elle comme bon lui semblait, il avait considéré toute démonstration hostile comme une inconvenance et une grossièreté qu'il ne pouvait point se permettre. Si Madame avait professé d'autres sentiments pour lui, il n'aurait pas manqué d'aller à sa rencontre, car on ne l'enchaînait jamais, et de lui témoigner une surprise joyeuse, en la voyant si matinale; mais Zéro n'appartenait point à la race des vils flatteurs, et il n'était pas chien à faire deux fois des avances à qui le méritait si peu. Aussi referma-t-il bientôt son oeil intelligent et malicieux, et, après avoir étiré ses membres et baillé largement, il se retourna sur sa paille fraîche, en se disant, avec une volupté de paresseux, qu'il avait encore le temps de faire un somme.

Lise, cependant, était allée s'asseoir dans sa salle à manger, pièce un peu froide, d'une propreté sévère, où elle se tenait plutôt que dans son salon parce qu'elle pouvait de là surveiller plus aisément sa maison. Elle prit son ouvrage, car elle connaissait le prix du temps et ne perdait jamais une minute, et elle tira consciencieusement son aiguille, en attendant les événements.

Jeanneton descendit à six heures et

demie, ne parut point trop étonnée de voir Madame déjà debout. — Jeanneton ne s'étonnait de rien. — lui demanda ses ordres, prit son panier, et s'en alla en ville, car c'était le jour du marché. Lise continua une tapisserie de Pénélope, commencée le lendemain de son mariage, destinée au meuble de son salon, mais qui devait bien lui demander une dizaine d'années, tant elle était considérable, difficile et compliquée. Cependant, tout en travaillant, elle jetait bien souvent les yeux dans la cour, et surveillait surtout la porte du cellier, théâtre supposé du drame qui l'intéressait si fort, toute prête à se précipiter au secours de Blanchette ou de Noiraude, dès qu'elles pousseraient le premier cri d'alarme.

Un peu avant sept heures, son attention fut attirée par un léger bruit qui se fit dans la cour. Elle regarda, et vit Zéro, cet abominable Zéro, son ennemi intime, qui sortait furtivement de sa loge, et qui se dirigeait avec précaution vers le cellier.

Un soupçon terrible traversa son esprit, avec une promptitude d'éclair, et se formula tout aussitôt en ces mots accusateurs, qui s'échappèrent de ses lèvres serrées:

"Ah! le misérable... c'était donc lui! Je vais le prendre en flagrant délit, et lui dire son fait!"

V

Impétueuse par caractère, impatient par nature, et malhabile à se contenir, Lise se leva, ou plutôt bondit de sa chaise, et voulut s'élançer sur les traces du chien. Pourtant, une réflexion l'arrêta. Si elle arrivait trop vite, elle empêcherait Zéro de fournir lui-même la preuve de son crime. Il fallait lui laisser le temps de montrer jusqu'à quel point il était scélérate, et, en le prenant la patte dans le sac, le mettre dans l'impossibilité de plaider "non coupable!"

Mme Pigault resta donc quelques minutes encore dans la salle, puis, retenant son souffle, et marchant sur la pointe du pied, elle alla doucement jusqu'à la porte du cellier. Mais Zéro, qui avait véritablement plus de malice qu'une personne raisonnable, avait eu la précaution de la refermer, pour vaquer plus tranquillement à ses affaires.

Malheureusement pour lui, il n'avait pu boucher les fentes de la porte, déjà vieille, et qui avait joué sous l'effort des ans. Ce fut là ce qui le perdit.

Lise regarda par la plus large de ces fentes, et le spectacle le plus étrange frappa ses yeux indignés.

Zéro, le criminel Zéro, rasé contre terre, le ventre à plat, les jambes de derrière ramassées sous lui, sa longue queue frétilleuse de plaisir et battant le sol, maintenait immobile entre ses pattes de devant l'infortunée Blanchette.

Lise se retint à quatre pour ne pas ouvrir brusquement la porte. Elle voulait se précipiter sur le coupable, le saisir en plein crime, la chose était bien facile, et lui infliger immédiatement le châtement dû à ses forfaits. Mais une curiosité plus forte encore que la colère la retint un moment sur le seuil.

Elle n'eut pas longtemps à attendre.

Le coupable Zéro guettait l'oeuf; il l'aida même à venir au monde et se donna la joie, bien gagnée, de l'avaler tout chaud.

Un coup de dent brisa la coque, qui fut engloûtée à son tour comme un cornet de délit compromettant.

Mme Pigault était furieuse, et vraiment elle avait quelques raisons de l'être. Mais nous devons avouer, cependant, que sa colère n'allait point

(Suite à la page 31)

# Le Chien du Capitaine

(Suite de la page 30)

sans un certain mélange de plaisir. Elle s'indignait, sans doute, à la pensée que, ce matin encore, elle n'aurait pas d'oeufs frais à son déjeuner. Mais, du moment où il y avait un coupable, elle était charmée de pouvoir se dire que ce coupable était le chien maudit, qu'elle avait toujours abhorrée, alors même qu'elle ne savait pas encore à quel point il méritait de l'être. Sa haine, à présent, se colorait ainsi d'un prétexte de justice.

Elle eût bien voulu, avant toute espèce de jugement, administrer au délinquant une punition sommaire et préalable, quitte à s'expliquer après. Mais Zéro qui était physionomiste, lut sans doute cette intention charitable dans les yeux de sa maîtresse, car, en l'apercevant, il éprouva une envie

démessurée de gagner le large. Il fila, comme une balle, par la porte que sa maîtresse venait d'entrouvrir, et, trouvant la cour fermée, entra dans la cuisine, et, de là, sauta dans la rue par la fenêtre, au grand ébahissement de Jeanneton, rentrant tout juste de son marché, et qui ne lui connaissait point ces habitudes de chien mal élevé. Une fois dehors, il défila sans attendre aucune explication, et arpena la Côte de Grâce, aussi vite que ses jambes pouvaient aller.

Depuis qu'il s'était retiré des affaires et de la vie active, un peu prématurément peut-être, et en se condamnant, trop jeune, à une oisiveté pour laquelle il n'était pas fait, le capitaine, qui trouvait le temps long, rognait sa journée par les deux bouts, la commençant le plus tard, et la finissant le plus tôt possible. Il avait d'ailleurs la conscience tranquille et l'estomac excellent, ce qui lui assurait un sommeil facile. Il en profitait: le lit est la grande ressource des gens inoccupés.

Lise, qui avait toutes les qualités de la femme d'intérieur, lui en laissait prendre à son aise, et veillait à ce que la maison fût en ordre avant qu'il ne parût à l'horizon. Mais, ce jour-là, elle avait trop de choses à lui dire pour lui permettre de faire ainsi la grasse matinée. Il fallait qu'elle donnât un libre cours à la colère excitée en elle par la découverte du crime de Zéro; il fallait aussi qu'elle soulageât le dépit qui lui avait causé sa faute impunie.

Elle entra comme un ouragan, poussa la porte avec une certaine violence, et culbuta des fauteuils et deux chaises qui se trouvaient sur son chemin. Le dormeur fut réveillé en sursaut. Il ne fit qu'entrouvrir un oeil; mais ce fut assez pour qu'il aperçût sa femme, il devina tout de suite qu'il y avait de l'orage dans l'air. Il fit comme Zéro; il feignit de n'avoir rien vu, referma la paupière et parut continuer son somme. Mais Lise ne fut pas dupe de ce petit manège. Elle avait surpris le tressaillement des muscles sur le visage de son mari; elle avait vu la lueur humide du regard dans sa prunelle. C'en était assez pour que la ruse fût éventée, et par conséquent inutile.

"Il a peur, pensa-t-elle; il fera tout ce que je voudrai!"

Elle s'approcha du lit, et, sans lui donner le temps de reprendre, posant sur l'épaule du capitaine sa petite main fine et nerveuse:

—Allons! réveille-toi tout à fait, lui dit-elle; c'est assez dormir comme cela. Tu as bientôt fait le tour du cadran... Tâche de m'écouter un peu: j'ai des choses graves à te dire.

—Et tu ne pouvais pas remettre cela jusqu'à huit heures?

—Non!  
Jean Pigault vit bien qu'il ne lui serait pas facile d'éviter la scène inattendue que sa femme venait lui faire, à un moment où la fuite était absolument impossible.

Il se souleva un peu, mit son coude sur l'oreiller, sa tête dans sa main, et d'un air résigné.

"Eh bien! parle, dit-il, je t'écoute!"

—J'ai vu le voleur de mes oeufs.

—Ah bah! tu en es sûre? Eh bien il fallait le faire arrêter!

—Ce n'est pas l'envie qui m'a manqué... mais il a pris la fuite...

—Tu le connais?

—Je ne connais que lui!

—Alors préviens le maire et les deux adjoints, la garde champêtre et la gendarmerie! Veux-tu que je mande la chose au procureur de la République, qui réside à Pont-l'Évêque?

—Nous n'avons pas besoin de tant de monde que cela, fit Lise qui regardait fixement son mari, ne sachant trop s'il était sérieux, ou s'il n'entendait point se rire d'elle, ce qui lui arrivait quelquefois... Si tu le veux

bien, tu suffiras à toi seul à me faire rendre justice.

—Certes que je le veux! Mais dis-moi comment! D'abord, le nom du coupable?

—Le coupable est ton chien, répondit Mme Pigault avec une assurance qui ne permettait pas de douter.

—Zéro?

—Lui-même!

—Zéro voleur?... Et bien! non, voilà ce que je ne puis pas croire. C'est impossible... tu auras mal vu... tu te seras trompée! Qu'est-ce qu'il en pourrait donc bien faire, de tes oeufs? Est-ce que, par hasard, il espère les vendre au marché?

—Non; mais il les mange.

—Il les mange? répéta Pigault, comme un écho; et à quelle sauce, je te prie? En omelettes, farcis, brouillés, au jus, aux pointes d'asperges?"

L'oeil de Lise s'anima: un petit frémissement fit trembler ses lèvres.

"Je t'avertis, monsieur Pigault, que ces plaisanteries me semblent déplacées et de mauvais goût, dit-elle de cette voix grêle que Jean n'aimait pas. Quand je prends si à coeur les intérêts de la maison, je mérite de trouver chez toi autre chose que de la raillerie ou de l'indifférence."

Pigault aimait trop sa femme pour vouloir la fâcher sérieusement. Il ne jugea donc pas à propos de continuer plus longtemps cette petite guerre, dont il savait bien qu'il payerait les frais, lors de la signature du traité. Il fit donc une retraite prudente, et ce fut d'un ton très grave qu'il répondit:

—Ainsi tu es bien sûre que c'est ce misérable Zéro qui avalait tes oeufs et qui déjeunait à ta place?

—"Puisque je te dis que je l'ai vu!" fit Lise, qui raconta par le menu la petite scène à laquelle, un moment auparavant, elle avait assisté, protégée par la porte du cellier qui lui permettait de tout voir sans attirer l'attention du coupable.

Nous devons dire qu'au grand étonnement de sa femme, le capitaine ne témoigna, en entendant son récit, ni colère ni indignation. On eût dit plutôt qu'il admirait l'exploit surprenant accompli par son chien.

(Suite à la page 32)

## Courrier Graphologique

(Suite de la page 29)

sible, délicat et tendre, Jules cache un coeur de femme sous une enveloppe virile et volontaire. Sa volonté initiative, énergique et soutenue, lui est d'un secours immense dans la vie. Il s'impatiente parfois, s'irritera, mais... ce n'est qu'en coup de vent et cela ne va pas jusqu'à la colère. Le jugement est droit, clairvoyant, l'esprit pondéré. Très expansif, il a confiance et se révèle facilement. Il doit avoir une vie régulière, tout est compté, pesé, réglé. L'ordre domine. J'ai l'impression que Jules a été désorienté et n'a pas donné toute la mesure de son coeur et de ses talents... c'est comme s'il n'avait pas déployé ses ailes à leur capacité et dans son intimité, il en serait resté une visible contrainte. En résumé, Jules possède un coeur riche de trésors, une intelligence vive et brillante et c'est un ami précieux pour le graphologue.

CAROL PREZEAU.

## Joli chapeau de printemps



Ce joli chapeau est l'un des tout derniers modèles exposés pour le printemps prochain. Il fut tiré du nouveau livre de modes de Hallam sur les vêtements féminins.

Ce livre sera envoyé volontiers par courrier, gratuitement sur demande, à tout lecteur.

S'ADRESSER A:

HALLAM MAIL ORDER Corp. Ltd  
266 Edifice Hallam, Toronto

## Courrier de Franceline

(Suite de la page 18)

agirez alors. Bonne chance dans cette petite épreuve et vous m'en donnerez des nouvelles, j'espère. Au plaisir.

\* \* \* \*

ESPOIR. — Comme je fermais mon courrier, votre lettre m'arrive. Je suis des plus heureuses de ce changement qui vous permettra de vous reposer le coeur. Quand donc ce lâche vous laissera-t-il vivre en paix? Vous ne savez pas avec quel contentement, je le gifflerais. Il y a des êtres qui sont en prison et sont moins renégats que lui. De grâce, fermez vos oreilles à ses reproches, vous auriez mille fois plus raison de lui en adresser. Tâchez de vous bien soigner pour restaurer vos forces et ne pas écraser sous cette terrible et si âpre lutte. Je vous baise comme une Maman pour vous prouver que je suis bien vôtre et je vous garde tout près de mon coeur pour vous aimer et vous consoler.

\* \* \* \*

MA CHEORENNIK. — Reçu le joli cadeau et merci du coeur, chère et généreuse amie. Je m'inquiète un peu de vous. Je vous écrirai longuement au courrier du journal et en attendant, je vous jette ici mes voeux et mes tendresses.

\* \* \* \*

FLEURS DES NEIGES. — J'ai votre longue lettre... Pauvre chère mienne, ne vous tourmentez pas trop... Courage et à bientôt une causerie au journal. Mon souvenir.

\* \* \* \*

A TOUTES CELLES QUI M'ONT ECRIT. — J'ai reçu une foule de lettres au moment de clore ce courrier et je dois en remettre la réponse au prochain mois. Février est, paraît-il, le mois où les femmes parlent le moins... Ce sera très vrai pour Franceline... mais mon coeur reste vôtre toujours et quand même.

FRANCELINE.

\* \* \* \*

Adresse :  
"FRANCELINE"  
"Mon Magazine"  
Beauceville, Qué.

**PELLICULES**  
Quatre fois par semaine, frictionnez au Minard le cuir chevelu. Il enrayer les pellicules et la chute des cheveux, auxquels il donne le lustre de la santé et dont il stimule la croissance.  
**Liniment Blanc**  
Recommandé 72r

**MINARD**  
TRIOMPHE DE LA DOULEUR

LE GRELOT  
HOSPITAL  
LE HO MÉDAILLE DE VERMEIL  
FABRICATION FRANÇAISE  
MÉDAILLE DE VERMEIL  
FABRICATION FRANÇAISE

## Lames de Sûreté "LE GRELOT"

La meilleure lame de sûreté jamais vendue au Canada.

Cette lame s'adapte à tous les rasoirs standards. Demandez-la à votre pharmacien, marchand de tabac, quincaillier, etc., et s'il ne l'a pas, appelez HARBOUR 2770, département d'importation et nous vous donnerons l'adresse du marchand le plus près de chez-vous qui les tient en stock.

Par poste, 2 lames échantillons contre 15 cents, adressez à F. Bourcheix, importateur, 404 place Jacques Cartier, Montréal, agent général pour l'Amérique du Nord.

Ces lames sont strictement garanties.

Dépôtaires demandés partout, conditions libérales et toute l'aide possible.

# Le Chien du Capitaine

(Suite de la page 31)

—Je savais bien, dit-il, que ce coquin de Zéro avait beaucoup d'esprit, mais je n'aurais jamais cru qu'il en eût tant que cela!

Cet éloge du criminel dans la bouche de celui auquel Lise venait de dénoncer ses attentats, en criant vengeance, eut pour effet immédiat de jeter la jeune femme dans une véritable exaspération. La patience n'était pas sa qualité dominante, et elle épuisait assez promptement la dose, d'ailleurs très modérée, que le ciel lui avait départie de cette précieuse vertu.

En pareil cas, son unique ressource, c'était de faire une scène à son mari.

—Vraiment, dit-elle, je crois que tu saisis avec empressement toutes les occasions que tu peux trouver de m'être désagréable!

—Chère amie... comment peux-tu supposer?

—S'il en était autrement, tu ne t'obstinerais pas, malgré mes prières, à garder près de toi, chez nous, entre nous...

—Il n'y a rien, il n'y aura jamais rien entre nous, ma chère Lise, sache-le bien! dit le capitaine avec un peu d'émotion.

—Oui, à garder entre nous, reprit la jeune femme avec plus de force, un misérable chien, laid, presque difforme... sans race...

—Dame! cela, vois-tu, ce n'est pas sa faute... ce serait à ses parents.

—Un chien qui n'a que des défauts...

—Oh! pardon! chérie, ici je t'arrête; car ce pauvre Zéro possède au moins un qualité...

—Laquelle?

—La plus grande de toutes à mes yeux!

—Lui!

—Oui, lui! Il m'aime!

—Tous les chiens aiment leurs maîtres!

—Tu crois?

—J'en suis sûre! Tu en aurais un autre que ce serait la même chose! Qui sait? peut-être t'aimerait-il encore davantage! et il serait jeune, beau, docile... et il ne mangerait pas mes oeufs!

Quand Lise était une fois lancée, il devenait difficile de l'arrêter. Le capitaine le savait bien; aussi prenait-il le parti le plus sage, qui était de la laisser aller jusqu'au bout. Ainsi fit-il ce jour-là.

La jeune femme profita de la licence qu'on lui donnait, pour prononcer contre Zéro un véritable réquisitoire, dans lequel se trouvèrent exposés tous les torts et tous les crimes de son ennemi. Elle ne parla pas seulement du mal qu'il avait fait, mais de celui qu'il ferait encore, maintenant qu'il était lancé dans la voie du crime, où les chiens vont parfois aussi loin que les hommes. Elle savait bien, pour son compte, que si on ne la débarrassait pas d'un pareil voisinage, elle n'aurait plus un seul moment de repos.

Et tout cela fut dit comme les femmes savent dire, tour à tour avec emportement et avec douceur, avec des colères insensées et des câlineries irrésistibles, et d'une voix qui prenait tous les tons, et qui mariait habilement le reproche à la prière.

Nous devons rendre cette justice au capitaine que, même devant cette attaque véhémement, il résista longtemps sans lâcher pied, continuant à défendre courageusement son ami. Mais il le défendait de plus en plus mollement, un peu à la façon de ces avocats, nommés d'office, qui savent que leur client est coupable, qui n'espèrent plus d'acquiescement, et qui s'estimeraient heureux d'obtenir des circonstances atténuantes.

Lise était trop fine pour ne pas s'apercevoir qu'elle gagnait peu à peu du terrain et elle avait trop de tact pour ne pas vouloir profiter de ces

premiers avantages. Elle fit donner ses réserves.

—Ah! s'écria-t-elle, en essayant une larme qui vint à propos mouiller ses yeux, je vois bien que tu n'as plus d'affection pour moi!... Qui sait? peut-être n'en as-tu jamais eu... Suis-je assez humiliée!... suis-je assez malheureuse! tu me préfères un chien... tu me sacrifies à un caniche... qui n'est qu'un barbet! moi, moi ta femme... et nous ne sommes pas mariés depuis six mois!

—Ah! Lise, si tu peux dire!

—Tenez! je le hais votre chien, je le hais! je l'exécute! et vous me forcez à le garder, à le voir tous les jours... à vivre avec lui! et si l'un de nous devait quitter la maison et céder la place à l'autre... ce qui arrivera peut-être un jour... ah! je le vois bien... ce sera moi qu'on renverra! s'écria la jeune femme avec une explosion passionnée.

Ici, Lise s'arrêta comme si elle eût été suffoquée par l'émotion, et qu'il lui eût été impossible d'en dire davantage.

Mme Pigault pleurait bien.

Sa douleur, qui venait surtout de ses nerfs surexcités, n'était pas assez grande pour la défigurer... C'était là le point essentiel, et l'on avait envie de recueillir, comme des perles fines, les pleurs coulant sur ses joues, qui avaient la couleur des roses blanches.

Comme tous les hommes d'action qui ont dépensé beaucoup de leur énergie avec des hommes et contre eux, le capitaine n'en avait plus beaucoup à son service dans ses petites luttes intimes avec sa femme. Il se souleva à demi de son lit, et bien doucement:

—Tu sais bien, Lisette, que tu feras toujours tout ce que tu voudras de ton pauvre Jean Pigault.

## VI

On déjeuna gaiement aux Roches-Blanches ce jour-là, bien qu'un peu plus tard qu'à l'ordinaire, et l'on ne parla point de Zéro. Les deux époux semblaient être en parfaite intelligence. Madame ne se plaignit point des oeufs, bien qu'ils vinssent encore de chez l'épicier. Il est vrai que Monsieur redoublait de grâce et d'amabilité pour lui faire oublier ce petit désagrément "qui ne se renouvelerait plus" — il lui en donnait sa parole.

Pendant, chaque fois que l'on ouvrait la porte de la salle à manger, le capitaine jetait un coup d'oeil furtif dans la cuisine comme s'il se fût attendu à voir paraître son chien. Mais cette attente fut trompée: il n'aperçut de Zéro ni la queue ni les oreilles. Il est vrai que le pauvre diable n'entraît plus guère dans cette pièce dont les rebuffades de Lise l'avaient exilé peu à peu; mais on pouvait être sûr qu'au moment du déjeuner il n'était jamais bien loin. Il avait même choisi avec le discernement qu'il mettait à toutes choses, une place dans la cuisine, d'où il pouvait apercevoir son maître.

Pour qui connaissait le coeur des chiens en général, et celui de Zéro en particulier, il est bien certain que l'intelligent animal, éclairé par le regard indigné que lui avait jeté sa maîtresse au moment où il perpétrait son attentat, commençait à se rendre compte de l'énormité de sa faute, et qu'il jugeait à propos de laisser aux autres le temps de l'oublier. Ce révolté n'osait pas encore demander l'amnistie.

Pigault ne s'en disait point aussi long. Seulement, comme son chien n'avait pas l'habitude de s'absenter aux heures des repas, qui lui valaient toujours quelque bonne aubaine, il se demandait où il pouvait bien être maintenant. Mais, comme il se sen-

tait observé de très près, il se le demandait tout bas, tout bas.

A la fin du déjeuner, Lise s'approcha de son mari, et comme elle savait qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud:

—N'est-ce pas que tu vas t'occuper de ce mauvais chien? lui demanda-t-elle, en lui pinçant délicatement le bout de l'oreille, petite marque de faveur à laquelle le loup de mer, que l'on n'avait pas trop gâté jusque-là, ne se montrait jamais insensible.

—Puisque c'est promis! dit-il avec une nuance d'embarras.

—Oh! oui, et bien promis encore? répliqua la jeune femme, en le regardant dans les yeux. Je sais bien qu'il m'en veut maintenant, et je n'aurais plus une minute de tranquillité s'il restait ici.

—Tu le calomnies, dit Pigault avec un léger mouvement d'épaules. Je puis t'assurer que le pauvre animal est bien incapable de faire du mal à personne... à toi moins encore; pour peu que tu t'en fusses donné la peine, ajouta-t-il avec une nuance de mélancolie, tu l'aurais séduit aussi aisément que moi...

Lise ne releva point cette dernière assertion, et ne voulant ni l'admettre ni la combattre, elle fit comme si elle ne l'avait pas entendue.

Jean Pigault comprit bien qu'il ne lui restait plus qu'à s'exécuter. Il prit son chapeau, et sans trop savoir ce qu'il allait faire, enfonçant ses fortes mains dans les poches profondes de sa veste ronde en drap pilote, laissant derrière lui cette pittoresque Côte de Grâce, avec sa magnifique avenue de grands ormeaux, de hêtres et de platanes, il descendit rapidement vers le port: habitude de marin! Dans les moments embarrassants, c'était toujours là qu'il allait chercher ses inspirations.

Il n'avait point encore fait cent pas sous ces grands arbres aux rameaux séculaires, quand Zéro, qui se livrait en ce moment au plaisir de la maraude dans les contre-allées, l'ayant reconnu, vint à lui, et se précipita dans ses jambes avec une telle impétuosité, qu'il faillit le renverser... Mais il s'arrêta tout à coup au milieu de ses expansions par trop turbulentes, et jeta un regard en arrière pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Puis, quand il fut certain qu'ils étaient bien seuls, il se livra de nouveau aux folles ainsi parler, le capitaine dans les ardeurs de sa tendresse, enlaçant, pour bonds joyeux qu'il décrivait autour de lui, lui sautant presque jusqu'au visage, ou lui léchant doucement les mains.

—Le moment est bien choisi, pauvre bête! dit Jean Pigault en lui posant sur la tête une main caressante. Jouis de ton reste, malheureux, car nous allons être longtemps sans nous revoir.

On eût dit vraiment que le chien comprit ce qu'on lui disait, car à sa physiologie — et vraiment il en avait une — changea tout à coup d'expression: on eût dit un autre chien. Il regarda son maître avec une certaine hésitation, comme s'il se fût demandé s'il devait le suivre.

—Allons! viens, puisque te voilà! lui dit le capitaine; mais je te prévins que tu aurais mieux fait de ne pas me rencontrer ce matin.

Le chien baissa le nez et emboîta le pas derrière son maître. Il se doutait de quelque chose...

Nous avons dit que Pigault descendait vers le port. Zéro avait vécu assez longtemps dans ces parages, avec Norkind Van der Tromp, à bord de la Reine-Sophie, et il n'y avait pas été fort heureux. Cette partie de la ville ne lui rappelait donc que de pénibles souvenirs, et il n'y était jamais revenu. Il regarda les bateaux d'un oeil défiant. Il n'avait pas eu le mal de mer; mais il s'en fallait que ses

traversées eussent été exemptes d'ennuis. Il se trouvait à l'étroit dans ces maisons flottantes; l'ordinaire des matelots lui paraissait insuffisant, et il regrettait de n'y pouvoir ajouter les suppléments que, sur la terre ferme, d'une manière ou d'une autre, son industrie parvenait toujours à lui procurer.

Cependant le capitaine marchait vite, comme un homme chargé d'une ennuyeuse besogne, et qui veut s'en tirer le plus tôt possible.

De temps en temps il se retournait pour voir si son chien le suivait toujours, précaution qui, dans toute autre circonstance, n'était pas capable de le perdre en chemin. Mais, comme s'il eût le remords de ce qu'il allait faire, et qu'il eût rougi de lui donner en ce moment des preuves d'affection qui n'eussent été qu'une sorte d'hypocrisie, il n'eût point avec lui l'abandon et la familiarité qui faisaient le charme de leurs relations dans l'intimité.

Zéro lui en voulut un peu de cette réserve, dont les vrais motifs lui échappaient. Il lui semblait que, du moment où personne ne le gênait, son maître aurait pu revenir à leurs habitudes d'autrefois, et se montrer un peu plus expansif. Mais, en chien bien appris qu'il était, il garda cette réflexion pour lui, et continua de suivre le capitaine en observant ses distances.

Celui-ci, laissant à sa droite le bassin où les navires viennent se mettre à quai pour prendre ou déposer leur chargement, se dirigea vers l'avant-port où se trouvaient trois ou quatre bateaux en partance. Parmi ces derniers, il y en avait un encore tout près du bord, mais auquel s'amarrait déjà le remorqueur qui devait le mettre au large.

Celui-ci, laissant à sa droite le bassin où les navires viennent se mettre à quai pour prendre ou déposer leur chargement, se dirigea vers l'avant-port où se trouvaient trois ou quatre bateaux en partance. Parmi ces derniers, il y en avait un encore tout près du bord, mais auquel s'amarrait déjà le remorqueur qui devait le mettre au large.

Il enjamba lestement la muraille du bateau qui ne s'élevait pas à un mètre au-dessus du quai, puis il se retourna vers son chien. Dans toute autre circonstance un obstacle aussi insignifiant n'aurait pas arrêté bien longtemps Zéro: il l'eût franchi d'un bond joyeux, et fût arrivé avant son maître; mais, ce jour-là, il manquait décidément d'entrain. Il n'avait pas osé s'enfuir, bien qu'il en eût fortement envie; mais, craignant quelque fâcheuse aventure, et ne voulant pas qu'on pût lui demander un jour "ce qu'il était allé faire dans cette galère", il s'était assis tranquillement sur son séant, dans une attitude assez mélancolique, et il regardait vaguement autour de lui, attendant de nouveaux ordres. Il semblait croire que son maître était en visite, et qu'il n'avait pas besoin d'entrer, puisqu'on ne l'en priait point.

Le capitaine connaissait trop bien son chien pour ne pas douter de ce qui se passait en lui. Il comprit donc ses préoccupations, ses soucis et ses craintes. Il ne put pas douter que le condamné ne devinât parfaitement de quoi il retournait pour lui, et cette seule idée lui fit gros coeur.

—S'il n'obéissait qu'à son instinct, se dit-il, comme il aurait vite fait de retourner à la maison. Il ne reste ici que pour m'être fidèle jusqu'au bout — jusqu'à la mort peut-être!

Cependant il n'était pas venu si loin pour reculer au dernier moment. D'ailleurs sa parole était donnée! ce qu'il ne ferait pas aujourd'hui, il fau-

(Suite à la page 33)

# Le Chien du Capitaine

Suite de la page 32

drait le faire demain... autant en finir tout de suite.

—“Ici, Zéro!” fit-il de sa voix de commandement.

Le chien prit son élan, sauta lestement par-dessus le bord et vint tomber aux pieds de son maître.

—“Couche!” dit Jean Pigault, qui ne voulut ni le regarder — ni l'en avoir pas le courage — ni le caresser, car une caresse, en un pareil moment, lui eût semblé odieuse comme une trahison.

De son côté, le chien fixait sur lui son grand oeil clair, doux et profond, qui semblait dire:

—“Tu m'as rappelé, me voici; maintenant que faut-il faire?”

—“Couche!” répéta Jean Pigault pour la seconde fois en faisant de la main un geste qui ordonnait le repos absolu et l'immobilité parfaite.

Zéro tourna deux fois sur lui-même, comme s'il eût voulu choisir sa place; puis il se coucha en rond, ferma un oeil, ouvrit l'autre et attendit.

—“J'aime mieux cela!” se dit Pigault. J'aurais redouté une scène de sentiment; les scènes sont inutiles... et puis ça fait du mal!...

Le capitaine de la Jeune-Alix était debout sur sa passerelle, surveillant les derniers apprêts de son appareillage, car on allait partir. Comme Jean Pigault, Tautin était de la race des loups de mer. Dans leur jeunesse, ils avaient navigué ensemble; mais Tautin avait fait sa pelote moins vite que Pigault, et celui-là devait travailler encore, quand déjà l'autre avait e droit de se reposer. Ils n'en étaient pas moins restés d'excellents amis, se revoyant toujours avec plaisir.

—Bonjour, vieux! dit Tautin, en tendant la main à Pigault. Quel bon vent t'amène?

—Un service que je viens te demander.

—Merci! c'est fait! mais parle vite! tu vois que nous n'allons pas coucher ici!

—Je viens te demander un passage.

—Pour toi?

—Non, pour un ami.

—Tu sais où nous allons?

—Au Sénégal, m'a-t-on dit!

—Juste! C'est là que veut se rendre ton monsieur?

—Oui... c'est-à-dire non!

—Oui, non! lequel des deux?

—Eh bien! il ne tient pas précisément à faire un aussi long voyage... mais il faut qu'il le fasse!

—Ah! je comprends! c'est un indiscipliné, à qui l'on ménage un tour du monde... de correction.

—Non! reprit vivement Jean Pigault, c'est au contraire un très bon enfant. Mais il est la cause de grandes divisions dans la famille.

—Entre le père et la mère?

—Pas précisément, mais entre le mari et la femme, et on le sacrifie pour avoir la paix!

—Pauvre diable!

—Il est à plaindre, en effet, et je te demanderai des bontés pour lui.

—Il les aura, cela va sans dire! Mais je te préviens que nous ne sommes pas trop bien outillés du côté de la cambuse; je ne m'attendais pas à l'honneur d'avoir des passagers, et notre ordinaire n'est pas riche... tu connais ça toi?

—Ceci n'est qu'un détail auquel je ne m'arrête pas. Le particulier auquel je d'intéresse n'est pas difficile!

—Ca se trouve bien! mais va le chercher! il est dans les environs j'imagine? nous démarrons dans cinq minutes. Ce port est difficile en diable! tu le sais mieux que personne. Si je ne profite pas du jusan pour sortir, il faudra que je me fasse traîner jusqu'en pleine mer. Cours donc et reviens vite!

—C'est inutile! le passager est déjà à ton bord.

—Tiens! je n'ai vu entrer que toi!

—Et mon chien! fit Pigault en riant.

—Quelles bourdes me contes-tu là?

—Pas la moindre bourde! c'est le voyageur que je t'amène! Ecoute-moi!

—Je ne fais que cela!”

En termes élogieux, parce qu'il était sous l'empire d'une émotion réelle, Pigault raconta l'histoire de son chien... et celle de sa femme. Elles étaient si étroitement mêlées l'une à l'autre, qu'il était vraiment impossible de les séparer. Il dit comment il avait sauvé Zéro, et comment il l'avait aimé. Il peignit toute la tendresse de son chien pour lui, et ne cacha point l'antipathie de sa femme pour son chien. La vie à trois devenait insupportable; il fallait donc que l'infortuné Zéro quittât la maison.

—“C'est toujours comme cela!” dit Tautin, avec un gros rire, qui élargit la patte d'oie autour de ses yeux; c'est toujours comme cela, quand, à nos âges, on épouse des jeunes filles. Il vaut encore mieux blanchir ensemble; ce n'est peut-être pas aussi amusant, mais c'est plus sûr!

—Cela se peut bien! répliqua Pigault avec un peu de brusquerie; mais ce qui est fait est fait, et il n'y a plus à y revenir. Il faut donc que le chien s'en aille! Mais, vois-tu, c'est plus fort que moi! en me séparant de lui, je ne cesse pas de l'aimer. C'est bon, c'est affectueux, c'est intelligent, cet animal-là! ça m'est un crève-cœur de le voir, et j'aurais encore plus de chagrin si je le savais malheureux. Je viens te l'offrir! en veux-tu? c'est un cadeau que je te fais. Il t'aimera, et te servira comme tu ne l'as jamais été... par un chien.

—Tope-là! dit Tautin, c'est affaire faite. Je l'emmené. Nous allons voir le Sénégal ensemble. La trotte est bonne, et nous aurons le temps de nous accoutumer l'un à l'autre. En revenant, je l'enverrai à Grandcamp, où je ne tarderai pas à m'en aller planter mes choux. Ma femme aime les chiens; comme ça se trouve, dis donc! et si le tien lui témoigne un peu d'amitié, il ne sera pas trop à plaindre chez nous. Tout cela est bien entendu! Maintenant file ton câble! car si tu restes ici cinq minutes de plus, au lieu d'un passager, j'en emmène deux.

—Je suis parti! mais encore un mot. Je vais le faire descendre à fond de cale. Enferme-le, et ne le laisse remonter sur le pont que quand on ne verra plus la terre, autrement il sauterait par-dessus le bord, et il n'y aurait rien de fait!

—Sois tranquille! je ne le lâcherai que de l'autre côté du Finistère... Mais va-t'en tonnerre de Brest! le flot baisse d'un mètre par minute; tu vas me faire manquer ma marée.”

Pignault descendit lentement de la passerelle et s'approcha de son chien: —“Ici, Zéro!”

Zéro crut qu'on allait repartir. Il se leva comme si un ressort l'eût poussé, et, au risque de tout culbuter autour de lui, mais pourtant sans culbuter rien, il se mit à bondir à droite et à gauche, en avant, en arrière. Pigault calma toute cette fougue avec un mot et un geste de commandement, et le chien revint auprès de lui, calme, docile, soumis. On eût dit qu'il voulait se faire regretter!

A ce moment, le mari de Lise, que les circonstances contraignaient à se conduire en homme politique, et à ne pas dire toute sa pensée, tira son mouchoir de sa poche, le tortilla serré, en fit une pelote, et, après l'avoir montré à Zéro, le jeta au fond de cale en lui disant: —“Apporte!”

Zéro n'avait pas l'habitude de céder sa part de ces jeux-là. Il se précipita à la suite du mouchoir, sauta sur une pile de sacs, rebondit sur des barils de salaisons, et glissa le bout de son museau entre deux pots de beurre où le mouchoir avait roulé. Mais, pendant qu'il mettait tant

d'ardeur à prouver son intelligente obéissance et sa bonne volonté joyeuse, sur un signe de Pigault, un matelot poussa la planche qui fermait l'écouille et Zéro se trouva prisonnier, non point sur parole, mais derrière une bonne et solide clôture. Il ne comprit pas tout d'abord; mais, se voyant enfermé il poussa deux ou trois aboiements sonores, comme pour demander qu'on lui ouvrit! Puis, comme on ne lui ouvrait point, il se jeta avec une sorte de rage contre l'obstacle qu'on venait de lui opposer, s'efforçant de le repousser ou de le briser. Hélas! tout fut inutile. Le navire était solide dans ses détails comme dans son ensemble. Rien ne céda. Zéro comprit qu'il était perdu, et sa douleur s'exhala dans un hurlement lamentable. Ce grand cri, où l'on eût cru reconnaître quelque chose qui ressemblait à l'accent de la voix humaine, frappa l'oreille de Pigault, au moment où après avoir fait au capitaine de la Jeune-Alix un dernier signe d'adieu, il s'élançait sur le quai. Il lui retentit dans l'âme, comme le gémissement suprême d'un ami l'appelant à son secours.

Instinctivement, sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, Pigault s'arrêta. On eût dit que ses pieds le clouaient au sol. Il était évident qu'il hésitait encore; mais il se fit honte à lui-même de cette faiblesse, et, d'un pas ferme, sans retourner la tête, il reprit le chemin de la Côte de Grâce pour regagner au plus vite les Roches Blanches où on l'attendait. A peu près à moitié chemin du port et de sa maison se trouvait une petite éclaircie, habilement ménagée entre les arbres, afin de permettre au promeneur de jouir un moment d'une échappée de vue sur la mer.

Pigault s'était arrêté là bien souvent; il s'y arrêta une fois encore et regarda.

La Jeune-Alix, abandonnée par son remorqueur, mais entraînée par le jusan, ses voiles gonflées par un vent favorable, et le cap tourné vers le grand large, devait en ce moment filer ses dix lieues à l'heure.

—“A présent tout est fini, se dit le capitaine: Lise va être contente, c'est toujours cela! Mais moi, je ne le suis pas! Pauvre bête! Quel cri, quand elle a senti que je quittais le bord... Ah! ce cri-là, il me semble que je l'entendrai longtemps... Mille tonnerres! je ne suis donc plus un homme à présent. Voilà que j'ai la larme à l'oeil... Est-ce qu'on pleure pour un chien?”

Pigault tira sa montre et regarda l'heure. Il était midi cinquante. On dinait chez lui à une heure; il se secoua, passa sa manche sur ses yeux, — le pauvre Zéro ne lui avait pas rapporté son mouchoir, et pour cause, — et il reprit, en hâtant le pas, le chemin de la Villa des Roches-Blanches.

## VII

Pigault trouva, en rentrant, le couvert mis, la soupe trempée et sa femme qui l'attendait, tout en travaillant dans la salle à manger.

Son premier regard fut pour le coucou, qui marquait une heure et une minute.

—“Je crois qu'il avance!” dit-il, comme s'il se fût senti en faute, et qu'il eût voulu se défendre, alors même qu'on ne l'attaquait pas.

—Je ne crois pas, répondit Mme Pigault, non sans quelque vivacité; il va comme l'église, qui va elle-même comme l'hôtel de ville, lequel va comme le soleil!

—Le soleil?

—Eh non! le coucou! Mais tu n'es pas en retard. J'ai failli attendre, mais je n'ai pas attendu; c'est le principal. Seulement, ajouta-t-elle, en fixant sur le visage de son mari son oeil pâle, singulièrement scrutateur, je voudrais bien savoir où tu as passé ta journée.

—Tu devrais dire: Ta matinée!

## AIRELLE DE JARDIN



L'airelle de jardin produit la première année. C'est un fruit excellent pour les confitures, conserves et tartes. Facile à cultiver, fécond, produit un gros fruit. L'airelle peut être semée chaque année et produit chaque année. Produit sous n'importe quel climat et dans toutes les qualités de terre. Le fruit est plus gros que l'airelle commune ou le bleuët. Confité avec des pommes, des citrons ou tout autre fruit sûr, on obtient une gelée délicieuse. Vous serez enchanté et très satisfaits de cette nouveauté facile à cultiver et exquise. Paquet 15cts. Plus 02 cts., pour le postage.

OFFRE SPECIALE.—3 paquets d'Airelle de Jardin et 2 paquets de la fameuse fève de cours pour 55 cts. Donnez votre ordre dès maintenant.

DOMINION SEED HOUSE  
245 Elgin Street - Georgetown, Ont.

## HOTEL PENNSYLVANIA

Ses particularités :

Cuisine excellente,  
Confort moderne de ses  
chambres,  
Service courtois,

font de cet hôtel le rendez-vous  
préférés des hommes d'affaires et  
des visiteurs à Montréal. — Un  
essai vous donnera la plus entière  
satisfaction

Lunch: 75c — Diner: \$1.  
Spécial du Dimanche:

**\$1.25**

1254 St-Denis, - MONTREAL  
(Près Ste-Catherine)

**HOTEL CHESTERFIELD**  
130 West 49th St  
New York City

600 CHAMBRES  
TARIF PAR JOUR

Chambre simple.	\$2.00
Chambre double.	3.00
Chambre simple avec bain.	3.00
Chambre double avec bain.	4.00

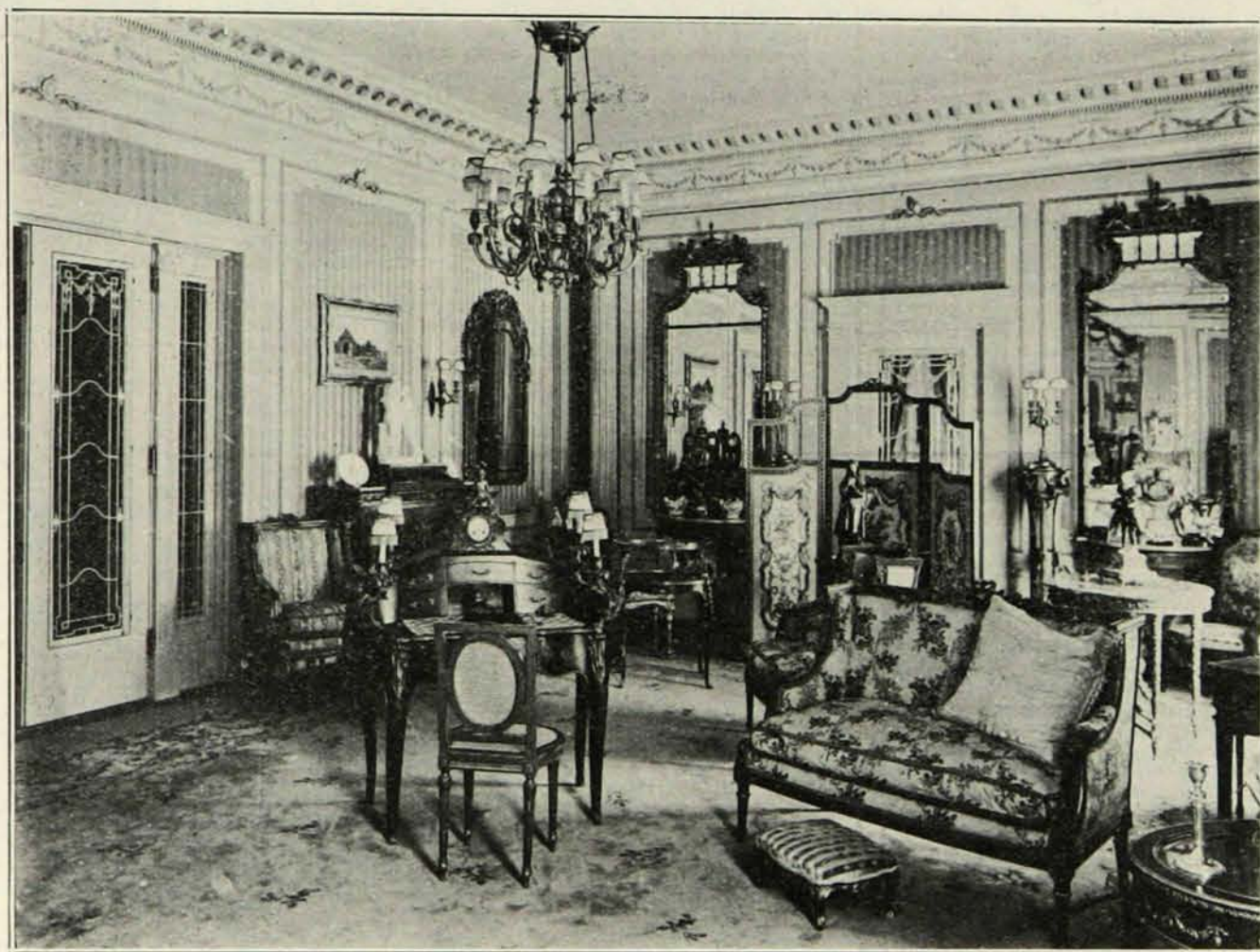
Taux spéciaux à la semaine  
Eau courante à la glace.  
Phone BRYANT 8000

—Soit! je ne chicane pas sur les mots! Tu es parti après le déjeuner... et, depuis lors on n'a plus entendu parler de toi.

—Vrai, je suis resté dehors aussi longtemps que cela?

—Voilà une réponse qui prouve que

Suite à la page 35



*Ici, le confort s'est joint au luxe pour faire de cette pièce un merveilleux ensemble de bien-être et de beauté.*



*C'est l'hiver... et c'est le plaisir pur et blanc comme la neige où s'ébattent nos petits...*

# Le Chien du Capitaine

Suite de la page 33

le temps ne te paraît pas trop long loin de moi... Mais cela ne me dit pas ce que tu as fait...

—Ce que j'ai fait?

—Oui!

—Tiens! laissons cela! J'aime autant ne pas en parler; je voudrais pouvoir l'oublier moi-même.

—Ah! tu as fait des choses dont tu n'oses pas parler, des choses que tu voudrais oublier! dit la jeune femme, dont l'oeil bleu s'alluma, en laissant voir comme de petites paillettes d'or qui rayaient le saphir pâle de sa prunelle. Prends garde, Jean!"

Pigault sourit de cette menace qui ne lui faisait pas peur, et se sentit intérieurement flatté. L'homme est si vain, qu'il cherche partout ce qui peut caresser son amour-propre, et il est si habile, qu'il finit toujours par le trouver.

"J'ai embarqué Zéro, dit-il d'un ton bref. La maison est maintenant débarrassée de ton ennemi, et tu auras demain des oeufs frais à ton déjeuner. Si les poules veulent bien pondre. Tu vois que le procès du criminel n'a pas duré trop longtemps."

Très charmée de la victoire qu'elle venait de remporter, Mme Pigault fit des frais d'amabilité. Pigault, de son côté, ne laissa point que d'y mettre du sien, et il s'efforça de maintenir la conversation à une certaine hauteur. Mais nous devons avouer qu'il n'y réussit guère; il écoutait sa femme, et c'était son chien qu'il entendait. Le cri de Zéro, au moment où il avait quitté le bord de la Jeune-Alix lui retentissait encore dans la poitrine.

Tout semblait, du reste, se conjurer pour lui rappeler l'exilé.

Chaque fois que l'on ouvrait la porte de la cuisine, et qu'il apercevait, sur le tapis que l'on n'avait pas encore enlevé, la place inoccupée, il éprouvait quelque chose comme un vague malaise. Le nom du pauvre animal ne fut pas prononcé une seule fois par lui; s'il n'en parlait point, il y pensait.

Lise, qui, au fond, ses emportements mis à part, n'était pas une mauvaise femme, et qui d'ailleurs avait une sincère affection pour son mari, ne put fermer les yeux sur son chagrin; elle commença par s'en irriter, lui reprochant tout bas de tant s'attacher à une bête quand il avait une femme; mais quand elle vit que cette tristesse augmentait, sans que pour cela son humeur s'altérât, ou qu'il cessât d'avoir pour elle les mêmes prévenances délicates et les mêmes attentions gracieuses, elle éprouva quelque chose qui pouvait ressembler à un remords.

Elle se reprochait d'avoir privé cet homme excellent d'un compagnon auquel il avait tant de raisons d'être attaché.

Le capitaine ne tarda point à ressentir le contre-coup de ce qui se passait en elle, et, en voyant sa femme d'humeur plus égale et plus douce, il y eut des moments où nous sommes bien obligé de l'avouer, il oublia complètement son chien!

Mais, souvent aussi, ce souvenir lui revenait tout à coup, avec une vivacité singulière. Il se demandait alors où était ce pauvre Zéro; ce qu'il était devenu; comment on le traitait; s'il était bien malheureux; et (lecteur, vous ne rirez pas si vous avez un chien!) s'il pensait encore à lui. Il avait beau vouloir cacher cette préoccupation à Mme Pigault, il y avait des moments où malgré ses efforts, elle percevait et se faisait jour sur son visage.

Dans la crainte de rouvrir cette blessure profonde et qui saignait toujours, Lise ne parlait jamais de Zéro; mais, chose étrange! elle en était arrivée à y penser presque autant que son mari.

"J'irai à Cherbourg dans six mois, se disait le capitaine, pour arrêter mon règlement avec les Sorel; je

prendrai terre à Isigny, et je tirerai une bordée jusqu'à Grandcamp... pour le revoir."

Pour peu que l'ami Tautin se fût piqué d'exactitude. Pigault était certain de recevoir bientôt la lettre, si impatiemment attendue, qu'il lui avait promise.

Un beau jour, elle vint, en effet, par le courrier du matin, que l'on distribuait sur la Côte de Grâce à peu près à l'heure du premier repas. Il n'eut pas besoin de reconnaître la bonne grosse écriture du capitaine l'autin. Le timbre de Saint-Louis disait que les passagers avaient atteint leur destination. Il la mit dans sa poche, pour la lire tranquillement un peu plus tard, quand il serait sûr que personne ne viendrait l'interrompre ou le troubler. Lise n'avait pas aperçu le facteur.

Le capitaine resta encore quelques minutes à causer indifféremment de choses et d'autres avec sa femme, puis il alluma sa pipe, et il alla fumer au grand air, ce qui lui arrivait du reste assez souvent après ses repas.

Quand il eut parcouru à peu près la moitié de la Côte de Grâce, il entra sous le couvert de la haute tutaie, en se dirigeant du côté de la mer. Il gagna le banc rustique, fait d'un quartier de roche, couvert de mousse, où il était déjà venu s'asseoir pour suivre des yeux la Jeune-Alix, le jour où elle avait emporté Zéro.

Certain maintenant d'être tranquille et sans témoins il ouvrit sa lettre avec une hâte fiévreuse.

Tautin, qui n'était pas un phraseur, lui écrivait:

"Mon bon vieux!

"Je mets la main à la plume pour te coucher ces quelques mots par écrit, ainsi que tu me l'as demandé; tu peux m'en savoir gré, je t'assure, car les lettres ne sont pas mon fait. Excepté à ma bourgeoise et encore pas bien souvent, je n'écris guère que sur mon livre de bord. Mais ce qui est dit est dit, j'ai promis et je tiens!

"Il faut primo que tu saches que, tant que nous avons été dans la Manche, et qu'il a senti la terre normande, le malheureux Zéro n'a fait que pleurer, crier, geindre et se lamenter, que ça fendait le coeur de tous mes matelots, qui ne l'ont pourtant pas tendre. Espérant que ça le ferait taire, je lui ai envoyé sa ration à la même heure qu'aux hommes; mais il n'a voulu ni boire ni manger. Le soir venu, il s'est fait un peu d'accalmie dans cette tempête probablement parce que, après avoir donné tant de voix, il ne lui en restait plus dans la gorge. Quand j'ai vu que la musique cessait, je suis descendu, à seule fin de lui parler de toi; je suis bien certain qu'il m'a compris, car, en entendant prononcer ton nom, il a tourné de l'oeil et frétille de la queue, ce qui chez le chien, est toujours signe de quelque chose.

En remontant, j'ai laissé l'écoutille ouverte, pour lui donner de l'air. Il a bondi comme un diable en caoutchouc, m'échappant des mains, et me filant entre les jambes, si vite que je ne m'en suis aperçu qu'après! Tu a fait deux ou trois fois le tour du pont, comme s'il avait eu le feu quelque part. J'ai eu peur un moment qu'il ne piquât une tête par-dessus le bord tant il était affolé. Ne te trouvant pas, — il était bien évident que c'était toi qu'il cherchait, — il s'est mis à aller et venir comme un fou, se jetant dans les jambes d'un chacun. Enfin, il s'est trouvé aculé dans un coin; on en profita pour passer une corde dans l'anneau de son collier, et je l'ai confié à un mousse, avec défense de le lâcher une seconde. Le gamin avait beau faire, s'arc-bouter sur ses reins, se pencher en arrière, se retenir aux mâts, il en avait tou-

jours plein la main, tant l'autre tirait sur la corde.

"J'ai dit qu'on le laissât faire un peu, pour voir.

"A ce moment-là, nous allions vent arrière, filant nos douze noeuds, le cap au grand large. Mais le gredin n'a pas perdu le nord; il a piqué raide comme me balle, du côté du gouvernail, s'est levé debout, a posé ses pattes sur le bordage, si fermes qu'on aurait dit qu'elles y étaient rivees, le nez droit sur la côte normande, qu'on ne voyait pourtant plus, et reniflant l'air qui venait de chez toi. Bientôt la lame a grossi et nous avons commencé à emarquer des paquets de mer. L'eau lui sautait chaque fois à la figure et le trempait comme une soupe. On le rappelait; impossible de lui faire rien entendre. Il trouvait sans doute que c'était là sa place, car on avait beau le tirer en arrière, il y retournait toujours, en poussant de temps à autre de petits jappements plaintifs.

"Quand nous nous sommes trouvés dans le golfe de Gascogne, où notre coquille de noix sautait sur le dos de ces grandes vagues qui viennent tout exprès d'Amérique sans se déranger de leur ligne, pour mieux nous secouer le tempérament, il a commencé à comprendre qu'il perdait son temps. Nous avions d'ailleurs tant de fois viré de bord sous le vent, que j'ai dans l'idée qu'il lui aurait été difficile, si malin qu'il soit, de trouver Honfleur sur la carte. Il a donc quitté son poste, et il est allé se coucher au pied du grand mâ, ton mouchoir dans les dents, pour avoir encore quelque chose de toi, voire même qu'il a failli dévorer un mousse qui voulait le lui prendre. Là, il s'est tenu tranquille, et n'a plus rien dit à personne.

"Mes hommes qui ne sont pas des brutes, se sont laissés empoigner par la douleur de ce pauvre animal; ils en ont eu comme une pitié, et se sont mis à le gâter à qui mieux mieux. S'il les avait écoutés, il serait mort d'indigestion au bout de huit jours; mais on aurait dit vraiment qu'il ne voulait mourir que de chagrin. Il faut que les animaux aient aussi parfois leurs idées! Au lieu de s'emporter sur la nourriture, comme l'aurait fait bien des gens, ton chien n'en prenait que juste ce qu'il lui fallait pour se soutenir. Il voyait bien que tout le monde voulait être bon avec lui; mais sans faire pour cela le dédaigneux, il avait toujours l'air de quelqu'un à qui c'est bien égal. On le caressait; il se laissait faire; mais lui-même ne rendait la politesse à personne, et, au lieu que cela lui fit du tort, on lui en savait gré. On aurait été fâché qu'il ne fût pas comme cela! Les matelots disaient entre eux que, pour toutes les choses du bon coeur, ce chien-là en remontrerait à bien des chrétiens baptisés. On se souviendra longtemps de lui à bord de la Jeune-Alix.

"Nous sommes arrivés à Saint-Louis sans avaries, tout l'équipage en bonne santé. Zéro s'était beaucoup ennuyé pendant la traversée, dans ces derniers temps il avait beaucoup dormi et souvent aboyé en dormant ce qui me ferait croire qu'il a beaucoup rêvé. Il a paru heureux de se revoir sur le plancher des vaches, qui est aussi celui des chiens. Il a fait trois ou quatre bonds sur la terre solide, comme pour en prendre possession; puis il s'est mis à courir en jappant et en flairant le sol comme pour y chercher ta trace. Je ne te dis pas ça pour te faire de la peine, mon vieux copain, mais uniquement parce que c'est la vraie vérité: tu avais là un chien qui t'aimait bien!

"Mais ça ne devait pas s'arrêter là! cet effronté a fait en plein port une chose que les chiens font bien rarement, et qui prouve qu'il a un fier toupet. Il est entré dans plus de dix bateaux, sautant par-dessus le bord

quand il était à quai, et, au besoin, se risquant sur les passerelles comme un vrai mousse, quand il fallait enjambrer pour aller de l'un à l'autre. Je crois qu'on n'avait encore jamais vu cela. Il te cherchait partout furetant dans tous les coins. Quand il était bien certain que tu n'étais nulle part, il regagnait le pont de la Jeune-Alix pour recevoir sa pâtée et se reposer un peu. Après quoi, il recommençait ses courses comme un vrai dératé.

"Tu sais qu'une fois à terre les matelots ont la langue bien pendue. Les miens, sous ce rapport, ne cèdent leur part à personne. En quelques jours, l'histoire de Zéro a fait le tour du port; elle a même gagné la ville. Ton shien est maintenant connu à Saint-Louis comme le loup blanc. J'ajoute qu'il est considéré, recherché, aimé partout. Un capitaine anglais m'en a offert une somme; il la doublera si je veux, car il s'allume sur la bête. Il dit que si le chien est jamais à lui, il en fera son ami intime, et que, lorsqu'il mourra, il lui élèvera un tombeau, avec une inscription en lettres d'or, en anglais et en français.

—En hollandais aussi, mylord, que je lui ai dit, si vous voulez être sûr qu'il comprenne! Le hollandais, c'est sa langue maternelle et il n'en a jamais bien parlé d'autre.

"Tout cela me fait craindre un malheur. Les matelots, sans leur faire de tort, sont un peu charardeurs, comme les soldats. Parmi ces hommes de toutes les nations, il peut bien s'en rencontrer quelques-uns qui ne demanderaient pas mieux que de s'approprier le bien d'autrui.

"J'ai paré la chose de mon mieux, en faisant quitter le port à Zéro, Je l'ai emmené dans l'intérieur de la ville, à l'hôtel des Deux-Poles où je loge quelquefois, et que tu connais parbleu bien! car nous y avons fait ensemble plus d'un bon dîner. Le chien du patron était mort: un grand danois, moucheté de noir et de blanc, qui courait si bien devant sa voiture! Zéro a hérité de sa niche. Je l'enchaîne quand je sors. Lorsque je suis seul à l'hôtel, il reste dans ma chambre, où il se plaît mieux. Mais il est si malin que, si je tarde trop, il parvient toujours à se débarrasser ou de la chaîne ou du collier. Il fait tout ce qu'il veut de ses pattes; un singe n'est pas plus adroit de ses mains. Nous sommes déjà bons amis, parce qu'il a du coeur, et qu'il sent que je l'aime bien. Mais tu n'as rien à craindre! je vois déjà que ce ne sera jamais la même chose qu'avec toi. Il y a des moments où il me regarde comme s'il voulait me demander de tes nouvelles. N'en ayant pas, il m'est bien impossible de lui en donner. Je me contente donc de lui parler de toi, et je vois que ça lui fait toujours plaisir.

"J'ai livré mon chargement sans perte ni déchet; mais, comme je ne tiens pas à revenir sur lest, je m'occupe d'un petit fret que l'on me fait espérer, et que je tâcherai d'avoir aux meilleures conditions possibles. Il s'agit de bois de couleur pour Caen et pour Cherbourg. Cela m'irait assez, à cause du voisinage de la maison, que, dans ce cas, je ne quitterai plus, car, j'ai de vieilles douleurs qui commencent à m'avertir que l'heure de la retraite va bientôt sonner pour moi. Si les choses tournent comme je le souhaite, je serai à Grandcamp dans deux mois. Tu pourras y venir voir ton chien et ton ami.

"Jacques Tautin,

"Capitaine au longcours".

"P.-S. — Vingt mille sabords! cette lettre était écrite depuis deux jours, prête à partir par le courrier de ce soir. Je rentre; je vais à la niche pour voir Zéro, car je suis plus bête que lui, et j'ai fini par ne plus pouvoir m'en passer! Plus de chien! ni vu ni

Suite à la page 36

# Le Chien du Capitaine

Suite de la page 35

connu! Je m'informe. Les gens de l'hôtel ne peuvent rien me dire. C'est toujours comme cela! Je ne sais que faire— Je me donne au diable, qui ne veut pas de moi. Je cours au bateau: Zéro n'y est pas, et il n'y est pas venu! Mais le mousse, qui a plus de malice qu'il n'est gros, prétend qu'il l'a vu passer se dirigeant vers l'avant-port. Je veux en avoir le coeur net, et je m'y rends pour me renseigner.

"J'ai là quelques amis, un entre autres, Anzoufe (du Havre), surveillant du grand bassin, qui est venu plusieurs fois à bord de la Jeune-Alix, et qui connaît Zéro. Je l'interroge; il est bien persuadé qu'il a vu, en effet, passer ton chien, mon chien, notre chien! suivant un matelot appartenant à l'équipage des Deux-Amis, un sloop de Dieppe, capitaine Franqueville, qui a fait l'an passé trois voyages à Honfleur, et qui était depuis deux jours en partance pour Marseille.

"Il paraît que Zéro n'avait l'air ni contraint ni forcé, le gueux! bien loin de là! il marchait sur les talons du matelot, comme s'il avait suivi son maître.

"Cela m'a donné un coup!  
"Si c'était, en effet, le Hollandais, son ancien patron, Zéro serait perdu pour nous! me suis-je dit; mais rien n'est plus facile à savoir. Je vais aller trouver Franqueville et lui demander des renseignements. Entre capitaines, on se rend bien ces services-là!

"Mais quand le malheur nous entreprend, il ne fait pas les choses à moitié! Le sloop avait déjà levé l'ancre; il était parti depuis une heure faisant comme on l'avait dit, voile pour Marseille, avec escale à Cadix et à Gibraltar... Tout cela m'a chiffonné, et je m'en cache pas; je commençais à aimer le poil de la bête, et je sens que ce pauvre Zéro va me faire faute. Quant à toi, t'en voilà débarrassé... si je ne me trompe, c'est à cela que tu tenais le plus! Excuse-moi si je n'ai pas fait mieux, et sois bien certain que j'ai fait du moins ce que j'ai pu"

Le capitaine Pigault, qui avait dévoré cette lettre en un clin d'oeil, en reprit ensuite la lecture, lentement, phrase par phrase, ligne par ligne, et presque mot par mot! puis il la laissa tout ouverte sur ses genoux, hochant la tête à deux ou trois reprises, et dit à mi-voix:

"Du moment où je l'avais renvoyé de la maison cela devait finir ainsi!"

A ce moment un léger bruit de feuilles froissées et de branches écartées derrière lui, et des pas qui se rapprochaient, lui firent tourner la tête. Il se trouva face à face avec sa femme.

"Toi ici! dit-il doucement.

—De qui est cette lettre? demanda la jolie créature, dont les sourcils se froncèrent subitement.

—Elle est de Zéro! dit Jean Pigault, tout à sa pensée.

—Ah! Zéro écrit donc, à présent? répondit Lise avec un mouvement d'épaules.

—Je voulais dire du capitaine Tautin, à qui je l'avais donné...

—Et qui t'envoie de ses nouvelles?

—Précisément! Mais toi-même, par quel hasard es-tu ici?

—C'est bien simple, dit Lise qui tout à coup était redevenue douce, et qui venait de s'asseoir sur le banc rustique, à côté de son mari. Tu es sorti ce matin un peu plus tôt que d'habitude, à ce qu'il m'a semblé; je t'ai vu marcher vite; tu avais l'air préoccupé: j'ai cru qu'il y avait quelque malheur dans l'air et je t'ai suivi...

—Pas tant de malheur que cela! fit Pigault avec sècheresse; Tautin a perdu Zéro, voilà tout!"

Lise aurait pu répondre à son mari que, du moment où il ne l'avait plus, peu lui importait que son chien fût à celui-ci ou à celui-là; mais elle n'osa point, tant il paraissait contrarié. Elle prit donc, sans rien répliquer, la

lettre que Pigault lui tendait, et elle la lut tout bas.

"C'est bien malheureux! dit-elle, en la lui rendant avec une certaine émotion. Qui aurait pu prévoir cela?"

—On ne prévoit jamais!" dit Jean Pigault, sans la regarder.

Trois ou quatre mois se passèrent, et l'automne jaunissait de nouveau les feuilles des hêtres, des platanes et des ormeaux qui décoraient les belles pentes de la Côte de Grâce, sans qu'aucun incident vint égayer ou attrister la vie un peu monotone, mais calme, et, à tout prendre, assez heureuse des deux époux. Pas une seule fois le nom de Zéro n'avait été prononcé par l'un ou par l'autre. Si le capitaine gardait du passé un souvenir pénible, il avait du moins la discrétion de n'en jamais rien laisser voir. Quant à la jeune femme comme si elle eût eu à coeur de lui faire oublier les ennuis dont elle avait été la cause, et qu'elle n'avait pas prévus si grands, elle se montrait avec le capitaine pleine de gentillesse et de grâce. Il y avait là un changement, je dirais volontiers une conversion morale qu'il eût été injuste de méconnaître. Il suffisait qu'elle pût croire qu'une chose était agréable à son mari pour qu'elle s'empressât de la faire. Pigault avait perdu un chien mais il avait trouvé une femme. Peut-être, parmi nos lecteurs s'en rencontrerait-il qui ne le plaindront pas. Lui-même ne se plaignait point.

Seulement il se demandait parfois ce que Zéro était devenu; et, dans ces moments-là, une ombre assombrissait son front. Mais il essayait de chasser loin de lui cette pensée importune, et se reprochait à lui-même ce qu'il appelait une faiblesse indigne d'un homme. Lise devinait alors ce qui se passait en lui, et elle restait triste jusqu'à la fin de la journée.

Cependant elle s'occupait de sa maison comme la meilleure des ménagères, et l'on pouvait dire qu'il n'y avait pas dans tout Honfleur un intérieur mieux tenu que le sien. Sans avoir une grande fortune, à force d'ordre et d'économie, par un judicieux emploi de ses ressources modestes, elle arrivait à le faire mieux vivre que la plupart des riches bourgeois de la ville. Il ne faut pas croire que tous les hommes soient indifférents à ces mérites-là chez mesdames leurs épouses. Mais que de peine la brave petite femme se donnait pour obtenir ces résultats! Les jours de marché, par exemple, elle se levait avec l'aurore, et suivie de Jeanneton, qui portait le panier, elle achetait de première main ce que les paysans apportaient de meilleur au chef-lieu de canton.

Un certain samedi, qu'elles revenaient ainsi toutes deux, avec une foule de bonnes choses, et charmées de faire des gâteries au capitaine, qui dormait encore, Lise, qui marchait la première, aperçut devant sa porte, couchée en travers, une forme étrange, dont tout d'abord, et à première vue, elle ne distingua point la nature. On eût dit d'une masse sombre, comme d'un tas de poils noirs et gris, qui ne remuait pas.

Elle recula, avec un sentiment de crainte plus instinctif que justifié, — car cette chose sans nom semblait inoffensive, — et elle appela sa bonne.

"Jeanneton, Jeanneton; qu'est-ce que cela peut bien être? regardez donc!"

Jeanneton, fille des champs, robuste et hardie, passa devant sa maîtresse, qui venait de faire deux pas de retraite, et toucha du pied l'objet inconnu. On entendit un murmure plaintif, comme un gémissement. Puis lentement, péniblement la chose se souleva, accentua ses lignes, et les deux femmes virent devant elle un chien.

"Oh! Madame, mais c'est Zéro!" s'écria Jeanneton qui, dans son saisissé-

ment faillit laisser tomber le panier aux provisions.

Zéro, car en effet c'était bien lui, Zéro, en entendant prononcer son nom, remua doucement la queue, comme pour faire voir qu'il avait compris ce que Jeanneton venait de dire. Mais, en reconnaissant Mme Pigault, le pauvre animal se ressouvint, hélas! que la maîtresse de la maison ne l'aimait pas, et timide comme les malheureux, portant bas l'oreille, sans se plaindre, mais en lui jetant un regard navré, qui semblait demander grâce, il se traîna lentement, péniblement de l'autre côté de la route, et se coucha au bord du fossé, les yeux fixés sur ce logis dans lequel peut-être il ne rentrerait jamais, mais au seuil duquel il était revenu mourir.

—Ah! madame, dit Jeanneton, dont le coeur était compatissant et l'âme tendre sous sa rude enveloppe, voyez comme il est maigre! ses os crèvent sa peau!

—Oui, dit Lise, on voit qu'il a souffert. Puis elle ajouta; Je n'aurais pas cru que cela put me faire autant de peine!

Le regard de l'infortuné, si craintif et si douloureux, plus éloquent qu'aucune parole humaine, entraînait comme un aiguillon dans le coeur de la jeune femme, où il enfonçait la pointe du remords.

"Faut-il que j'aie été mauvaise, pensa-t-elle, pour qu'il ait si peur de moi."

Elle l'appela.

Zéro se souleva comme pour aller à elle; mais, comme s'il n'avait pas cru que ce fût vrai, il se recoucha à la même place. La jeune femme comprit ce qui se passait en lui.

"Allons, dit-elle d'une voix affectueuse et bonne, je vais à toi, puisque tu ne veux pas venir à moi!"

Elle traversa rapidement la route. Zéro se rassa contre terre, craintif. Mais elle, pour le rassurer prit dans ses deux petites mains cette grosse tête, qui n'était pas devenue plus belle en voyageant, mais qui était toujours restée si intelligente, et elle la flatta, la caressa, en donnant les plus doux noms à celui qui n'avait jamais reçu d'elle que de dures rebuffades, et qui n'avait connu que ses dédains.

Le changement était si grand que, tout d'abord, Zéro, rendu défiant par l'expérience amère de la vie, n'y voulut pas croire. Il regarda son ancienne maîtresse à deux fois, comme pour s'assurer qu'elle ne le trompait pas.

Peu à peu cependant il se laissa convaincre, et, tout reconnaissant, il lui lécha les mains, et la regarda avec des yeux qui la remerciaient et qui lui disaient clairement:

"C'est bien vrai, n'est-ce pas? Tu ne voudrais pas tromper un pauvre chien qui ne t'a jamais fait de mal?"

Jeanneton cependant venait d'ouvrir la porte de la cuisine, et Zéro se sentait de furieuses envies d'entrer. Mais il hésitait encore, et, toujours immobile à la même place, il regardait l'intérieur brillant de cette maison où il avait jadis été si heureux, et dont on l'avait si cruellement chassé.

"Allons! viens!" lui dit Mme Pigault, qui devinait sa pensée, et qui voulait se faire pardonner ses torts. Elle entra: il la suivit.

Mais il était tellement épuisé par la fatigue et le besoin, qu'à peine arrivé dans la cuisine, il se coucha sur la première dalle, comme s'il n'avait pas eu la force d'aller plus loin ni de se tenir debout.

"Il meurt de faim!" dit la compatissante Jeanneton.

Lise prit la tourte, et, elle-même, coupa une tranche de pain, épaisse et large, et la divisa en très petit morceaux qu'elle lui donna l'un après l'autre... L'affamé n'en faisait qu'une bouchée. Ils disparaissaient comme



## La Garniture pour Lingerie PRISCILLA

Les plus jolies garnitures pour élégants dessous féminins... les Galons Pliés en Biais Priscilla. S'obtiennent en superbes et diaphanes linon, soie et rayon... en 30 charmantes nuances unies et combinaisons de deux et trois teintes... toutes garanties lavables.

Moins coûteux que le ruban, Priscilla facilite la confection des bordures les plus irrégulières, sans faux plis, étant parfaitement biaisé. Se travaille agréablement et donne d'excellents résultats.

Priscilla se vend partout. Il est peu dispendieux. LIVRE DE MODES GRATIS à votre disposition... seize pages illustrées en couleurs... rempli d'idées et suggestions sur la couture. Envoyez nom et adresse écrits lisiblement au Dépt. F.

**Priscilla**  
**BIAS FOLD TAPE**  
SILK-LAWN-GINGHAM-PERCALE  
The Kay Manufacturing Co.  
Limited  
999, rue de l'Aqueduc, Montréal

## Le Canada a le plus "propre" entrepôt à thé de l'univers

Au cours d'une tournée dans le Dominion, sous les auspices du British Institute of Certified Grocers, six étudiants diplômés visitèrent l'établissement de Montréal de la Salada Tea Company of Canada, Limited. Le rapport suivant fait par le secrétaire, M. C. L. T. Beeching, fut publié dans le Tea & Coffee Trade Journal de New-York.

"Au cours de cette tournée, ils (les étudiants) visitèrent quelques-uns des établissements de thé en gros et en détail du Dominion, et ils estimèrent que celui de la Salada Tea Company à Montréal est l'entrepôt et le centre le mieux aménagé et le plus propre au monde pour le mélange et l'emballage du thé.

Le Canada a raison d'être fier des industries qui peuvent faire une telle impression sur des visiteurs de cette catégorie.

si on les eût jetés dans un gouffre. Il aurait dévoré la miché tout entière, et Lise était si contente du plaisir qu'elle lui faisait, qu'il n'aurait pas fallu la prier beaucoup pour qu'elle la lui donnât.

"C'est assez, madame! dit la prudente cuisinière. Il ne faut pas qu'il mange trop, après un si long jeûne. Ce serait capable de lui donner une indigestion... Je lui ferai une bonne soupe tantôt."

Cependant Zéro, le cri de l'estomac apaisé, se souvint qu'il avait un coeur. Il promena autour de lui des yeux qui

Suite à la page 37

# Le Chien du Capitaine

cherchaient partout, et ce qu'ils cherchaient, on le savait bien!

Il alla flairer les habits du capitaine que Jeanneton, la veille au soir, avait déposés sur une chaise tout près de la cheminée, et son odorat si fin ne le trompa point sur leur provenance.

Certain désormais de la présence de son maître, il regarda tour à tour Lise et l'escalier qui conduisait à la chambre de Jean Pigault, comme s'il avait voulu lui demander la permission de monter.

"Ah! madame, fit Jeanneton, en joignant les mains, que Monsieur va donc être content, lui qui avait tant de chagrin!"

—Oui! bien content! et je ne veux pas retarder son bonheur... la joie ne fait pas toujours peur! Allez ouvrir doucement la porte de la chambre: c'est Zéro qui va le réveiller."

Zéro avait écouté tout ce dialogue avec une telle attention que l'on eût dit vraiment qu'il en comprenait le sens. Il monta lentement derrière la bonne; mais à peine eut-elle ouvert la porte, qu'il se jeta dans ses jupons, au risque de s'y emprêter et de la culbuter, et il se précipita dans la chambre.

Il vit son maître, bondit vers le lit, et tomba comme une masse sur la poitrine du dormeur. Jamais, on peut le dire, homme ne fut réveillé plus brusquement.

Le capitaine poussa un léger cri, avant même d'ouvrir les yeux, et le chien, qui craignit sans doute de lui avoir fait du mal, redescendit du lit aussi vite qu'il y était monté. Jean Pigault, cependant, complètement réveillé, regarda autour de lui, et voyant dans sa chambre celui qu'il croyait à l'autre bout du monde, il se demanda s'il ne dormait point encore. Mais Zéro, sautant pour la seconde fois sur son lit, put le convaincre par la réalité de son poids de la vérité de sa présence. La folle ardeur de sa joie acheva victorieusement la démonstration. Quel autre que ce pauvre Zéro l'aurait donc tant aimé et se serait livré à de tels transports en le revoyant? On ne rencontre pas deux chiens comme celui-là dans sa vie.

Le capitaine enfonça ses deux mains dans la crinière emmêlée de Zéro, qui, depuis quelques jours, avait assez visiblement négligé les soins de sa toilette, et le regardant fixement dans les yeux:

"Oui, c'est bien toi, lui dit-il enfin, tu n'es pas plus beau qu'autrefois, mais tu as toujours l'air aussi bon... Ah! d'où viens-tu, comme cela?"

Zéro eût bien voulu répondre à toutes ces questions, mais Jean Pigault les lui faisait en français, et le chien de Norkind Van der Tromp ne parlait aucune autre langue que le bas-allemand: c'est ainsi qu'à Berlin on appelle le hollandais. Il dut donc se contenter de lécher les mains de son maître, et de le regarder avec toute la tendresse qu'il est permis à un chien d'exprimer par signes.

Mme Pigault eut la délicatesse de ne pas monter tout d'abord. Elle ne voulait pas troubler par une présence importune le plaisir que les deux amis éprouvaient à se retrouver ensemble. Mais, au bout d'un moment, craignant qu'une plus longue abstention n'eût quelque chose d'affecté, elle entra, souriante et gaie, et d'une gaieté très sincère en femme heureuse du bonheur de son mari.

Le capitaine, en l'apercevant, remarqua pour la première fois que Zéro était monté sur le lit et qu'il n'avait pas pris de bain de pieds ce matin-là. Aussi, pour éviter un orage qui pouvait assombrir si tristement les premières heures du retour et du revoir:

"Veux-tu bien descendre, malheureux! dit-il, en prenant le chien par

la peau du cou; tu ne vois donc pas que nous avons des draps blancs d'hier?"

—Laisse-le, va! dit Lise involontairement attendrie; vous êtes si contents tous deux que cela vaut bien un blanchissage."

Ces paroles contrastaient si fort avec la première manière de sa femme, que le capitaine, enchanté mais non moins surpris, la regarda à deux fois, pour s'assurer qu'elle était sincère.

Lise comprit ce regard et, répondant à ce que son mari pensait, mais ne disait pas:

"C'est moi qui l'ai retrouvé et qui te l'ai envoyé! fit-elle; ne t'occupe donc pas de ces misères-là... Je ne veux pas qu'elles troublent notre bonheur à tous trois!"

—A tous trois! dis-tu vrai? demanda la capitaine, qui n'en pouvait croire ses oreilles.

—Oui, à tous trois! répéta Mme Pigault avec une certaine fermeté. J'ai été bien dure parfois pour ce pauvre chien, ajouta-t-elle, en passant sa jolie main blanche et fine sur la tête de Zéro, qui ne s'était jamais vu à pareille fête... Mais, que veux-tu, mon ami? ce n'est pas ma faute! Je trouvais que tu t'en occupais trop!"

—Chère enfant! certainement que j'aime bien cette pauvre bête! mais cette affection peut-elle se comparer à celle que j'ai pour toi?"

Les jolies joues de marbre blanc de Mme Pigault prirent une teinte rosée, et ses yeux bleus se relevèrent sur son mari puis se baissèrent de nouveau.

"S'il faut tout dire, continua Lise, autrefois je ne le trouvais pas beau; à présent, il me semble superbe!"

—Ce qui prouve que l'amour est aveugle! fit le capitaine, en riant de son large rire, car le pauvre diable est plus laid que jamais!"

—Enfin, s'il me paraît beau, à moi, tu n'y peux rien, j'imagine! Je ne suis pas une mauvaise, va! poursuivit la jeune femme, et tu sais que j'ai de l'affection pour toi, mon cher Jean!... Aussi quand j'ai été bien certaine que tu ne me préférerais pas ce pauvre toutou..."

—Encore, Lisette!

—Et que tu avais bien voulu le renvoyer à cause de moi, vrai! cela m'a changé tout à fait les idées!... Je m'en suis voulu de l'avoir fait chasser de la maison pour une couple d'oeufs... d'autant plus que ceux de l'épicière ne sont pas si mauvais que cela!... Puis, quand j'ai été témoin de la peine que te faisait son absence, quand j'ai vu avec quelle douceur tu portais ton chagrin, évitant même de me le faire voir, j'ai eu de véritables remords... Vrai! si j'avais su où le trouver, je serais allée le chercher moi-même, et je te l'aurais ramené par l'oreille... Et, maintenant qu'il nous est rendu, tu peux être bien certain que je ne lui ferai plus jamais de misères... Je veux qu'il m'aime aussi, moi! Crois-tu qu'il voudra bien!"

—Il t'adorera! garde-toi d'en douter, fit Pigault en riant; j'en suis sûr, à présent, que c'est moi qui vais être jaloux!"

"Alors, nous allons mener une bonne petite vie tous ensemble!" dit Lise en frappant joyeusement ses deux mains mignonnes l'une contre l'autre!

Elle avait dit vrai. Rien ne gâta plus les joies innocentes, rien ne troubla désormais la paix heureuse de ce trio d'amis. Zéro, qui n'avait pâti que pendant quelques jours, reprit bien vite son embonpoint respectable, et par son affection, sa gentillesse et son intelligence, il fit le bonheur des deux époux, qu'il aimait à peu près également. Il affectait même parfois une certaine préférence pour Madame; mais on a tout lieu de croire que ce

n'était là qu'une simple galanterie, car il glissait parfois du côté du mari un regard très fin, qui lui disait clairement:

"N'en crois rien! tu sais qu'au fond c'est toujours toi que j'aime le mieux mais il faut flatter un peu les femmes!"

Jean Pigault trouvait que son chien avait raison, et n'avait garde de se plaindre.

## IX

Cependant le retour du chien perdu dans la "Villa des Roches-Blanches" prit bientôt les proportions d'un événement, non seulement à Honfleur, mais dans les environs. Le bruit en fut répandu avec zèle par Jeanneton, qui ne semblait pas avoir moins d'affection que ses maîtres pour l'intelligent animal qui faisait si bien ses commissions.

L'honnête cuisinière, qui n'était que de seconde force en géographie, disait partout qu'il était revenu du Sénégal "à la nage". "A preuve, ajoutait-elle, qu'il était encore tout mouillé quand nous l'avons trouvé à la porte, Madame et moi!"

Je dois ajouter que cette version ne fut pas admise par les matelots, qui, vu la distance et la difficulté de se procurer des vivres en route, n'ont jamais cru à la possibilité d'un tel exploit.

On n'en mit pas moins d'empressement à venir voir le héros d'une si étrange aventure. Pendant plus de huit jours, la villa ne désemplit pas de visiteurs. On se doute bien que les questions ne tarissaient point. On demandait le comment et le pourquoi de la chose. D'où venait-il? Qui l'avait ramené? Était-il bien possible qu'il eût retrouvé sa route tout seul?

Pigault répondait invariablement: "Ne me demandez rien, car je ne sais rien! Il était parti; il est revenu, et nous en sommes charmés: voilà tout ce que je puis vous dire. Comment cela s'est-il fait? Vous seriez bien aimable de me l'apprendre... car je n'y ai rien compris moi-même, et j'aurais grand besoin que l'on prit la peine de me donner quelques explications."

Ces explications, le maître de Zéro les obtint quand déjà il ne les espérait plus.

Un jour qu'il se promenait sur le quai avec son chien fidèle, qui maintenant ne le quittait pas plus que son ombre, il se croisa, près du petit phare, avec Pierre Paris, capitaine de l'"Utile", une jolie goélette qui avait pour port d'attache le petit bassin d'Isigny, sur la rivière d'Aure à l'est de la baie des Veys.

Zéro alla droit à lui, et, sans l'accabler de démonstrations exagérées, il lui fit du moins quelques politesses à sa façon:

Les deux hommes de mer n'étaient pas étrangers l'un à l'autre, et ils avaient plus d'une fois pris ensemble, dans de bons endroits, le café, le gloria, la rincette et le pousse-café.

Ils s'abordèrent.

"Vous connaissez donc mon chien? fit Pigault à Paris, après lui avoir donné la main."

—Un peu!... c'est-à-dire que je le connais sans le connaître... Mais je ne savais pas qu'il fût à vous sans quoi je vous l'aurais renvoyé moi-même.

—Mere! mais vous voyez que c'était inutile; il est bien revenu tout seul! fit Pigault en riant, et de loin encore! je vous en donne mon billet. Mais faites-moi l'amitié de me dire où vous l'avez rencontré..."

C'est une bien drôle d'histoire! Imaginez-vous qu'il y a environ six semaines j'étais à Marseille, où je venais de déposer un chargement de beurre, à la marque de Michel Levi-

goureux, quand je rencontre, sur le quai de la Joliette, le second du sloop les "Deux Amis", qui arrivait du Sénégal. Votre chien le suivait. Il avait la tête basse et l'air mélancolique d'un monsieur qui ne s'amuse pas. Nous allâmes, le second et moi, prendre un mêlé-cassis au café de l'Orient. Le chien vint avec nous, bien entendu. Arrivé là, il s'assit sur son derrière, en nous regardant d'un air qui semblait dire:

"Ah ça! vous autres, est-ce que, par hasard, vous en avez pour longtemps? Moi, je voudrais bien m'en aller."

"Il me parut si drôle avec sa mine renfrognée, que je lui donnai un morceau de sucre. Alors, doucement, il vint poser sa tête sur mon genou. Il me sembla que c'était une manière comme une autre de me dire: Merci!"

—C'est à vous ce chien-là que je demandai au second.

—C'est à moi et pas à moi! qu'il me répond. Il appartient à tout le monde et à personne..."

—Comment cela?

—La chose est bien simple! Le jour même où nous partions du Sénégal, il avait suivi, sans qu'on ait trop su pourquoi, un matelot de Honfleur, qui était timonier en second à bord des "Deux-Amis." Les "Deux-Amis", c'est mon bateau. Le timonier, qui aimait les bêtes, demanda à l'emmenner, ce qu'on ne lui refusa pas. Mais le pauvre diable est mort en route, par le travers de Gibraltar. Alors le chien sans maître est devenu comme qui dirait le chien de l'équipage; il est aimé de tout le monde, parce qu'il a bon caractère. Quant à lui, on voit bien qu'il n'a guère de préférence: il va comme ça se trouve, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, le nez au vent, l'oreille aux écoutes, l'oeil au guet. Il est certain qu'il cherche quelqu'un, mais que ce quelqu'un-là il ne le trouve pas. Je n'ai jamais vu un chien dévisager comme cela les nouveaux venus. Mais assez causé, capitaine! nous partons demain pour Oran, je n'ai pas une minute à perdre... Enchanté de vous avoir revu.

Le second des "Deux-Amis" s'en alla. Le chien le suivit, ou du moins il en eut l'air; mais il était aisé de voir qu'il n'y mettait pas beaucoup de zèle. Une heure après, je rentre à mon bord. Je me retourne. Qu'est-ce que je vois? le barbet sur mes talons!

"Voilà, me dis-je, un chien qui aime mieux aller en Normandie qu'en Afrique."

"Cela me paraissait si drôle de lui voir demander ainsi son passage, tantôt sur un bateau, tantôt sur un autre, que, ma foi, je voulus le lui donner sur l'"Utile", comme il l'avait eu sur les "Deux-Amis", s'il promettait de n'être pas trop difficile pour la nourriture."

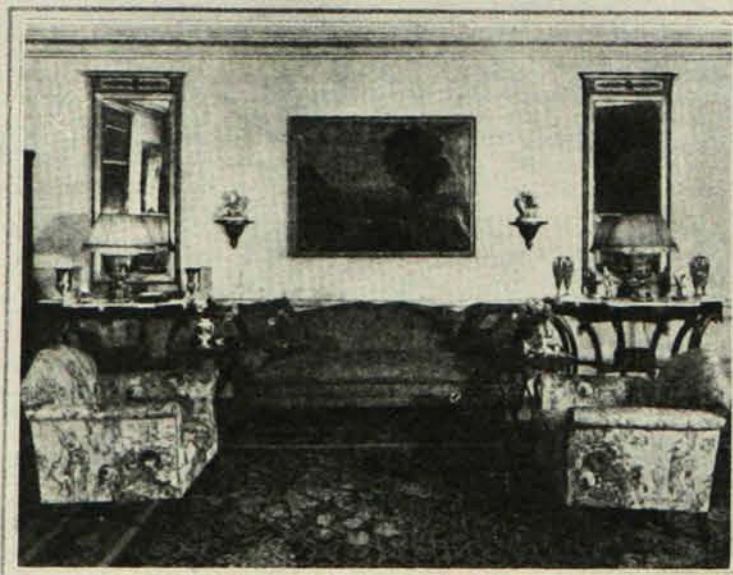
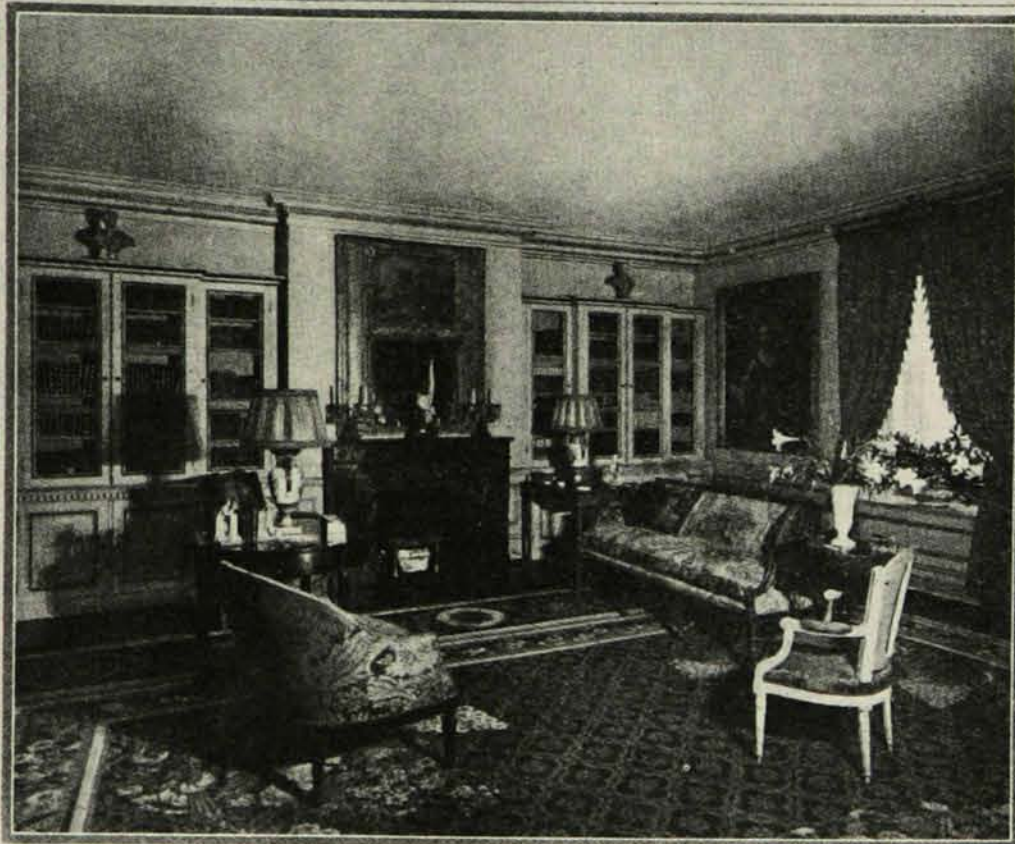
"La chose parut lui convenir, car il ne quitta plus mon bord."

"Quatre jours après, je partais pour Caen avec un chargement d'huiles. J'étais fier de mon nouvel ami. J'en aurais assez volontiers fait parade sur le port; mais, le lendemain de notre arrivée, il désertait sans tambour ni trompette, et moi, ne sachant ce qu'il était devenu, je ne lui ai pas accordé plus de regret qu'il n'en méritait... Cependant, comme il m'a fait tout à l'heure l'amitié de me reconnaître, je ne lui garde pas rancune, et je vais lui donner de bon coeur une poignée de main."

Tout en parlant ainsi, le capitaine Paris tendit à Zéro sa large paume, dans laquelle celui-ci mit gravement sa patte.

"A présent je comprends tout, dit Pigault; j'avais donné cette pauvre bête au capitaine Tautin."

—De la "Jeune-Alix"?"



*La maison moderne avec ses pièces confortables, ses  
recoins douillets, ses atours sympathiques, est  
une véritable oasis... Il ne tient plus qu'à  
nous d'y fixer le bonheur...*

# Le Chien du Capitaine

Suite de la page 37

—Précisément! Tautin l'a emmené au Sénégal. Là il a fait la rencontre d'un matelot de Honfleur, qu'il a reconnu, et par lequel il a sans doute espéré de se faire un jour rapatrier. Après la mort de ce matelot, il a cherché fortune ailleurs, et le hasard l'a bien servi puisqu'il vous a rencontré!

—Et si, au lieu de s'adresser à moi, il se fût butté à un autre capitaine partant pour la Chine?... C'était possible, après tout!

—Tout est possible! Dans ce cas-là il aurait fait le tour du monde, d'une façon ou d'une autre... Mais je suis convaincu, mon cher capitaine, qu'il aurait plutôt navigué dix ans que de renoncer à retrouver son maître...

—Eh bien! vrai! vous savez vous faire aimer des chiens, vous! dit le maître de l'Utile... Mais de Caen ici, comment est-il venu?

—Je vous avoue que je ne lui ai pas demandé... mais je le devine! Il est allé deux fois à Caen, et il est revenu à Honfleur avec moi. Il aura reconnu la ville, et avec son merveilleux instinct, retrouvé son chemin tout seul... Il n'y a guère, après tout, qu'une vingtaine de lieues entre ces deux localités; pour un gaillard comme lui c'était assurément peu de chose, presque un jeu, une véritable promenade, et il a fait bien plus fort que cela dans sa vie. Seulement, comme vous ne lui aviez sans doute pas donné d'argent pour ses frais de route, il a été mal reçu dans les auberges, et, en arrivant ici, il était à moitié mort de faim; mais vous voyez qu'il s'est assez bien remplumé!

—Il me paraît mieux aimer votre cuisine que celle de l'Utile, et je doute qu'il me demande à rembarquer de sitôt.

—Je crois, en effet, dit Jean Pigault en prenant congé du capitaine Paris, que lui et moi nous voici à terre pour le restant de nos jours!"

\* \* \* \*

Ainsi finit l'histoire véridique et merveilleuse du Chien du Capitaine. Un jour viendra peut-être où elle passera à l'état de légende, agrémentée de quelques détails nouveaux, mais qui auront le tort d'être moins vrais que ceux que nous venons de raconter.

Zéro vit toujours, et nous avons l'honneur de le compter parmi nos amis. Les baigneurs de Trouville, de Villiers et d'Houlgate, en excursion sur la Côte de Grâce, ont certainement vu, l'an passé, dans la cour toujours ouverte de la Villa des Roches-Blanches, un joli bébé de deux ans, blond, blanc, rose: c'est l'héritier de Jean Pigault. Il est encore tout petit; mais il passe déjà une partie de son temps à tirer la queue et les oreilles d'un chien, mi-part de

caniche et de barbet: c'est Zéro, un peu plus gros, un peu plus gras, un peu plus gris qu'autrefois, mais toujours aussi bon. Il adore le fils de son maître, et se laisse taquiner, torturer, tourmenter par lui, avec une patience inaltérable. Parfois le jeune M. Pigault, cavalier inexpérimenté, mais intrépide, sent le besoin de faire une promenade sur son chien. Il enfourche bravement Zéro, qui se laisse faire avec bonté; le jeune brave enfonce ses mains potelées dans la toison frisée, où elles disparaissent tout entières, ou bien encore, s'il a peur de tomber, il serre dans ses deux petits bras le cou du bon chien, qui secoue paisiblement la tête, quand il sent que bébé va l'étouffer. On commence alors une interminable chevauchée autour de la cour. Blanchette et Noiraude, qui vivent toujours, et qui pondent plus que jamais, — on a placé leurs hottes à deux mètres du sol, pour éviter à Zéro de trop dangereuses tentatives, — ont soin de ne pas se trouver sur le passage de leur ancien ennemi, et elles s'enfuient, traînant l'aile, tirant la patte, et poussant, à sa vue, de petits cris effarouchés, comme font souvent les poules quand elles ont peur. Mais Zéro, qui les couvre de son dédain, ne les regarde même pas.

Par une des fenêtres du premier étage, Lise se penche pour suivre les ébats de monsieur son fils, et elle sourit au capitaine, assis sous une tonnelle de clématites et de jasmins, et qui n'est pas assez complètement absorbé par le Mouvement du port, sa feuille préférée, ou le Messager du Havre, pour ne pas jeter de temps en temps un coup d'oeil attendri sur les deux êtres qu'il aime le plus au monde, — après sa femme, — son fils et son chien.

FIN.

## Mon traitement vous offre la santé

Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes.

MME. M. SUMMERS  
s/s Vanderhoof & Co. R26F  
BOITE 59 WINDSOR, ONT.  
Prenez chez les meilleurs pharmaciens



## TOUT A VOTRE DISPOSITION!

Un hôtel exceptionnel, moderne et bien aménagé. Cuisine excellente.

Si le temps le permet, tous les sports d'hiver: ski, patin, toboggan.

Il y a ici bassin intérieur de natation, lieu pour exercices de tir, chevaux de selle, cinéma, concerts, danse. Gymnase pourvu de tous les appareils pour la santé et la récréation. Balle au mur, bowling, terrain de GOLF à 36 trous! NOUVELLE ANNEXE pour HYGIENE—l'une des plus belles du pays! Equipement pour traitements physio - thérapeutiques.

BRIARCLIFF offre les comforts d'un hôtel parfait, outre les attractions du plus beau club champêtre. A 50 minutes de New-York par autobus ou par le N. Y. Central. VENEZ y passer une journée, une semaine ou un mois.

Tél.: BRIARCLIFF 1640

## BRIARCLIFF LODGE

Briarcliff Manor, N. Y.  
Chauncey Depew Steele, Prop.

## Une veillée de "Mardi-Gras"

Suite de la page 3

fin, tous les amis demandèrent à grand-père de chanter la chanson du "chétif d'enfant", qui faisait toujours rire aux larmes: "lamentations" d'une mère qui trouve à son rejeton tous les vices. Je ne puis résister au désir de vous citer le premier et le dernier couplets:

1

Le matin quand je me lève,  
J'ai l'oeur sans dessus-dessous;  
Je l'envoie au bord de la grève,  
M'chercher du whisky pour quat' sous.  
Il est trois quarts d'heure en route,  
Et puis en revenant,  
Il m'liche la moitié d'ma goutte,  
Ah! quel chétif d'enfant!

2

Enfin sur toutes ses manières,  
Je ne lui trouve que des défauts;  
Il boit la rinqère des verres,  
Il rongé dans les os.  
Ivrogne et fainéant:  
Il est tapageur et colère,  
C'est bien l'portrait d'son cher petit père,  
Ah! quel chétif d'enfant!

Minuit sonna au milieu des éclats de rire, et on se sépara contents et heureux d'une si belle veillée d'amis, en se promettant un plaisir semblable chez l'un ou l'autre, au prochain "mardi-gras"!

LYS.

DANS  
New-York

MEME,

à la main de tout, vous trouverez

L'HÔTEL  
BRISTOL

129 WEST 48th ST.

Confort, Propreté,  
Commodité,  
Cuisine excellente

TAUX

\$3.00 par jour pour  
1 personne;

\$5.00 pour deux  
(avec bain)

Propriétaire et gérant  
T. ELLIOTT TOLSON



Les  
Imitations  
ne font pas  
exiger le  
Sirop  
Mathieu

DE GOUDRON ET  
D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE

En vente partout — Gros façons  
Cie J. L. Mathieu, Props., Sherbrooke, P.Q.

## UN AN D'ABONNEMENT POUR 25 SOUS

Pour 25 sous vous recevrez mensuellement, pendant un an, le plus intéressant journal de broderie et musique qui existe au Canada, édité par la maison Raoul Vennat, de Montréal. C'est une offre exceptionnelle, à vous d'en profiter. Vous pouvez adresser ce montant de 25 sous par un mandat-poste ou en timbres. Utilisez le coupon d'abonnement ci-dessous.

### Coupon d'abonnement

REVUE DE BRODERIE ET MUSIQUE  
1723, Saint-Denis,  
MONTREAL.

Veillez trouver inclus 25 sous en paiement d'un abonnement d'un an à la Revue Musique et Broderie de Raoul Vennat.

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE.....

Tonique Sardonol Enrg.

— DE —

Mme J. COUSINEAU

853 Ontario Est MONTREAL  
Frontenac 4563

Excellent pour la faiblesse du sang et de la digestion.

DOSE: Une cuillerée à soupe avant les repas.



“On le voyait sans cesse écrire, écrire,  
Ce qu’il avait jadis entendu dire.”



## LE DERNIER MOT



### TOUR DE FORCE GRAMMATICAL

Dans une vieille gazette de la Bigorre remontant au 30 septembre 1858, nous avons trouvé le texte d'une amusante lettre adressée à une jeune fille par un professeur de grammaire. On pourrait intituler cela: "Un tour de force grammatical."

Mademoiselle,

Pardonnez à la proposition que je prends la licence de vous faire de m'accepter pour votre humble adjectif. Il est positif que je me trouverai heureux au superlatif si vous daignez vous rendre à mes vœux, quoique je ne sois pas très démonstratif. Je sais que je ne suis ni la première, ni la seconde, ni la troisième personne qui vous ait recherchée; mais soyez certaine que je vous serez fidèle tant qu'il me restera une particule de raison et jusqu'à l'article de la mort; que je n'aurai jamais avec vous le verbe haut; que je ne prendrai de la vie le ton impératif. Votre bonheur sera parfait; vous n'aurez point sujet de vous plaindre du régime que je vous ferai suivre. Le présent et le passé vous sont un sûr garant que je ne suis pas un futur qu'il faille dédaigner. J'ai une petite aisance et ne suis grevé d'uncun actif. Si votre résolution à mon égard ne participe pas des vœux que je vous ai exprimés, votre nom n'en sera pas moins dans tous les temps, mon seul vocatif, jusqu'à la mort, laquelle est, pour moi, l'unique ablatif de toutes choses. J'ai l'honneur d'être, etc.

Comme quoi, il y a soixante-dix ans la grammaire pouvait servir de prétexte à un amusement épistolaire.

### LA LUTTE CONTRE L'IVROGNERIE

Si la France n'est pas sèche comme l'Amérique, il faut convenir que la lutte contre l'ivrognerie y a toujours été poursuivie avec vigueur.

C'est ainsi qu'en 1350, le roi Jean prescrivit aux débitants de boissons "de ne pas mêler de deux vins ensemble, sous peine de perdre la vie".

En 1397, ordonnance du prévôt de Paris faisant "défense aux gens de métiers de fréquenter les cabarets les jours ouvrables, et aux cabaretiers de les recevoir".

En 1560, ordonnance royale très sévère, menaçant du poteau tout individu trouvé ivre dans les tavernes.

En 1570, nouvelle ordonnance interdisant l'entrée des cabarets aux personnes mariées et ayant ménage.

Cela dura de la sorte jusqu'au règne de Charles IX. On commença alors à se relâcher de toutes ces sévérités, et les gens de toutes conditions se mirent à fréquenter les établissements où l'on donnait à boire.

Sous Louis XIV, seigneurs et hommes du bon ton allaient souper dans les tavernes. Il en fut de même sous son successeur. Ces habitudes ne se modifièrent que sous Louis XVI, époque où les cafés prirent le pas sur les cabarets.

Cependant, des ordonnances royales de 1724, 1774 et 1791 font défense de fréquenter les cabarets pendant la nuit et pendant les services divins. Ces maisons devaient être fermées à huit heures en hiver et à dix en été.

La République est moins sévère. Et, fait rassurant, en dépit de la liberté qui nous est offerte, les poivrots disparaissent peu à peu de nos rues. Cette remarque est consolante. Mais l'amélioration vient-elle d'un progrès chez nos contemporains ou de la cherté du vin et des alcools? Cruelle énigme...

### MATHURINE VIENT A PARIS

Mathurine demande un billet pour Paris.  
L'employé le lui passe par le guichet.  
—C'est cent quinze francs trente, madame.  
—Cent quinze francs trente? C'est ben trop cher.  
Est-ce que vous me le laisseriez pas à cinquante francs tout ronds?  
—Non, madame. C'est cent quinze francs trente, pas un sou de moins.  
—Eh bien, vous pouvez le garder votre billet. C'est trop cher. Je vais m'adresser à un autre guichet!

### LES "POURQUOI?"

—Pourquoi, même avec une longue avance, tant de gens perdent-ils tout sang-froid, dès qu'ils ont mis le pied dans une gare?

—Pourquoi ne trouve-t-on jamais la manche de son pardessus du premier coup, quand quelqu'un vous aide à le mettre?

—Pourquoi, par principe, appelle-t-on une téléphoniste: mademoiselle?

—Pourquoi, quand on cherche le chiffre d'un mouchoir, n'est-ce jamais qu'au quatrième coin qu'on le trouve?

—Pourquoi n'y a-t-il jamais personne dans le bureau d'un chef de gare?

—Pourquoi le journal illustré qui s'offre à vous, dans le salon d'attente d'un dentiste, est-il toujours du semestre précédent?

—Pourquoi appelons-nous "mon pauvre ami", fût-il le plus heureux des hommes, celui à qui nous contons un malheur qui nous arrive?

—Pourquoi le silence subit de tous les convives, autour d'une table où l'on mange, a-t-il quelque chose d'angoissant?

—Pourquoi l'homme qui monte brusquement dans le compartiment de chemin de fer où je suis installé, m'est-il tout d'abord—un instant, le temps de s'asseoir—antipathique?

—Pourquoi dit-on qu'il y a embarras de voitures là où il y a trop de voitures, et embarras d'argent là où il n'y a pas assez d'argent?

—Pourquoi les récits qu'on commence par ces mots: "Vous allez bien rire!" sont-ils généralement dénués de toute espèce d'intérêt?

—Pourquoi dit-on qu'on applaudit "des deux mains", comme s'il y avait une autre manière d'applaudir que celle-là?

—Pourquoi les gens qui portent des paquets sous les bras ont-ils un penchant à s'arrêter, pour regarder les étalages, sur les trottoirs les plus étroits?

### Quelques Petites Choses Qui "Embêtent"

—Au téléphone. — En présence d'un ami que ce qu'on dit ne regarde pas, s'efforcer de rester vague, et sentir l'autre, au bout du fil, qui ne comprend pas.

—Etre observé, pendant qu'on mange, par quelqu'un qui ne mange pas.

—A la sacristie, à la gare, — partout où il y a lieu d'être ému: ne pas savoir si on devra embrasser.

—Au wagon-restaurant. — Etre jeté par le roulis du train d'une table à l'autre, dans l'instant où l'on aurait désiré faire une gentille sortie.

—Voir vieillir un ami de collège.

—Dans une maison où l'on vient d'être invité à dîner avec une précipitation et une insistance aussi flatteuses qu'inexpliquées, s'apercevoir, en se mettant à table, qu'on est quatorze.

—Entrer dans un salon au moment où tout le monde se tait.

—Etre dans un train qui ne se décide pas à démarrer, et, les adieux faits, ne plus rien trouver à dire aux amis qui vous sourient, sur le quai.

—Etre aidé par un valet de chambre extrêmement élégant, cependant qu'on enfille les manches d'un pardessus un peu fané.

—Avoir, en sortant de chez soi, la conviction qu'on oublie quelque chose.

### BOUQUET DE PENSEES SHAKESPEARIENNES

Il est des chutes qui servent de point de départ pour monter plus haut.

La fortune a souvent ramené au port plus d'un navire sans pilote.

Il est moins dangereux de jouer avec un lionceau qu'avec un vieux lion mourant.

Le temps est un vieux juge qui appelle tôt ou tard à son tribunal tous les coupables.

Le moment est venu de trembler lorsque les tyrans s'embrassent.

Il y en a qui vendent leur pâturage pour acheter un cheval.

### Est-il Préférable de Rédiger Son Testament?

Il existe deux moyens de transmettre la propriété: par donation entre vifs ou par testament.

La donation entre vifs est une convention. Il faut, pour la former, le concours de deux volontés: celle de celui qui donne, celle de celui qui accepte. Ce dernier (le donataire) doit, en outre, s'engager à remplir toutes les conditions que le donateur lui impose. La donation entre vifs produit ses effets dès que la volonté des parties a été constatée par contrat.

Le testateur, au contraire, promet plutôt qu'il ne donne; il ne se dépouille pas de son vivant, il ne dispose de ses biens que pour le jour où il sera décédé.

La donation entre vifs est actuelle et irrévocable; le testament, au contraire, est futur et révocable.

Il existe trois sortes de testaments:

1e. Le testament public, reçu par deux notaires en présence de deux témoins ou par un notaire en présence de quatre témoins.

2e. Le testament mystique, écrit par le testateur ou par un tiers, présenté clos et cacheté à un notaire qui, en présence de six témoins, dresse sur l'enveloppe même un acte contenant cette remise.

3e. Le testament olographe écrit en entier, daté et signé de la main du testateur.

Le testament public présente divers inconvénients et notamment celui de ne pas assurer le secret des dispositions puisqu'il est fait en présence de plusieurs personnes qui ne peuvent pas toujours garder sur elles un silence absolu.

Le testament mystique, bien que clos et cacheté, est remis au notaire en présence de six témoins sans compter les clercs de l'étude. Toutes ces personnes seront-elles discrètes? Le testateur ne sera-t-il pas en butte aux obsessions de la part de ses héritiers ou de ses amis qui voudront savoir s'il a songé à eux?

Le testament olographe est préférable à tous les points de vue. Il permet, tout d'abord, au testateur de tenir secrètes ses dispositions suprêmes puisqu'il doit les écrire lui-même sans témoins. Il peut également tester en tous lieux, quand bon lui semble et même lorsqu'il sent venir sa fin prochaine sans avoir à appeler notaire et témoins. Enfin, il a la faculté de modifier à tout moment son testament, de le détruire et de lui en substituer un autre. Aucun membre de sa famille ne peut ainsi connaître ses dernières volontés.

Le testament est l'acte qui exige le plus de mystère et il vaut donc mieux le faire soi-même sous la forme olographe.

### VISITE

—Pardonnez, mademoiselle. Est-ce bien ici qu'habite M. Marchand?

—Oui, monsieur.

—Puis-je lui parler?

—Oh! il n'est pas là. Il est parti à la fête. En courant après lui, vous le trouverez bien.

—C'est que... je ne le connais pas!

—Bah! vous le reconnaîtrez tout de même. Il est tout seul!

### CONSULTATION

—Alors, docteur, là, en toute franchise, dites-moi la vérité. Je suis fort. — Je puis tout entendre, même le pire. Pensez-vous que mon oncle passera la nuit?

—Cher monsieur, si vous me posez cette question demain matin, je crois que je serai en mesure de vous répondre.

### BEBE A RAISON

Il est légèrement souffrant. On a fait venir le docteur.

—Allons, tire la langue, mon petit bonhomme. Mais le petit bonhomme ne veut rien savoir.

—Pourquoi ne veux-tu pas obéir? fait le médecin.

—Parce que, hier, j'ai tiré la langue à mon oncle et papa m'a privé de dessert!

# T'a'pas ?

par RACEY



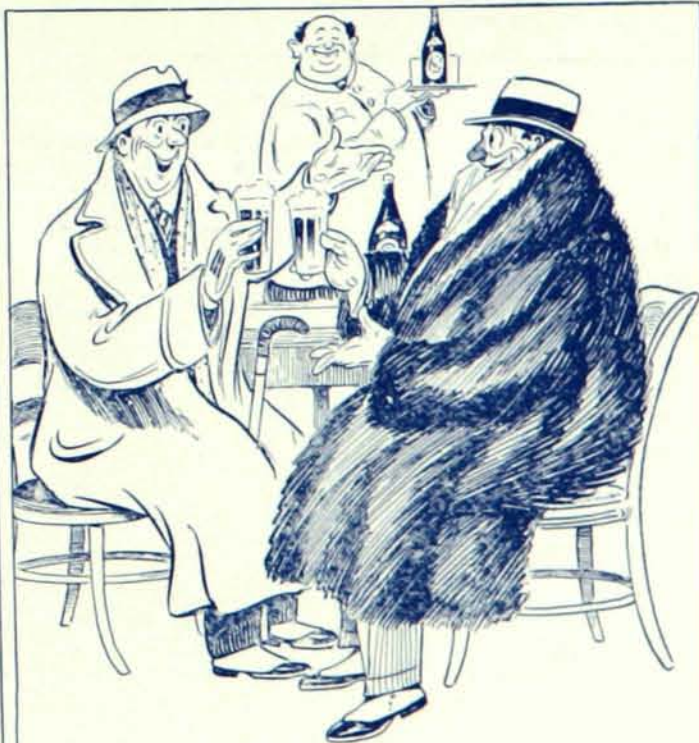
T'AS-PAS DÉJÀ ATTRAPÉ UN VILAIN RHUME ET RENCONTRÉ L'AMI LOUIS-JOSEPH QUI, INNOCEMMENT, TE RAPPELLE QU'UN RHUME NÉGLIGÉ PEUT AVOIR DES CONSÉQUENCES FATALES -



PUIS, UN PEU PLUS LOIN, CONVERSÉ AVEC PIERRE UNTEL, QUI TAPPREND QUE SON VOISIN VIENT DE TRÉPASSER DES SUITES D'UN REFROIDISSEMENT -



ET, AU MOMENT OU TU COMMENCES À PENSER QU'IL SERAIT PEUT-ÊTRE PRUDENT DE VOIR SI TES POLICES D'ASSURANCE SONT EN RÉGLE, TU TE SENS FRAPPÉ SUR L'ÉPAULE PAR L'AMI JOS, QUI T'ENTRAÎNE DANS UNE TAVERNE VOISINE -

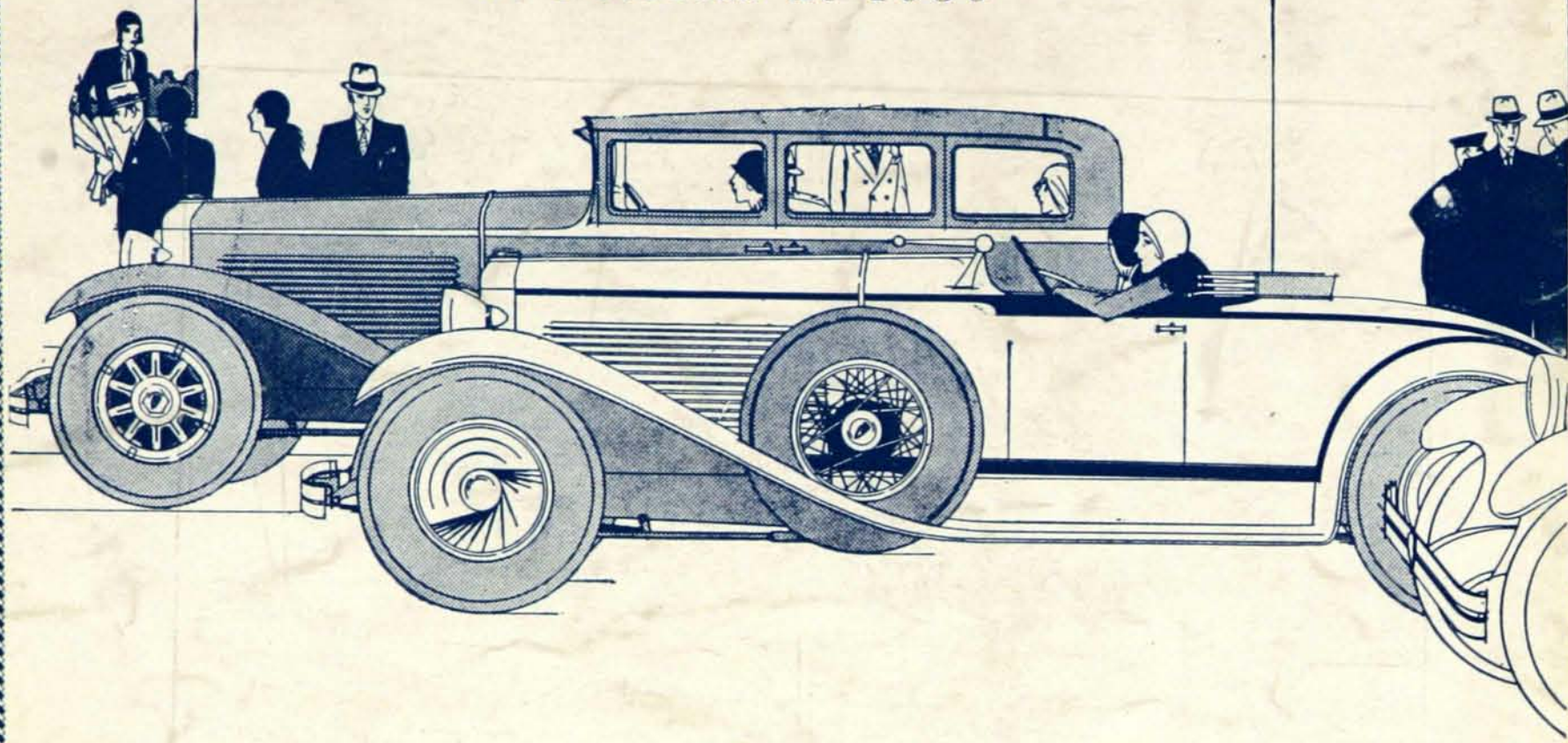


ET LÀ, COMMANDE DEUX **BLACK HORSE**. C'EST ÇA QU'ON APPELLE UN VRAI AMI.

77.r

dites simplement -  
"Bière **Black Horse** Dawes  
s.v.p.!"

# Le Peerless de 1930



KELER

## SOUPLESSE - DE 1 A 80 MILLES A L'HEURE

**L**E succès par excellence de l'année dans la construction des autos à huit cylindres en ligne. Sa force et sa souplesse lui sont communiquées par un moteur qui ronfle doucement sous le capot long et d'un bel aspect. Vitesse ravissante — reprises très rapides — étonnante puissance dans les côtes.

Ce Peerless, le plus remarquable de tous, est vraiment un aristocrate — fashionable, élégant, parfait d'allures. Si vous désirez un auto que vous aurez raison d'apprécier dès le début, vous le trouverez dans le Modèle 125 à huit cylindres en ligne.



Six et huit cylindres

Voyez ce remarquable auto à nos salles d'exposition

1400 RUE DORCHESTER OUEST (COIN BISHOP)

Permettez-nous de vous montrer aussi le modèle 61 à six cylindres. Bien que ce soit le Peerless à six cylindres le meilleur marché qui ait encore été construit, il n'en a pas moins les caractéristiques de qualité qui ont fait la renommée du Peerless.

## MODERN MOTOR SALES Limited

1400 Dorchester Ouest, au pied de la rue Bishop. Tél. Uptown 6920-21

### SUCCURSALES:

5004 Sherbrooke Ouest, Westmount

3448, rue St-Denis

4076, rue Sainte-Catherine Est, angle Boulevard Pie IX, Montréal.

6384-90 Saint-Laurent, Montréal.

Valleyfield, P. Q.

Saint-Jean, P. Q.

Nous avons besoin de bons agents pour quelques territoires excellents où nous ne sommes pas représentés.